

RÉSUMÉ

Ce mémoire comprend deux parties distinctes. Tout d'abord, le volet *création* se compose de trente-huit nouvelles brèves ; des textes empreints de simplicité se rapprochant de l'intime et du caché, des mots ramassés en courtes histoires de tous les jours, des faits humains tournant de la tendresse au drame.

Vient ensuite le volet *réflexion*. Les mots, encore une fois, sont retenus en petits chapitres ; des réflexions alimentées par les recherches et les commentaires de plusieurs écrivains contemporains s'étant, eux aussi, questionné sur le processus de création littéraire. Ces bouquets de phrases deviennent en quelque sorte le miroir inversé de mes récits de fiction.

L'écriture fragmentée se retrouve donc dans tout le mémoire. Elle constitue le noyau de base du présent travail.

AVANT-PROPOS

Faire une maîtrise en création littéraire représentait un défi de taille. L'écriture d'un recueil de nouvelles et d'une longue réflexion sur mon processus de création équivalait à la réalisation d'un grand rêve.

Ce travail ardu fut possible grâce à M. Maurice Émond, à sa grande disponibilité et à ses chaleureux encouragements sans lesquels je n'aurais pu trouver l'énergie suffisante pour achever cette périlleuse aventure. Je remercie M. Émond pour avoir respecté mon rythme et compris qu'il était souvent difficile pour moi de concilier travail, famille et études. Du fond du cœur, je lui témoigne toute ma reconnaissance.

Je ne peux passer sous silence la compréhension de mon conjoint, Robert, et de mes trois fils : Hubert, Étienne et Antoine, face à ce projet exigeant mais merveilleux. J'ai certainement volé du temps à ma vie de famille pour me réfugier à tout moment avec les mots. Leur générosité fut grandement appréciée.

TABLE DES MATIÈRES

| | |
|--|------------|
| AVANT-PROPOS..... | i |
| TABLE DES MATIÈRES..... | ii |
| ÉCLATS DE VOIX suivi de L'ÉCRITURE D'UN TEMPS FRAGMENTÉ..... | 1 |
| PREMIÈRE PARTIE : ÉCLATS DE VOIX..... | 2 |
| Des mots condamnés..... | 3 |
| Un retour imprévu..... | 5 |
| Des bras de marbre..... | 9 |
| Triste aboutissement..... | 11 |
| Un dimanche de neige..... | 15 |
| Rencontre de famille..... | 17 |
| Québec, ville tranquille..... | 20 |
| Des mots enfouis..... | 23 |
| L'érmeute..... | 25 |
| Sa petite main..... | 28 |
| L'odeur de Rose..... | 30 |
| Lettres à Julien..... | 31 |
| Le petit Jésus..... | 33 |
| Mon papa..... | 36 |
| L'étranger..... | 38 |
| Pour un sourire..... | 42 |
| Amitiés..... | 44 |
| Les samedis soirs..... | 47 |
| Piège pour deux..... | 49 |
| Ses sourcils..... | 53 |
| De connivence avec la lune..... | 55 |
| Vertige..... | 58 |
| L'amour dissimulé..... | 60 |
| Héros malgré lui..... | 62 |
| La casquette..... | 66 |
| Le bruit du silence..... | 68 |
| Départ..... | 70 |
| L'éclat du verre..... | 71 |
| Ton portrait..... | 74 |
| Elle meurt le dimanche..... | 75 |
| Du sang sur la dentelle..... | 76 |
| Carapace..... | 77 |
| Le jeu de patience..... | 80 |
| Attendre..... | 82 |
| Un gardien trop âgé..... | 84 |
| Juliette..... | 87 |
| Jour de l'An..... | 89 |
| Confusion..... | 92 |
| DEUXIÈME PARTIE : L'ÉCRITURE D'UN TEMPS FRAGMENTÉ..... | 94 |
| BIBLIOGRAPHIE..... | 132 |

ÉCLATS DE VOIX

suivi de

L'ÉCRITURE D'UN TEMPS FRAGMENTÉ

PREMIÈRE PARTIE

ÉCLATS DE VOIX

Des mots condamnés¹

Ses yeux s'enfoncent en moi et me grugent les tripes. Ils scrutent mes phrases une à une. Chaque mot qui tombe de ma bouche est décortiqué en lambeaux de vie. Autant de syllabes que d'écorchures. Tous ces grains d'existence que mes lèvres fatiguées réussissent à cracher sont placés là, sur la table, entre nous deux. Des fragments noirs et gris. Des instants incrustés de haine grasse qu'aucune larme ne peut laver.

Son regard affûté dégage des brèches de chagrin. Des noeuds éclatent au fond de moi. Des cris étouffés reprennent de la vigueur. Ma bouche se vide de ses blessures. Des larmes naissent parfois sur mes silences. Encore une fois, ce soir, je vide mon ventre de son pus mais je sais qu'il en reste.

Ses yeux creux m'ont appris des choses. Je sais maintenant qu'on a semé en moi des germes de rage. On a bouché chacun de mes pores avec une gifle, avec un cri de colère. On a éteint le soleil qui aurait pu naître dans ma cour et décroché toutes les étoiles de la nuit. On a laissé tomber la pluie sur moi sans jamais me couvrir.

Son regard puissant m'a permis de voir. Dans l'ombre, je perçois une fillette barricadée dans son silence. Un amas de chair sanguinolent respire à peine sous ses rêves massacrés, sous ses idées bafouées. Je distingue à peine un oeil effarouché sous une montagne de mots broyés.

Afin d'extraire le venin de mes vaisseaux, je fouille dans cette bouillie. Les mots que je saisis résistent et me tourment le dos. Je réussis à en arracher quelques-uns mais ils font des noeuds dans ma gorge et du sang dans ma tête. Ils tombent brusquement sur la table et bousculent les autres qui s'y trouvent. Un amas de mots écrasés, alignés sur plusieurs années, qui se regardent et attendent des explications que lui seul peut donner. Depuis deux ans, le psychiatre fait les liens entre ces souffrances d'hier et

celles d'aujourd'hui. Il me reste une séance le mois prochain. Il me dit que je dois maintenant marcher seule en me détachant des griffes du passé.

Pour la dernière fois, ses yeux entrent en moi. Son regard bute partout et se cogne à mes os. Mes veines grésillent. Je sens des contractions douloureuses me tordre le cœur à chaque mot qui tente de faire un bond hors de moi. Des lettres s'entortillent sous ma langue, des phrases se cachent le visage.

J'ai ligoté les mots. Je leur ai défendu de bouger, de sortir. Ils doivent rester cachés encore une heure. Mais son regard de feu brûle les racines. Les chaînes éclatent partout et les mots brutalement frappent la table.

| | | |
|------|---------|------|
| MÈRE | LAME | RAGE |
| SANG | CRIS | SANG |
| | SOUFFLE | |
| | | NOIR |

Comment faire le pont qui tiendra ensemble ces mots condamnés ?

¹ Texte paru dans *Brouillage. Nouvelles*, Ste-Foy, Éditions Noir de Seiche SNC, 1997, p. 143-144.

Un retour imprévu

Ma fille revient s'installer chez moi aussi subitement qu'elle en est partie. Comme ça. Sans histoire. Du moins, pour sa part. Elle m'embrasse tendrement. Dans ses bras, je me sens l'esclave de sa décision, la victime prise dans un piège de tendresse déchirante. Ma raison tangué. Sa présence me donne le vertige. Des moissons de rire germent en moi mais je sais que ce torrent d'émotions se dissipera et m'écorchera l'intérieur.

Je dois refuser cette nouvelle intrusion dans mon quotidien encore fragile, et résister, même si ses yeux pétillants me pénètrent et laissent des étincelles au creux de mes veines, même si je sens une mer de joie m'envahir de tous les côtés. Mais où est donc ma volonté ? Qu'ai-je fait du passé, de ce désert de tristesse dans lequel je me suis perdue ?

À chaque jour suivant son départ, il m'a fallu lutter contre le désir de la revoir et combattre les ramifications d'espoir qui se multipliaient en moi. Toujours, j'espérais son retour. À vrai dire, je la voyais partout. Elle apparaissait subitement dans une salle de cinéma ou encore au restaurant. Parfois, je la voyais danser entre les mots impersonnels de mon courrier. Je confondais sa silhouette avec celle d'une autre. Je modifiais à ma guise tous les visages rencontrés pour n'en former qu'un, le sien. Combien de fois l'ai-je imaginée assise près de moi sur la banquette de mon automobile ? À combien de reprises son rire en cascades est-il venu déchirer le silence de mes nuits ? Sans cesse, je recherchais sa fraîcheur.

Aujourd'hui, je dois laisser le gouvernail à la raison, à la logique et à l'expérience. Je la connais suffisamment pour deviner qu'un retour apporte avec lui un futur déchirement, une éventuelle rupture. Des égratignures se formeront encore sur un ciel trop bleu. Ah ! oui, je le sais trop bien !

L'euphorie et la détresse m'habitent. Sa voix colorée et sa façon de raconter les événements me font rire, m'emportent là où la vie est drôle. Mais entre ses mots se cache un vent glacial qui rafle tout d'un seul coup. Je sens ce tourbillon scuffler entre chaque syllabe qui tombe de sa bouche.

Elle est là. Belle, fraîche et drôle. Elle structure sa vie, fait des choix et projette ses rêves un peu partout dans la maison. Je trébuche à travers ces paquets de songes laissés ici et là, sous mes pieds. Je mélange ses chimères aux miennes. Pourtant, elles ne sont pas de même envergure. Les siennes prennent toute la place et font de l'ombre sur les miennes qui ont tant de peine à poindre.

Demain, je lui dirai de partir, de faire sa valise et de ne revenir que le temps d'une fin de semaine, que le temps de me faire rire. Elle pourra aromatiser ma demeure de sa spontanéité débordante mais elle devra laisser à la porte ses intentions d'envahir mes songes. Elle pourra rire, danser, sauter, mais se fera un devoir de rapporter avec elle ses éclats de bonheur, n'en laisser aucune éclaboussure sur mon divan, ma tasse de café, mon lit, mes livres. Elle devra, à chaque fois, tout ramener et ne plus jamais envahir les replis de mon coeur, les crevasses de mon intimité. Non, elle devra demeurer distante sinon je vivrai accrochée à l'écho de ses joies et à la lumière dans ses yeux. Demain, je lui dirai tout cela.

C'est le moment de parler. Elle est calme, sereine, les paupières encore bouffies de sommeil. Assise devant la fenêtre, elle déguste le pain aux raisins et le fromage tout en se léchant le bout des doigts. Elle savoure son déjeuner comme autrefois, avec la même ardeur. Je la regarde mâchouiller, avaler de petites bouchées et siroter son café au lait. Elle est si belle.

C'est l'occasion idéale pour exprimer mes intentions. Il le faut. Là. Maintenant. Sinon je n'en aurai plus le courage. Je la regarde, elle ne me voit pas, elle admire les tourterelles

à l'extérieur qui picorent quelques graines de tournesol tombées sur les pourtours de la mangeoire.

Je m'approche un peu. J'hésite. Je recule. Je dois attendre, laisser fondre ma nervosité. Les doigts tremblotants, la bouche sèche et la forte pulsation dans mes tempes me signalent de rebrousser chemin, de faire un détour. Je crains les mots qui se préparent à sortir. Ils restent pris dans ma gorge, il y a trop longtemps qu'ils veulent s'échapper. Des bouts de phrases se cognent et se bousculent sur mes lèvres. Je sens la tempête derrière mes paupières, tout devient nébuleux, confus, obscur. La rage monte en moi, je la sens m'envahir. La colère gagne mes vaisseaux, les chauffe, les brûle. Je ne vois que le passé, le souvenir atroce de son départ, il y a deux ans.

Je revois son visage insouciant qui me salue sans même m'embrasser. Elle était partie comme ça. Un départ froid et cruel. Ce n'était pas le moment. Oh non ! Alors que je nageais dans la plus obscure mélancolie, alors que j'avais tant besoin d'épaules sur lesquelles laisser couler mon chagrin. Elle s'en est allée subitement. Salut, c'est fini, on passe à autre chose. On ne regarde pas derrière mais devant. Seulement, moi, je me trouvais derrière. L'ombre qu'on quitte sans se soucier des résultats, sans imaginer les ravages que peut causer l'abandon. Ma détresse a revêtu les aspects les plus sombres; du verre de scotch répété aux effroyables crises de larmes. Des cris de violente solitude résonnaient partout dans mon corps. Les griffes du chagrin n'en finissaient plus de m'érafler le cœur. Oh oui! J'en ai bavé de son départ !

Il ne fallait pas me laisser tout de suite, il fallait attendre que mon cœur se replace. Au moins quelque temps pour accepter le départ de son père qui m'avait quittée six mois auparavant. Je ne pouvais vivre deux ruptures à la fois. Perdre mon mari et ma fille, cela en était trop pour un cœur de femme. Je n'ai jamais pu lui pardonner.

Bon, j'ai faim. Voilà mon dîner qui arrive. Je vois le gardien avancer à travers les barreaux. Je lui fais un sourire. Il déverrouille la porte et dépose un cabaret de nourriture devant moi. Il sourit si peu, cet homme.

Je mange rapidement. L'inspecteur revient me questionner. Paraît-il que ma fille est blessée, que son corps est recouvert d'ecchymoses...

Des bras de marbre

Ses iris gris braqués sur moi réclament la tendresse, attendent de moi un geste de compassion. Dommage, je resterai de glace. Elle devra tenter son jeu avec quelqu'un d'autre, de plus naïf, de plus poli. Plantée dans ce décor lugubre, je suis un meuble de marbre. Froid.

Le drap repose sur son ventre bombé. Ce lieu où je me suis abreuvée de vie, où mes premières cellules luttèrent déjà pour ne pas ressembler aux siennes. Déjà, la chimie de nos existences mélangées s'avérait problématique. J'ai puisé dans cet univers souterrain toute la rage dont je suis capable aujourd'hui. Puis, je suis née, belle, souriante, intelligente mais également, selon ses dires beaucoup plus tard, têtue, dérangeante, compliquée. Un peu trop vivante, exigeant trop d'attention. La bête noire à retenir, à attacher. À cacher parfois.

Le tout se déroule dans un univers sans gifles ni bavures. Socialement parfait. Belle éducation, vêtements propres, mots choisis. Sous la croûte, ça fourmille d'insultes. Les gestes et les mots attaquent à toute heure du jour : « P'tite calvaire ! », « Ferme-toi ! », « Déplaisante ! », « Chut ! ». Des bouts de phrases qui frappent, qui martèlent. Puis, un jour, l'amnésie. Trop occupée à vivre ailleurs, j'ai enfoui ces invectives sous la terre. J'ai ri, dansé, construit ma maison loin de la sienne. La distance m'a fait rire, oublier.

Ce matin, ces syllabes aiguës résonnent dans ma tête. Dans son haleine fétide, j'entends des cris lointains. Ils me retiennent, m'empêchent de lui témoigner la moindre affection. Les souvenirs ont ligoté mon empathie. Sa maladie ne me fait pas mal, je suis incapable de souffrir avec elle. Je ne la touche pas, j'ai peur que mes doigts la transpercent jusqu'au matelas. Mes griffes risquent de déchirer sa bouche devenue molle. Ses lèvres que j'ai connues crispées, serrées, tombent de chaque côté de son visage et n'ont plus de pouvoir.

Ma langue reste inerte. Le silence, depuis longtemps, creuse des tunnels à l'intérieur de moi. Dans les tunnels, des crevasses profondes remplies de larmes. Asséchées par le temps. Un chagrin désert.

Une main décharnée se dirige vers moi, m'appelle. Je la prends, la remets sous le drap, l'enveloppe, l'emprisonne. J'écrase tous les ponts. Je déchiquette les tentacules qui osent se rendre à moi. Je recule devant ses bras froids et rigides. Des membres secs et impassibles qui ne se sont jamais refermés sur une fillette en pleurs. Une mère trop occupée à autre chose.

De son regard opaque, elle me regarde, assoiffée d'un pardon que je ne donnerai jamais. Dans sa voix éteinte, je n'essaie plus de déchiffrer les mouvements de ses lèvres. Je crains qu'ils forment d'autres crevasses souterraines. Pourquoi suis-je ici ? Pour qui ? Pour l'infirmier qui me l'a demandé, sans doute.

Le soleil brille lorsqu'elle ferme les yeux. Il jette ses rayons sur la courteline de son lit. La lumière commence à entrer. J'avertis l'infirmier qui accourt. Je ferai le nécessaire. Un enterrement froid comme elle, suivra.

Je sors de la maison par la porte avant et je marche sur le trottoir ; la clarté me fait mal aux yeux.

Triste aboutissement

L'auto roule sur l'asphalte ruisselant de pluie. La musique de Gianmaria Testa m'accompagne. Je me plais à entendre le rythme de cette musique italienne. Entre les élans mélancoliques de certaines mélodies, je pense à tante Germaine qui vient tout juste de me téléphoner. Cette vieille tante que j'ai beaucoup chérie durant ma petite enfance. Les années l'ont éloignée de moi. À l'occasion, mes pensées la rejoignent.

D'une voix enrouée et tremblante exprimant l'urgence et le besoin, elle m'annonce la mort prochaine de Cécile. Elle veut que je me rende à son chevet. Elle se sent seule, désemparée face à la vie déclinante de sa soeur. J'accepte sans hésitation même si je n'ai jamais eu d'attachement particulier pour tante Cécile.

Je retourne à la campagne. Je me souviens de Cécile, de ses cheveux gonflés et durcis par le fixatif. Aucun coup de vent ne pouvait soulever la moindre mèche. Fière la Cécile! Longtemps célibataire, elle avait finalement rencontré un bel homme. Un comptable. Elle avait ensuite quitté sa campagne pour s'établir à Montréal. Un jour, elle arriva chez grand-mère avec son gros bedon rempli de vie. Une cousine. Mylène. Que je rencontrais à chaque jour de l'An. Une adolescente rebelle qui dérangeait la petite vie tranquille de Cécile. Une tache sur ses habitudes rangées, classées, organisées...

Au décès de son mari, Cécile avait regagné son village natal. Mais la mort de grand-mère a emporté avec elle la tradition du jour de l'An et les réunions de famille. Plus de rencontres avec Germaine, Cécile, et Mylène. Seulement quelques bribes de nouvelles égarées ici et là.

Me voici devant la grande maison de tante Germaine. Y'a-t-il dans chaque famille, une personne comme elle qui donne, accueille, écoute et console? Ici, dans sa demeure silencieuse, Germaine veillera Cécile, la soignera, la chérira, jusqu'à son dernier souffle.

Je sonne. Je distingue une silhouette à travers la dentelle des rideaux de porte. Germaine ouvre. Je reconnais le sourire de ses yeux noirs. Elle m'embrasse, me retient contre elle un moment. Elle a conservé le même parfum. Chèvrefeuille. Son visage parsemé de faisceaux de rides m'invite à m'asseoir. Elle me sert un café, m'offre des galettes à la mélasse encore tièdes. Des pâtisseries exhalant les arômes d'autrefois. Elle rit en me rappelant mes visites quotidiennes chez elle lorsque, revenant de l'école primaire, je faisais une halte dans sa grande maison, prétextant une faim épouvantable m'empêchant de marcher. Elle avait toujours du temps pour ces doux instants de gourmandise avec moi.

Je termine ma collation et demande à voir tante Cécile. La femme étendue sur le lit m'apparaît comme une pure étrangère. Son visage lisse et blanc contraste avec le bleu des draps. Je m'approche. Elle sent ma présence près d'elle, ouvre péniblement les paupières, me regarde longuement avant d'esquisser un mince sourire.

– Bonjour Jacynthe.

Je touche son bras. Maigre et chaud. Ses mains décharnées reposent sur son ventre creux. Elle ne semble plus avoir la force de parler. Je ne provoque rien, reste près d'elle un long moment puis la laisse dormir de nouveau.

Je retourne dans la cuisine où Germaine, comme toujours, fait mijoter quelque chose. Son regard se chagrine, s'assombrit. Elle me parle de la longue maladie de Cécile, des traitements multiples qu'elle a dû subir et insiste sur la solitude tragique de sa soeur.

– Mais il y a sa fille, Mylène, lui dis-je.

– Oui et non. Depuis le début de ses souffrances, Cécile m'a dit de ne pas communiquer avec Mylène. Je me sens incapable d'agir contre sa volonté. J'aimerais... oui,

J'aimerais que tu la rejoignes et l'informes de la maladie de sa mère et du peu de temps qu'il lui reste. Le médecin parle d'une ou deux semaines.

Je comprends maintenant le but de ma convocation. Germaine ne peut trahir sa soeur et moi, je ne peux refuser d'aider cette vieille tante si généreuse.

Après mille et un détours, je réussis à trouver, par l'entremise d'une cousine, le numéro de téléphone de Mylène. Je cherche les mots à dire, à ne pas dire, le parcours que devra prendre mon discours. Avec des tremblements au bout des doigts, je compose le numéro. Tante Germaine reste près de moi.

Un coup, deux coups, puis une voix masculine me répond.

– Oui, bonjour.

– Bonjour. J'aimerais parler à Mylène.

– Mylène? Mais qui parle?

– C'est Jacynthe, une cousine de Mylène. Vous êtes son mari?

– Eh... oui...

– Je peux lui parler?

– Eh... c'est-à-dire que...

– Elle est occupée?

– Non, écoutez, je crois qu'il y a longtemps que vous avez eu des nouvelles de Mylène parce que... enfin... Mylène a eu une grave maladie, il y a deux ans. Mylène est morte.

Je ne sais que répondre. Un noeud me serre la gorge, m'empêche de poursuivre.

– Je... je... je suis désolée. Je l'ignorais. Je téléphonais pour lui parler de sa mère, actuellement en phase terminale d'un cancer. Elle mourra bientôt. J'ai pensé, je croyais, que c'était important de le dire à sa propre fille. Je suis vraiment désolée.

– Je ne comprends pas, vous dites que sa mère est malade?

– Oui, monsieur. Sa mère Cécile. Vous la connaissez?

– Non... Je ne comprends pas... Mylène m'a toujours dit que sa mère était morte depuis longtemps...

– Pardonnez-moi, je ne sais ce que je pourrais ajouter... Au revoir...

Déseparée par cette situation invraisemblable, par la solitude extrême de ces deux personnes, je raccroche mollement. Germaine, constatant mon visage déconfit, m'éclabousse de questions. Je lui raconte tout. Germaine refuse qu'on parle de Mylène devant Cécile. Elle choisit le silence. Cécile meurt durant la nuit.

Après les funérailles, j'embrasse tendrement les joues de tante Germaine. Des larmes coulent dans les sillons de sa peau vieillie. Je pars, le coeur en déroute. Dans l'auto, je remets la cassette de Gianmaria Testa et m'ingénie à faire les liens entre tous ces silences, ces absences, ces manques, ces vides incroyables. Une fille meurt seule. Sa mère meurt ensuite, ignorant la mort de sa fille. Des femmes, que la vie a liées par le sang, ont choisi de ne plus se reconnaître.

Entre des accords soudainement plus gais et entraînants, je rebrousse chemin. Je vais chercher tante Germaine, je l'amène souper chez moi, et j'invite ma mère, mon père et mes frères.

Afin que rien ne périsse...

Un dimanche de neige²

Je sors de mes couvertures de flanelle, les idées encore bouffies de sommeil. J'entends la sonnette de la porte. Qui peut bien arriver à neuf heures, un dimanche matin ? Je prends le temps d'y réfléchir en allant mouiller mes paupières d'eau froide. Même mes doigts dorment, figés dans l'inertie d'une si bonne nuit. À part le vent qui a fouetté les vitres de ma chambre à quelques reprises, je ne me souviens de rien. Une nuit dans la chaleur de ma jaquette moelleuse.

Je me sèche le visage et me dirige vers la porte d'entrée. Je sens à nouveau cette lourdeur qui m'habite en entier, cette lenteur si rare qui me fait tant de bien. Qu'on m'attende, qu'on m'espère, ce matin, c'est dimanche, jour de café et sucreries, dentelles et flocons de neige. Un dimanche bien à moi, seule avec les étoiles de givre dans mes fenêtres que je peux regarder pendant des heures !

La sonnette d'entrée fait entendre son cri à nouveau. Quelle égratignure sur le silence ! Quel contraste sur le blanc de mes rêves ! Je décide de ne pas répondre, de ne laisser personne s'introduire dans mon intimité et briser la pureté de cette immobilité silencieuse.

Non ! Je veux rester isolée dans mon paysage ensommeillé. Seul mon souffle m'accompagne. Une troisième fois, j'entends la sonnette, puis plus rien. La paix enfin, la paix dorée. Je place la nappe sur la table. Le soleil du matin étend de longs filets de lumière dans ma petite cuisine. L'odeur du café vient me rejoindre. J'aime ce parfum. La fragrance du pain rôti chatouille mes narines.

Puis, le téléphone sonne. Un autre trou noir sur un doux matin blanc. Il sonne dix fois. Non, je ne réponds pas. J'ai à peine le temps de me régaler de confiture que le tintement du téléphone reprend. Je ne sais pourquoi mais je réponds au dixième coup.

Ma mère vient de retrouver sa chatte morte dans la rue. Possédée par un amer
chagrin, elle s'invite pour la journée.

Dans ma fenêtre, les étoiles de givre commencent à fondre...

Rencontre de famille³

Le sel, le poivre moulu, les croûtons de pain et le beurre se promènent d'une main à l'autre à travers les discussions d'usage. L'aîné, l'hôte de ce soir, se lève et verse le vin. Ses gestes courtois, exagérément polis plaisent à ma mère, fière d'avoir éduqué un si bon fils, avocat de surcroît ! Avec des mouvements calculés, il fait couler le vin délicatement dans chacune des coupes. La femme de l'aîné, au chemisier satin gris perle et au sourire lustré de savoir-vivre, invite la famille à lever son verre. Claquements de cristal, sourires. Joyeux Noël ! Bonne Année !

Ma soeur, assise juste à ma droite, parle de sa promotion comme P.-D.G. Des exclamations d'admiration l'encouragent à poursuivre. Autre tintement de coupes, de beaux mots qui s'étalent de plus en plus sur la nappe de dentelle rouge qu'il ne faudrait surtout pas salir. L'hôtesse en ferait tout un plat !

La P.-D.G. se tait peu à peu. Qui sera le prochain ou la prochaine à étaler ses exploits ? La femme de l'avocat poursuit en parlant de ses traitements à l'électrolyse qui la font souffrir le jeudi soir. Elle décrit la sensation de chaque piqûre qui la torture. Touchant !

J'aurais le goût de détailler le parcours sinueux de ma dernière chanson mais, comme d'habitude, mes confidences risquent de tomber à la poubelle. Je préfère le silence et le vin.

Ma mère commente le repas, enduit l'avocat et son épouse satinée de compliments très bien corsés, à la hauteur de leurs attentes. Exquis cet agneau ! Sublimes ces légumes *al dente* ! Absolument délicieux ce coulis d'épinards !

Mon autre soeur avale de petites bouchées et boit son vin en pinçant les lèvres. Elle sourit souvent, affichant le blanc de ses dents fraîchement alignées. Les beaux-frères, bien emprisonnés dans leur veston-cravate, parlent peu et conservent leur attitude très

sérieuse. Le vétérinaire a toujours gardé une distance envers les humains. Il courtise le chat. L'autre, le médecin, se lève subitement. Bip ! Bip ! Le *Page* jappe. Il doit quitter. Urgence à l'hôpital. Salut, bonsoir, à bientôt peut-être !

L'hôtesse verse les dernières gouttes de vin dans ma coupe. Il n'y a plus que ces petites bulles qui me sourient ce soir. Comprimé entre les cravates, les discours et le maquillage, je m'accroche solidement à ma coupe pour survivre.

Je n'ai rien à dire à ces gens qui sont pourtant mes frères et mes soeurs. Nous avons habité le même nid naturel, dormi dans la même maison et promené nos jouets sur les mêmes trottoirs, et pourtant, nos pensées ne réussissent plus à se rejoindre.

Entre leurs chiffres et leurs projets, il n'y a aucune place pour mes notes de musique. Il me faudrait la célébrité, peut-être, ou une preuve reconnue de mon talent. Dans la famille, l'art demeure entre parenthèses

– Et toi, Roger, comment vas-tu ? me dit soudainement ma soeur, comme si elle sentait le poids de mes pensées.

– Ça va bien.

– Que fais-tu de bon ?

– J'écris toujours des chansons.

– Ah...

Un silence se lève autour de ma réponse.

– Fais-tu des spectacles ces temps-ci ?

– Non, mais je recommence dans deux semaines au *Bar Crépuscule*.

– Tu joues toujours seul ?

– Non. Depuis deux ans, je ne joue plus seul.

Le menton appuyé sur la main, elle me regarde vaguement. Je me rappelle tui avoir expliqué tout ça l'année dernière au Jour de l'An. Je me souviens du bonheur ressenti à

lui expliquer mon passage de chansonnier solitaire à celui de guitariste au sein d'un groupe musical. Je constate que mes mots sont tombés dans l'oubli une fois de plus.

– Combien êtes-vous dans le groupe ?

– Nous sommes trois. Il y a Justine Poirier, la fille du facteur et...

La porte de la cuisine s'ouvre. Le beau-frère revient de l'hôpital. On s'empresse de le questionner.

– Puis, c'était grave à l'hôpital ?

– Non, pas trop.

Le médecin parle... Les regards tournés vers lui avalent chacune de ses paroles, chacune de ses pauses, chacune de ses virgules. Toutes ces personnes réunies autour de la nappe de Noël ne réaliseront jamais que je n'ai pu terminer ma phrase. Qu'importe avec qui je gratte ma guitare ! Avec qui je partage mes rêves !

J'aurais des mots pour eux s'ils venaient me voir jouer. Je pourrais leur dire que mon âme s'égare et que j'ai constamment en moi une chanson qui se décompose.

³ Texte paru dans *Brouillage. Nouvelles*, Ste-Foy, Éditions Noir de Seiche SNC, 1997, p. 147-150.

Québec, ville tranquille...⁴

Québec est une ville tranquille. Pourtant, à regarder cet individu assis au fond de l'autobus, je n'en suis plus certaine. Le transport en commun balade de plus en plus de ces types à l'allure particulière. Plus le temps avance, moins je me sens à l'aise.

Ma fille assise à mes côtés regarde les noms des rues, les édifices, peut-être même les nuages. Moi, je surveille du coin de l'oeil ce jeune homme accroché à son baladeur. Des échos de guitare et de batterie se rendent à mes tympans. Depuis la mort de Lydia, tout se complique et s'obscurcit dans mes pensées. Des monstres me guettent puis m'ouvrent le ventre. La peur me colle au cerveau. L'angoisse m'envahit en apercevant les yeux de l'homme. Son regard féroce arrache une partie de ma confiance défaillante. Une ligne noire contourne ses paupières inférieures et accentue la rudesse de son visage. Malgré sa chevelure teintée d'un blond doré, rien n'adoucit ses traits.

Il ne cesse de regarder sa montre. Gestes nerveux, regard inquiet. Un froid glacial me traverse lorsque je vois une bosse gonfler son veston de cuir noir. Il camoufle quelque chose. Est-ce un gros rat blanc comme j'en vois souvent au Carré D'Youville, une arme à feu ou... une bombe ?

Je tente de me calmer. Québec ne ressemble en rien à Montréal, Toronto ou New-York. On peut vivre en sécurité sur cette partie de la planète. Pourtant, c'est ici que ma jeune et tendre soeur fut labourée de gestes démesurés et odieux jusqu'à y laisser sa peau. Oui, dans cette ville, des fantômes rôdent et me guettent.

Je regarde ma fille, avec son visage lisse et ses yeux vifs. L'engin explosera peut-être dans quelques secondes. Je veux chasser ces idées noires qui embuent ma conscience et me convaincs que je suis probablement la seule à percevoir le danger. Devrais-je le dire ? Non. Je dois m'apaiser, tenter de ralentir la pulsation qui me défonce la poitrine.

Donner l'exemple à mon enfant, l'image d'une mère solide et confiante. Pourtant, je tremble depuis ce meurtre impitoyable. Des ombres me déchirent la peau.

L'homme étrange palpe soumoisement le renflement sous son veston et, à nouveau, vérifie l'heure. Je ne pense qu'à sortir de l'autobus avec mon enfant mais, dehors, il fait un froid glacial et je n'ai plus un sou en poche. De plus, ma fille refusera de marcher un si long trajet. J'essaie de me changer les idées, de regarder ailleurs, de me raisonner. Les passagers ne portent aucune attention à ce dingue transportant la mort sur son ventre.

Je les vois mourir ensanglantés, jambes et bras arrachés, l'autobus en mille morceaux. Une vieille dame fouille dans sa bourse, sort son porte-monnaie et compte ses sous. Quel geste inutile face à ce qu'elle vivra sous peu ! Un homme dans la quarantaine, genre avocat à cravate et mallette, cède sa place à un vieil homme marchant péniblement avec une canne, et se rend un peu plus loin derrière, juste en avant du monstre à dynamite. Si tous ces gens savaient...

S'ils savaient que Lydia fut assassinée tout près d'ici par un fou semblable à celui dans l'autobus, un possédé du démon. Peut-être est-ce lui ?

J'étouffe de plus en plus. Je demande à ma fille de sortir de l'autobus avec moi. Elle ne comprend pas et me répond sèchement "On n'est pas rendu !" Elle résiste. Je lui ordonne de me suivre jusqu'à la banquette située derrière le chauffeur et surtout de se taire. Je lui précise que les explications viendront plus tard.

Encore dix minutes de trajet avant d'arriver à la maison. Pourvu que je me trompe au sujet de ce vaurien. L'homme à la bombe gesticule de plus en plus, replace la bosse, regarde sa montre. D'un geste brusque, il retourne sa cassette et la replace dans son mini-magnétophone.

Une fille monte dans l'autobus. Une jeune mère transportant un petit bébé dans un sac ventral. Cette image de pureté et d'innocence me fait du bien. J'aurais envie de retenir cette maman, de la garder éloignée de la dynamite.

Non ! Non ! Elle s'assoit sur le même banc que le détraqué. Elle lui sourit, de surcroît ! Quelle naïveté ! Le visage du jeune homme change spontanément d'expression. Ses yeux deviennent rieurs, sa bouche tendre. Puis, tout à coup, il s'agite. Il retient maladroitement la bosse puis descend la fermeture-éclair de son veston. Ca y est ! J'étreins ma fille et la serre contre moi. Elle me repousse, se demandant ce qui me prend.

Silence noir. Je sens mon cœur se rompre. Je regarde le meurtrier. Aucun bâton de dynamite. Un chaton noir tout enjoué sort du veston. La maman le saisit, le montre au bébé et embrasse finalement l'homme aux cheveux blonds d'un tendre baiser d'amour. Tous trois se collent, se cajolent et se retrouvent.

Nous sommes arrivées. Je sonne et nous sortons de l'autobus. Je suis soulagée. Les mirages de sang s'effacent peu à peu. Tendrement, j'enlace mon enfant.

Québec est parfois une ville tranquille.

⁴ Texte paru dans *Brouillage. Nouvelles*, Ste-Foy, Éditions Noir de Seiche SNC, p. 155-158.

Des mots enfouis

14 juin, 22 heures

Papa, j'écris pour me démêler les idées avant de te parler. Dis-moi comment faire... Elle est si belle, tu sais, avec son ardente chevelure dorée qui descend en vagues folles dans son dos. Des cheveux comme de longs fils d'or, tu as déjà vu ? C'est hallucinant, papa, de voir ses yeux noirs qui pétillent lorsqu'elle parle, son regard si vif, sa voix si chaude. Tout chez elle me bouleverse, me chavire, me transporte. Dans ses doigts effilés, elle tient la vie, le rire, le soleil. Elle en offre des petits morceaux à chaque personne qui passe sur son chemin. Comme une bouffée d'air frais, elle me fait du bien. Et à la fois, papa, j'ai mal en dedans. Tu as déjà vécu ça, toi ?

J'ai dix-sept ans, je suis un jeune vieux. Et tu sais, je ne suis pas un pro du romantisme, ni un expert en amour. Tu l'ignores, mais je n'ai fait l'amour que deux fois. Oui, juste deux fois. Et ce fut plutôt raté. Je manque d'aisance. Tu m'imagines don Juan, avec mon grand corps de six pieds et mes larges épaules mais si tu savais comme je suis mince à l'intérieur, inquiet, malhabile.

J'aimerais te parler papa. Auras-tu quelques minutes pour m'écouter un peu ? Oui, je t'ai toujours dit que je pouvais m'organiser tout seul. C'est vrai, souvent. Mais parfois, je me sens si seul, perdu dans ce monde. Tu me vois grand et fort. Je n'ose te dire que je ne suis qu'un semblant d'homme. Tu diras que je m'y connais en musique, en mathématiques et en vélo mais ces atouts ne me donnent pas l'élan nécessaire pour parler à Sylvie. Oui, Sylvie, c'est celle qui me hante, qui habite tous les globules de mon sang ; les blancs, les rouges, les petits, les gros.

Toi, papa, tu as aimé maman, puis Clémence, puis Léonie. Tu dois savoir comment t'y prendre, comment faire. Tu peux me dire ? Tu connais ce grand amour qui fait bégayer, trébucher, cette folle passion qui enraye, d'un seul coup, la faim, la soif et le sommeil ? Est-ce ça, pour toi, l'amour ? J'aimerais tant que tu m'en parles.

Bon, voilà. Je suis prêt à te parler, j'ai tout préparé dans ma tête.

23 heures

Je t'attends papa. À ton arrivée, je t'expliquerai la fièvre qui me tient en état d'alerte depuis deux semaines, le bouillonnement de mes cellules. Je te dirai tout. J'ai hâte que tu arrives. Je veux te parler des vraies choses du cœur. Tu sais, je le faisais souvent avec maman. Elle savait toujours quel chemin emprunter pour se rendre à moi.

15 juin, 3 heures

J'ai entendu tes pas dans l'escalier. La clé de la serrure a tourné dans le silence de la nuit. Je me suis levé, j'ai marché en direction de la porte. J'étais décidé à te parler.

Tu es entré dans l'appartement. Tes yeux étaient petits... les siens aussi. Une forte odeur de cigarette vous entourait. Tu as semblé surpris de me voir là, planté dans le salon, mais tu ne m'as pas questionné. Tu me l'as présentée. Léa.

En silence, je suis retourné dans ma chambre. J'ai gardé cette boule de mots enfoncée dans ma gorge. J'ai pensé à maman...

L'émeute

Voilà enfin le douze juillet. J'attends cette date avec impatience et fébrilité depuis des mois, pour ne pas dire depuis mes dernières vacances annuelles. Il fait beau et chaud. Le soleil danse sur l'eau de la piscine. Je me prépare un Bloody Cesar bien épicé. Hum ! Quel délice ! Je le bois à petites gorgées en laissant valser mes pupilles entre le vert des arbres et le rose tendre des pétunias. Puis je m'étends dans le hamac, le temps de rêvasser en attendant Julia qui arrivera sous peu.

Dans le ciel, des nuages doux et flottants bougent à peine. Eux aussi semblent en vacances. Ils ne font que décorer l'azur mais ne nuisent aucunement au soleil qui projette ses rayons de chaleur partout dans la ville. Je fantasme au sujet du voyage à la mer que nous ferons dans deux jours, Julia et moi. Hé oui, notre premier voyage à deux, après plusieurs années d'expéditions familiales. Ça me fait drôle d'y penser. C'est doux en dedans de moi comme un léger chatouillis des premiers amours.

Les enfants sont grands et éduqués. Marie a vingt-cinq ans, demeure avec son chum et semble heureuse d'avoir un bébé qui habite son ventre ; un enfant prévu pour septembre prochain. Simon débute sa carrière comme architecte et vit en appartement. Hugo, lui, a fêté son dix-huitième anniversaire hier. Il prévoit quitter la maison dans six mois pour aller en Europe faire un "trip", comme il dit. Je ne le dis à personne, et surtout pas à Julia, mais j'ai hâte qu'il parte faire sa vie ailleurs. Je suis fatigué d'être trop près de son quotidien.

Oui... les vacances ! Et Julia, juste pour moi !

Le balancement du hamac mélangé aux vapeurs de la vodka commencent à m'endormir. Même si je me sens confortablement entortillé dans les mailles de ce lit suspendu, je préfère ne pas sombrer dans le sommeil. Je m'assois au bord du hamac et promène mes pieds sur l'herbe caressante. Chacun de ses brins me regarde comme si

j'allais les piétiner, les écraser. Oh non! Je ne fais que glisser mes orteils entre chacun d'eux. Je les plie et les déplie comme si ce geste me faisait patienter avant l'arrivée de Julia. Elle n'arrive toujours pas.

J'entre dans la maison, histoire de grignoter quelques croustilles. Machinalement, j'ouvre le téléviseur. Une émission spéciale est annoncée. Puis, je vois des jeunes fracasser des vitres, lancer des pierres, mettre le feu. En gros plan, on montre un jeune homme en veste de jeans délavé se débattre entre deux policiers. Il tourne la tête vers la caméra et sauvagement, son regard de feu et de rage croise le mien. Ses cris de fureur traversent l'écran du téléviseur et tombent à mes pieds. Je vois ses bottes lacées, son crâne rasé. Complètement tordu, possédé par la démente de la foule, il se déchaîne sous mes propres yeux. Puis tout disparaît d'un coup sec. Une autre émission spéciale sera diffusée en soirée.

Non, je ne comprends pas. Je me sens complètement perdu, ébahi, ébranlé par ces images qu'on vient de me lancer au visage. Pourquoi mon fils fait-il partie de ces manifestants complètement emportés par une tornade de vengeance ? J'ai pourtant appris à composer avec ses idées extravagantes, son orgueil, ainsi qu'avec sa fragilité et sa sensibilité refoulées. Je n'ai pas vu venir la tempête. Julia et moi avons tout lu sur les "Yo", les "Poils", les "Punks", les "Skinheads", etc.

Julia arrive enfin, dépose son sac à main sur la table.

– Mario, on vient de parler d'une émeute à la radio. As-tu entendu ça?

– Eh... oui.

Elle me regarde longuement puis me dit :

– Ça ne va pas, toi ?

– Oui, oui. Ça va.

Je n'ose lui parler tout de suite de ce que j'ai vu.

– Mario, ils disent que des centaines de jeunes ont tout brisé sur leur passage.

Alors qu'elle me donne les détails de la tornade du centre-ville, je revois Hugo, enfant. Je sens encore sa peau de bébé contre ma joue. Je me souviens de tous ces soirs où j'allais l'embrasser alors qu'il dormait d'un sommeil pur et riche, et non pas d'un sommeil chimique et embué de drogue et d'alcool comme celui d'il y a deux ans. Je ne pensais pas qu'Hugo succomberait à nouveau.

J'entends encore son rire de garçonnet qui éclate alors que j'imité un gros loup voulant le dévorer. Je revois ses dessins d'astronautes, ses peintures de voitures et de parachutes et ses premières dictées. Puis l'écho rauque de sa voix d'adolescent me revient, son regard amer, son discours perdu. Je me souviens de sa démarche nonchalante et de ses propos déplacés.

Le voyant dériver lentement dans le monde obscur des idées noires, j'ai tout lu à ce sujet afin de l'aider, sans oublier les conférences, les discussions entre amis. Je pensais que Julia et moi l'avions soutenu et sauvé de l'enfer.

– Mario, tu ne m'écoutes pas, je pense.

Le téléphone sonne. Julia répond. Lentement, son visage se défait. Puis, elle laisse tomber le récepteur...

Sa petite main

J'arrive du magasin du coin avec mon fils de trois ans. Juste le contact de nos doigts emmêlés représentait un instant magique. Il marchait près de moi et me montrait du doigt tout ce qu'il percevait du coin de l'oeil. Il voit tant de belles choses que je ne remarque plus. Chaque jour, il m'offre des morceaux de bonheur que je croque avec délice.

Je le regarde présentement. Il joue dans la cour arrière. Le soleil fait briller ses cheveux et plisser ses paupières. Je me retiens de prendre une photographie pour, encore une fois, immortaliser ces minutes précieuses. Il marche pieds nus sur la pelouse fraîchement coupée et arrête souvent pour enlever les brins d'herbe coincés entre ses orteils. Il se relève, se rend au carré de sable, fait tourner sa bétonnière, remplit une chaudière d'eau et de sable puis repart en direction du jardin de fleurs. Debout, avec sa casquette complètement tournée sur le côté, et ses yeux pensifs, il me regarde à la fenêtre. Je lui dis "non" d'un mouvement de tête, lui rappelant l'interdiction de cueillir les tulipes. Je lis la déception sur son visage de soie.

Je décide de sortir et d'aller marcher avec lui dans le grand champ près de la maison. Je le chausse de ses espadrilles rouges et bleus et nous partons. Toujours avec sa main dans la mienne, nous traversons le pont très étroit, mais qu'il trouve immense. Rendus dans le grand champ de pissenlits, il se met à courir, tomber, tourner et crier de joie. Le chant des oiseaux s'harmonise avec ses éclats de rire. Une mélodie de soleil et de fraîcheur !

Il me dit soudainement :

- R'garde pas maman, cache tes yeux !

Ce que je fais sans tarder. C'est toujours un plaisir de faire partie de ses scénarios. Au bout de cinq minutes, j'écarte les doigts et regarde sournoisement autour de moi. Je le

vois accroupi, cueillant des pissenlits. De ses doigts malhabiles, il arrache les fleurs avec tellement d'efforts qu'il bascule souvent vers l'arrière, échappe l'ébauche de bouquet qu'il a réussi à assembler, et recommence. Il se tourne vers moi ; je me cache les yeux.

– R'garde pas maman

– O.K.

Au bout de dix minutes, il me dit :

– O.K. Maman. Tu peux r'garder maintenant.

Du haut de ses trois ans, il me tend un magnifique bouquet de pissenlits.

– C'est pour toi, maman, parce que je t'aime !

Je saisis le bouquet et mon fils avec ardeur tant l'euphorie vibre au fond de moi. Nous repartons et regagnons la maison. Je m'empresse de mettre les pissenlits dans un vase, ou du moins, les parties que je possède ; parfois les tiges, parfois les têtes, parfois les deux. Mon bouquet est bien en place au centre de la table lorsque ma soeur arrive.

– Mon Dieu ! Pour quelle raison tu mets ça sur la table ? Les fleurs sont tout abimées !

– Peut-être mais c'est le plus beau bouquet que j'ai reçu de toute ma vie !

Depuis ce temps, je laisse pousser les pissenlits dans ma cour...

L'odeur de Rose

Chaque dimanche de l'été, nous partions toute la famille à la plage. Et maman, les pieds dans l'eau, les mains dans le sable, devenait belle. Vêtue de son maillot bleu comme la mer et coiffée de son large chapeau de paille. Ces dimanches-là, sa longue chevelure rousse pendait sur son dos presque nu. Et moi, je pouvais mettre mes doigts dans ses cheveux et sentir le parfum de rose qu'elle s'appliquait derrière les oreilles juste avant de partir.

Sur la plage, une pointe de sable nous attendait. L'avant-midi s'envolait trop vite. Nous construisions un gros château de sable. Mon petit frère creusait des tunnels. Maman et moi érigeons les tours du château. Puis, elle ouvrait tendrement mes mains et y déposait des cailloux avec lesquels je décorais les tours. Elle me nommait "la responsable de la finition". Nos doigts emmêlés piquaient des brins d'herbe dans le sable, encerclant ainsi notre majestueuse forteresse. Maman me regardait et ses yeux souriaient.

Papa nous appelait ensuite pour le pique-nique qu'il venait de préparer. Nous mangions rapidement. Papa endormait mon petit frère. Maman et moi partions à la recherche de coquillages secrets. En marchant, je posais ma main dans la sienne et elle ne la laissait que pour cueillir de petits bijoux endormis sur la grève. Maman m'offrait toute sa présence, tout son temps. Nous revenions, les pieds dans l'eau, profitant des caresses des vagues.

Puis venait le temps de partir. Maman s'assoyait dans l'auto, attachait ses cheveux et redevenait silencieuse. Elle entraînait dans la maison, défaisait les bagages, rangeait son sourire et remettait son tablier.

Il me fallait attendre une semaine avant de percevoir l'odeur de rose cachée sous les longs cheveux de maman. Et si, le dimanche, il pleuvait, moi, je pleurais.

Lettres à Julien

Tu sais papa, je viens souvent au cimetière avec maman. Me voilà encore devant ta tombe ce matin. Maman dit que tu es là. Grand-mère, elle, m'explique que tu vis dans le ciel avec Jésus. Je ne comprends pas. Je ne sais plus où tu es papa. C'est comme si on t'avait divisé en deux quand tu es mort. À l'église, on a parlé de ton corps et de ton âme.

C'est drôle parce que je t'ai vu pendant sept ans et tu ne m'as jamais montré ton âme. Mais ton corps, je m'en souviens. Ta barbe piquante m'embrassait le soir. Tes grands bras se rendaient jusqu'à la boîte de céréales rangée juste en haut de l'armoire de la cuisine.

Je me rappelle aussi quand je montais sur ton dos et que tu te promenais à quatre pattes partout dans la maison. On appelait ça le jeu du cheval. Tu t'amusais à me faire pencher à gauche et à droite sans arrêt. On riait très fort. Lorsqu'on cessait la course, ton dos était devenu tout chaud et humide. Tu me serrais contre toi et on se reposait. J'aimais ça jouer avec toi.

En ce moment, maman cueille des fleurs jaunes. Comme d'habitude, elle les déposera au pied du gros morceau de ciment où est écrit ton nom. Et elle restera immobile et silencieuse un long moment, les yeux fixes. Elle fait toujours ça maman. Des fois, j'ai l'impression qu'elle ne me voit plus tellement elle se concentre sur autre chose.

Elle me dit de te parler, que tu es là, avec nous. Mais moi, j'aurais plus le goût de jouer au baseball avec toi ou de faire un casse-tête Mordillo. Je m'ennuie papa.

Je regarde le bateau qui passe sur la mer. Il est tout seul et le vent le pousse.

Julien, je marche sur la grève avec notre fils, Simon. Encore une fois, mes pas me conduisent au cimetière. C'est là, sur ce terrain froid que je te rencontre.

Ça ne va pas, Julien. Tu me manques. J'ai déménagé pour cesser de sentir ta présence partout dans la maison. J'ai peinturé les murs, jeté tes vêtements, déchiré tes photos. En vain, j'ai tenté de me fabriquer de nouvelles images dans ma tête. Par tous les moyens, j'ai voulu ne plus voir tes yeux, ne plus attendre ton retour, ne plus rêver de tes paumes dormant au creux de mes cuisses.

Mais où que j'aille, ton regard me poursuit. Le vent de la mer porte toujours ta voix. Ta peau, ton rire gisent en moi comme une blessure.

Et il y a Simon qui s'ennuie en silence. Des sanglots lui traversent la gorge à tout moment. Je retrouve constamment des dessins où sont séparés, par un gros mur, un grand et un petit bonhomme. Parfois, sur une grande feuille blanche, il ne trace qu'un personnage. Seul et triste. Sans arbres ni fleurs. Aucun soleil à l'horizon.

Tu nous manques tant, Julien.

Présentement, Simon et moi, collés l'un contre l'autre, regardons silencieusement la mer.

Un petit bateau se perd entre les vagues.

Le petit Jésus ⁵

C'est bizarre, maman me parle souvent du petit Jésus, ces temps-ci. Avant, elle m'en parlait très peu. Elle me dit souvent qu'il est doux, gentil et bon avec tout le monde. Mais tout ça, je le sais, je l'ai appris en catéchèse au début de l'année scolaire. Je ne lui dis pas à maman, mais parfois, je suis fatigué d'entendre parler de lui.

Elle me raconte souvent la même chose concernant sa maman qui est morte et qui a retrouvé le petit Jésus dans le ciel. Elle ajoute toujours que grand-maman n'a plus de bobo maintenant et qu'elle n'est plus malade. Je me souviens d'elle qui avait toujours mal au ventre. Des fois, elle pleurait à l'hôpital lorsque j'allais la voir. Dans sa chambre, elle avait toujours une grosse boîte de chocolats aux cerises ; je pouvais en manger deux et il ne fallait pas que je salisse mes vêtements. Maman m'habillait de mes plus belles chemises lorsque j'allais visiter ma grand-maman chérie. Je me demande si elle est bien dans le ciel.

Les médecins, ici, à l'hôpital, me disent que je suis un bon garçon et que je guérirai bientôt. Ma première chirurgie s'est bien déroulée. Le docteur dit qu'il m'a enlevé un rein mais qu'il m'en reste un très bon qui peut travailler pour deux. L'autre jour, je suis tombé en bas d'une chaise et ma jambe s'est cassée. Mes os sont fragiles, il paraît, et je dois toujours faire attention. Des fois, j'ai mal partout ; ils me donnent des petites pilules et ça passe. Je dors beaucoup plus que chez-nous.

À l'hôpital, ils ont de beaux jouets. Philippe, dans la chambre face à la mienne, qui a six ans comme moi, ne vient pas toujours jouer avec moi. Sa mère dit qu'il est trop endormi. Philippe, il n'a plus de cheveux sur la tête. Ils vont sûrement repousser. Il prend des médicaments très forts qui l'empêchent parfois de manger, mais ça revient. Maman dit que dans une semaine, je débiterai les mêmes traitements que mon ami. Ça ne me tente pas beaucoup mais je suis obligé pour guérir. J'ai lu sur un papier dans ma

chambre, l'autre jour, le mot C H I M I O T H ..., je pense que c'est ça que Philippe a comme traitement, et que je recevrai bientôt.

Ma tante Luce, ma marraine, est avec moi aujourd'hui. Elle m'a apporté des sucres à la crème mais je n'en veux pas. Elle semble surprise que je n'aie pas faim, moi qui adore les petites sucreries. Elle s'occupe beaucoup de moi, ma tante Luce. Elle me lit de beaux livres de Walt Disney ; je m'endors souvent dans ses bras, même si je suis grand. Il paraît que ce sont mes traitements qui m'endorment comme ça.

Mon parrain Charles, lui, m'a apporté une belle casquette des Expos et une collection complète de cartes de hockey. Il est très gentil avec moi. Je joue souvent au *paquet-voleur* avec lui et c'est presque toujours moi qui gagne. Je les adore, Luce et Charles!

Maman a l'air fatigué aujourd'hui. Ses yeux sont gonflés et rouges. Elle a recommencé à me parler du petit Jésus plus souvent. Elle m'en parle à tous les jours ; à l'école, on en parlait juste deux fois par semaine. Je me demande si je serai beaucoup en retard lorsque je retournerai apprendre des choses à l'école.

Je vomis souvent et je m'endors toujours. Mon ami Philippe aussi reste toujours couché. J'ai hâte qu'il vienne me voir et qu'on recommence à jouer comme avant.

Ma jambe ne guérit pas vite, j'ai encore un plâtre. Le docteur dit que ma jambe est très malade et qu'il faudra peut-être la couper parce qu'elle empêche ma maladie de partir. Je pense que c'est le cancer que j'ai, comme grand-maman. Je vais en parler à maman.

Maman dit que le cancer, ça peut arriver à des petits comme moi et Philippe. Mon ami n'a pas été chanceux, lui, parce qu'il est mort hier. Sa maman et son papa pleuraient sans arrêt hier après-midi. Moi aussi, j'ai pleuré. Maman aussi. Je ne joue plus maintenant, je suis trop fatigué. Mes cheveux sont tous tombés. Je ne me trouve pas beau lorsque je me regarde dans le miroir. Je n'ai plus de sourcils, ni de cils. Mais avec ma casquette des Expos, je suis un peu beau.

Maman est près de moi, ses yeux sont sûrement malades. Sa bouche ne rit plus. La peau de ses joues est très blanche. Elle me regarde. Je suis incapable de parler, j'ai trop mal à la jambe qu'on m'a coupée, la gauche. C'est bizarre, je n'ai plus de jambe et elle me fait si mal.

Maman me parle de Philippe qui ne doit plus avoir de bobo maintenant qu'il est avec le petit Jésus. Mais moi, je ne veux pas voir le petit Jésus parce que je ne verrai plus ma maman. Elle est si gentille avec moi. Dans le ciel, peut-être qu'il n'y aura pas de jouets et de sucre à la crème alors je préfère guérir et rester avec ma mère.

Je dors très souvent. Lorsque je m'éveille, je sens des doigts qui caressent mes joues et mes mains, ce sont ceux de maman. Elle pleure presque tout le temps maintenant ; il y a comme des rivières dans ses yeux. Je veux guérir mais je me sens si faible.

Et je m'endors tellement... tellement..

⁵ Première version parue dans *Fragments de plumes. Nouvelles*, Ste-Foy, Éditions Noir de Seiche SNC, 1996, p. 139-142.

Mon papa

Papa me répète souvent d'aller jouer dans ma chambre afin qu'il puisse se reposer. Il a souvent besoin de repos. Quand il se lève le matin, ça fait toujours longtemps que j'ai déjeuné. Lorsque maman vivait avec nous, je ne déjeunais jamais seul. Elle tartinait mes rôties avec du caramel. Maintenant, je suis grand. J'ai cinq ans et je suis capable de me débrouiller tout seul, comme dit papa.

Lorsqu'il se lève, il ne parle pas. Ses yeux gonflés de nuit restent bouffis longtemps. Il se fait un café en lisant son journal. Si je veux lui parler, il m'envoie jouer dans ma chambre. Si j'insiste, il me regarde et plisse les paupières très fort. Je sais qu'à ce moment, je dois déguerpir sinon il se choque contre moi.

Ma chambre, c'est ma maison. Je possède un lit, une commode, cinq toutous et quelques jouets. Papa m'a acheté deux petites chaises. À chaque jour, je choisis un toutou comme ami et je l'assois sur une des deux chaises. Avec lui, je chante, je colore et je bricole. J'aimerais le faire avec papa mais il n'a pas le temps.

Pourtant, il reste dans la maison toute la journée. Après son café et son journal, il mange une rôtie au beurre d'arachide et m'en fait une à moi aussi. C'est mon dîner, même si ça ressemble au déjeuner. Ensuite, papa écoute la télévision en buvant de la bière. Si je demeure silencieux, il me donne un jus. Si je discute trop, il plisse les yeux et les sourcils et je dois retourner dans ma chambre. L'autre jour, je n'ai pas obéi et il s'est fâché très fort contre moi. Il m'a fait beaucoup mal avec ses grosses mains. Je ne veux plus qu'il recommence.

C'est bizarre, papa ne me donne qu'un jus par après-midi et, lui, il boit plusieurs bières. Une fois, j'en ai compté deux de plus que les doigts de ma main. C'est moi qui range les bouteilles vides dans la grosse caisse de carton. C'est mon travail.

Quand il se décide à sortir, il m'emmène avec lui au dépanneur. Il est fort mon père. Il soulève deux grosses caisses de bière à la fois. Je lui demande souvent pour aller au parc au coin de la rue. Il n'aime pas ça, surtout depuis qu'il a trébuché dans le gros carré de sable. J'ai eu beaucoup de difficulté à le relever. Avec l'aide de quelques mamans, j'ai réussi à le remettre debout. Il n'a plus voulu y retourner.

J'aimerais ça des fois aller jouer au ballon avec lui ou manger chez McDonald's ou voir un film au cinéma. Papa me trouve trop petit encore...

Un jour, je serai grand.

L'étranger⁶

Ce soir, ce n'est plus lui que je regarde. C'est un autre que le temps a grugé. Le vent a tout arraché sur son passage, même le noir de son épaisse chevelure cédant graduellement la place au blanc de l'hiver. Ses yeux perçants d'ironie sont devenus opaques et effacés. Seules quelques miettes de soleil persistent dans ses prunelles jadis débordantes de réjouissance et de vitalité.

Je me souviens que, lorsque les épreuves entravaient ma route et que j'allais bavarder avec lui, il manipulait tellement bien l'humour qu'il en venait à me faire rire et reculer devant ma peine. Je rentrais chez moi et je me sentais spectatrice de mon drame qui, par cette vision, diminuait de taille et d'importance.

Dans ses mains autrefois chamues se dessinent maintenant des chemins sinueux, creux et parcourus de veines gonflées. Ses doigts courts et potelés débordant d'affection se sont faits plus discrets avec le temps.

Être à ses côtés ce soir, sans me faire taquiner, me perce le coeur. Cet homme transformé me paraît si obscur...

Je pense que les dernières années l'ont trop secoué. Il a perdu la façon, la force de sortir vainqueur de ses tourments. Lui qui avait toujours contrôlé sa vie s'est laissé tanguer au rythme de ses souffrances, comme un morceau de bois perdu dans l'océan. Son comportement a basculé. Il remettait à plus tard bien des projets et cessait de donner vie à ses rêves. Son jardin, lieu où il consacrait temps et passion, s'est mis à sécher, à mourir un peu plus chaque jour. Ainsi, l'âge et les années se sont amusés à lui dessiner des rides et des cernes. Lui, victime de ses malaises, s'est laissé entraîner sans lutte.

Les griffes de la maladie ont frappé à sa porte et, sans même lui laisser le temps de répliquer, l'ont envahi. Elles sont entrées par devant, par derrière et, en l'espace d'un an, ont tout dévoré. Elles ont englouti ses farces, son rire et ses élans d'humour. Elles ne lui ont laissé qu'un peu de peau sur son ossature à présent très saillante. Ses muscles ont fondu comme sa combativité.

J'ai l'impression, en le regardant ce soir, qu'on s'est complètement moqué de ses projets, de ses envies. On lui a façonné un autre visage. On a truqué son sourire qui paraît de plus en plus faux. Dans ses paroles s'est infiltrée une ombre noire salissant tout espoir. Ce n'est plus lui que je veille ce soir mais un étranger.

Devant son défaitisme croissant, j'ai voulu le secouer, le bousculer mais je sentais cette cruelle maladie plus forte que moi. Elle gagnait du terrain avec ses dents puissantes. Elle me mordait le cœur et la raison. Je la frappais à grands coups de cris, de larmes et de prières mais elle me prouvait sans cesse sa supériorité en consumant impitoyablement ce corps meurtri. Je crois qu'elle a gagné la lutte. Moi aussi, j'ai démissionné, épuisée, le cœur écorché.

Ce soir, j'accompagne cet ami précieux que je connais depuis toujours. Je le veille avec un tendre amour et ce qu'il me reste de vigueur. J'ai l'impression d'escorter un corps ravagé qui s'empoisonne, un corps rempli de cellules meurtrières. Pourtant, je sais que sous cette masse de souffrances respire un homme encore lucide, intelligent et sensible.

Voilà qu'il bouge et me regarde. Avec lenteur et faiblesse, il me tend la main. C'est le signe pour qu'ensemble, en silence, nous partagions un morceau de tendresse. Ses yeux opaques m'effraient mais je tente de masquer mon embarras en caressant doucement son front décharné. Ses joues se font creuses et sa bouche n'échappe qu'un mince filet de voix. Son corps respire péniblement.

– Tu veux quelque chose ? Je peux t'aider ?

Il me regarde mais ne dit rien. Je ne sais plus ce dont il a besoin. Médicament ? Massage ? Jasette ? Sourire ? Espoir ? Dieu ? La mort ? Il m'a avoué dernièrement, à bout de souffle et de souffrances, être résigné à mourir. Mais il affirme toutefois avoir encore bien des choses à faire sur terre, principalement ses petits-enfants à aimer.

Il semble étouffer. Je demande de l'aide. À trois, nous le tournons sur le côté. Il transpire, transpire jusqu'à ce que la sueur traverse son pyjama. Il me tend à nouveau la main. Ses yeux creux et secs me regardent, me demandent des choses que j'ignore. Je retiens mes sanglots mais je sais qu'il les voit dans ma gorge, qu'il les sent derrière mon sourire boiteux.

Au bout de ses doigts qui remuent par secousses semble sortir le peu d'énergie qui lui reste. Il évacue la vie de son corps pour se remplir de mort. Ses mains me serrent. Je sais que ce geste secret est le dernier, c'est écrit dans son regard.

Je dois le laisser partir pour ce long voyage, je le sais, mais je ne pense qu'à le suivre. Je me suis préparée à cette séparation. Pourtant ce soir, elle me paraît si précipitée, si brusque et soudaine. Comment lui redire mon amour ?

Il me regarde puis ferme les yeux. C'est pour moi qu'il laisse échapper ses derniers soupirs avant de plonger dans une mer mystérieuse qui l'appelle depuis un an.

Je suis vide, le néant m'habite tout d'un coup. Je ressens un immense trou dans ma poitrine. Une amère solitude gagne mon corps entier. Je me sens abandonnée, comme laissée à moi-même sur le bord d'une route inexplorée. Je sens le mal à l'âme dont on m'a souvent parlé. Une froideur me traverse le cœur. Je suis transie.

Il est parti. C'est fini. Ce soir. Maintenant. Ici, dans cette maison pour cancéreux en phase terminale. Comment ferai-je pour ne plus m'habiller de son rire et de son humour? Pour oublier l'étranger qu'il était devenu ?

Me raccrocher à son image aimante et joviale m'aidera à retrouver peu à peu mes beaux souvenirs, les vrais. Ainsi, je parviendrai sans doute à mordre un peu de ciel bleu.

⁶ Première version parue dans *Fragments de plumes. Nouvelles*, Ste-Foy, Éditions Noir de Seiche, 1996, p. 135-138.

Pour un sourire

Dans ses iris marron clair, quelque chose a disparu. Une brillance, un éclat, une lumière. Je n'y retrouve plus le velouté attachant de ses yeux. Depuis quelques jours, il ne respire que par bouffées de tristesse. Il jette un regard chagrin sur tout ce qui l'entoure. Dans ses propos, il se glisse toujours une part de mélancolie. Derrière ses mots, des ombres fuyantes. Je donnerais tout pour voir s'esquisser un sourire sur son visage.

Ce matin, il arrive très tôt au travail. Je sirote un café lorsqu'il me salue avant de se rendre à son bureau. Entouré d'un mur de silence, il ouvre ses dossiers, lit, écrit, corrige, pendant une heure. Puis, brusquement, il ferme son classeur, pousse son tiroir et part, sans me regarder, en claquant la porte.

Je ne reconnais plus Alex, ce collègue de travail, souriant, attachant, devenu si secret, si terne, complètement cafardé. Je ne peux demeurer passive, je dois agir. Je décide de le suivre. Je laisse un message sur le bureau du patron et je sors. Il marche en direction du pont. Habitée aux drames quotidiens rapportés dans les journaux, je crains le pire. Près du pont, il tourne vers la gauche. Je marche loin derrière lui. J'épie ses moindres gestes. Il entre dans le cimetière, marche lentement, puis s'agenouille devant une pierre tombale. Ne voulant brouiller son intimité, je marche dans la ruelle, j'attends. Voyant tressaillir ses épaules, je devine que ses sanglots éclatent, qu'il évacue des noeuds de détresse. Il essuie ses yeux à plusieurs reprises, se lève puis retourne en direction du bureau. Lorsque sa silhouette disparaît, je marche jusqu'à la pierre tombale. Il est écrit : *Fernand Bleau, 1937-1997*. Son père probablement. Avant de retourner au bureau, j'arrête chez moi feuilleter les pages nécrologiques des dernières semaines. J'y lis : *Le 23 mai est décédé, à l'âge de soixante ans, M. Fernand Bleau, époux de feu dame Aline Leblond. Il laisse dans le deuil son fils unique Alex ainsi que ses soeurs Armande et Lucette. Vos marques de sympathie peuvent se traduire par un don au Centre de Prévention du suicide du Québec.*

Je déduis, saisis le désarroi d'Alex. Je rentre au bureau. Il travaille en silence. Je me rends près de lui, pose une main sur son épaule. Surpris, il sursaute et me regarde.

– Je t'offre mes sympathies, Alex, pour le décès de ton père. Je vais offrir un don.

Il me regarde. Ses yeux se braquent douloureusement sur les miens. Il me scrute puis, au fond de son regard, se glisse un petit sourire.

Amitiés

Elles bavardent de tout, de rien. Le vin dilue les propos qui s'orientent de plus en plus vers l'essentiel. Des yeux s'interrogent. Des mains s'expriment. Plusieurs éclats de rires. Quelques larmes retenues. Dans la gorge. Au bord des yeux, parfois. Des mots se cognent dans l'air, quelques-uns tombent sans être entendus, d'autres prennent trop d'espace. Les plus précieux restent dans le silence. Souvent.

Elles se réunissent une fois l'an dans ce camp en bois rond. Au programme : un lac, des arbres, un temps réservé à l'amitié de ces cinq vieilles amies. Chacune y va de ses couleurs, de ses plaisirs, de ses tourments.

Anne parle des enfants qu'elle n'a pas. Ses propos décousus évoquent ces petits êtres de chair et de sang que son ventre n'aura jamais nourris. Elle comble les semaines de courses, de surplus de travail, d'obligations futiles. Elle court contre la montre. Toutes les phrases que sa bouche prononce expriment ce manque, ce vide. Elle a beau rigoler, boire, contourner le sujet, Anne conserve ce voile de tristesse sur ses pupilles.

Sophie, entourée d'un épais silence, écoute religieusement. Elle perçoit chaque petit trou dans le cœur d'Anne comme un cratère prêt à faire irruption. Elle comprend, approuve par un léger dodelinement de la tête. Sophie reste discrète, secrète. Tout se passe à l'intérieur. Sans bruit, sans cris. Sa vie se compose de quelques fleurs dans sa cour, d'un mari et de deux enfants. Pour eux, elle vit et aime. Les jours se remplissent parfois de nuages gris qu'elle balaie rapidement par un sourire, par une caresse du revers de la main. Sophie, la sereine.

Emmy n'attend pas toujours son tour pour parler. Elle ne peut retenir un commentaire, un exemple, une idée qui fourmille dans ses pensées. Les mots débordent de sa tête. Ce qui fait d'elle une femme qui parle plus qu'elle n'écoute. Elle rit, gesticule, taquine, grignote, boit une gorgée et recommence. Une compagnie recherchée pour sa vivacité.

Parfois, elle prend trop de place. Elle le constate. Elle sait également que des mots pourraient être retenus, condensés avant d'être jetés sur la table. Mais non, elle ne peut attendre. La vie coule vite dans ses veines. Elle ne se dompte pas à vouloir tout comprendre, tout exprimer, tout dire. Urgence de vivre.

Il y a Léna, assise au bout de la table qui déguste son vin. Elle aime se nourrir des expériences des autres pour comprendre son quotidien. Elle se dit heureuse, épanouie, amoureuse... Toujours. Comme les autres, des heures noires se faufilent dans sa vie mais elle préfère les taire. Elle argumente, explique, élabore des recettes de bonheur. Elle s'accroche aux bons moments pour avancer. Chez elle, les difficultés de la vie à deux, à quatre, à cinq restent dissimulées sous son sourire, sous sa fraîcheur. Léna, l'optimiste.

Jeanne se moque de ces discussions. Elle flotte au-dessus de tout ça. Rien ne sert de s'en faire, de pleurer, la vie est remplie de noir et de blanc. Elle connaît les théories du bonheur et remet du soleil dans le groupe par quelques mots de sagesse parsemés ici et là dans les discussions. Elle associe le climat, le corps et les impressions à la lune, au vent, aux astres. Tout s'explique si facilement avec Jeanne. Quelques visages plissent de perplexité lorsqu'elle élabore une théorie. Mais elle continue. Elle n'est jamais à bout d'idées positives...

Toutes ces femmes dans la trentaine discutent, étalent tour à tour leurs réflexions, leurs secrets, leur façon de vivre, de survivre parfois. Anne, soudainement plongée dans son silence, patauge dans le noir. Les mots restent coincés dans sa gorge. Son regard s'affaisse. Sophie, avec un calme étonnant, lui touche l'épaule. Ce simple geste déclenche les sanglots retenus d'Anne. Sa tristesse coule dans le cœur de Sophie. Emmy, empressée d'aider, de réconforter, d'effacer rapidement la peine d'Anne, raconte comment elle a réussi à traverser une dure épreuve. Un décès récent. De longs détours dans ses propos donnent le temps de sécher les larmes de sa copine. Léna suggère un bon livre au sujet de l'âme en déroute et Jeanne parle de l'effet de la lune et des

astres sur l'humeur. Toutes et chacune cherchent des solutions, des moyens de diluer la mélancolie de leur tendre amie. Puis les bouteilles de vin se vident. Les paupières commencent à tomber. Après la parade des pyjamas, elles se laissent toutes choir sur les lits.

L'odeur du café réveille Léna. Elle se lève et, avec Emmy, prépare le petit déjeuner. Sortant d'un profond sommeil, Jeanne et Sophie s'étirent bruyamment. Elles rejoignent les autres déjà installées autour de la table de la cuisine. Au naturel. Avec leur peau laiteuse du matin et leurs rides en étoiles au coin des yeux. Il manque Anne. Sophie se rend à sa chambre. Un cri vient cruellement déchirer la tranquillité matinale. Les autres sursautent et se retrouvent aussitôt autour d'Anne étendue sur son lit. Froide. Un flacon de barbituriques vide dans la main. Aucun mot ne vient. Des larmes noires restent emprisonnées. Une profonde blessure marque à jamais le coeur des quatre femmes.

Les samedis soirs

Le jour tombe à mes pieds et se défait en petits morceaux. Arrive le soir et ses ombres. Ce moment du jour me pince les entrailles. Dans mon appartement, le temps se lamente. Encore une fois, j'attends, j'espère. La chaude clarté du jour descend dans mon dos, me laisse nu, transi d'ennui.

J'aimerais décamper. Aller n'importe où. Oublier que les faisceaux de soleil s'effacent sur ma table de cuisine. Dissimuler les griffes de la solitude. Sortir. M'étourdir. Mais je n'aime plus flâner dans les bars. Là où la bière remplit le gouffre, des visages s'offrent à moi. Des yeux vides. Des sourires de compassion. Parfois, des refrains m'invitent à danser. Mais je reste là, assis, impuissant. Je bois. Les femmes deviennent des mirages. Des yeux s'allument et me courtisent. J'admire le tango des corps. La nuit ferme le bar. Je range les illusions dans mes poches et je rentre. L'auto roule lentement jusqu'à mon lit. Entortillé dans mes draps froids, j'appelle le sommeil. Sortir ne me fait plus rire.

Samedi dernier, la solitude est revenue me darder. Pesante. Imposante. Grosse comme la terre. Il me fallait fuir. Urgence d'oublier. Je suis sorti. Dans un bar. Un autre. Mes pensées se perdaient dans la fumée. La bière a mouillé le désert qui m'habitait. Une jolie femme est venue me parler. Le rire s'échappait bruyamment entre ses dents de porcelaine. Des mots n'en finissaient plus de tomber de sa bouche. J'ai tout su en un seul coup. Trop. Puis elle m'a questionné. Une thérapie imbibée d'alcool et de pitié. Des paroles molles, inutiles. À quoi bon déguerpir?

Ma maison s'assombrit tout à coup. L'odeur froide du crépuscule pénètre sous la porte. Le silence me nargue. Il me faudrait l'appivoiser, l'aimer. Lui permettre de me frôler. M'en faire un ami. Ne plus m'évader pour rien. Éviter la fuite. Cesser de côtoyer des êtres de chair et de néant. Affronter seul les samedis soirs. Voir le vrai visage de ma solitude. Ne plus le cacher derrière un mur de brume et de bière.

Décidé à convertir ma solitude en agrément, j'accompagne mon silence d'une chanson rythmée. Envoûté par la musique, je me sens mieux. Bien installé dans mon fauteuil, je commence à lire quelques lignes d'un nouveau roman. Je suis ailleurs, dans un monde d'aventure et d'océan. Me voilà le héros du récit, fort, robuste, rapide. Debout sur mes jambes, je porte le monde. L'avenir m'appartient. La sonnerie du téléphone me fait sursauter. Qui peut bien penser à moi un samedi soir ? Je réponds. C'est Julie, une ancienne collègue avec qui j'enseignais l'éducation physique. Avec ses mots toujours aussi pétillants de vie, elle m'invite à souper chez elle...

Je roule mon fauteuil jusqu'à la salle de bain, histoire de rendre attrayant ce qu'il me reste de muscles...

Piège pour deux

Après mille et une tentatives pour rencontrer l'âme soeur, j'en suis venue aux petites annonces. Moi, Pascale, dans les petites annonces ! J'ai toujours ri de ce sinueux parcours pour atteindre un homme. Enfin ! Une femme se tance d'attendre le messie... et le monsieur ! À trente-cinq ans, rien à perdre ! Tout à prouver !

Pendant deux semaines, j'ai pensé, analysé, transformé, reformé mon fameux message avant de le présenter dans un journal. Je tremblais rien qu'à le voir publié. Un homme remarquerait-il ces mots que je voulais originaux :

Je ne me décris pas physiquement. Foutaise, tout ça ! L'essentiel n'est-il pas invisible pour les yeux ? J'aime découvrir, rire, vibrer. J'aime aimer aussi. Si tu accroches sur le « femme blonde, 5 pieds 5 pouces, yeux bleus, 100 lbs », passe au prochain message. Sinon, fais-moi signe.

Qui osera me rencontrer ?

Ce matin, un certain Renaud m'a téléphoné. Je lui ai expliqué ma stratégie de rencontre. Il a accepté. Ce mec sera à l'épreuve. Il me faut tout de suite saisir son ouverture d'esprit, sa patience, sa ténacité, sa volonté de me découvrir et son sens de l'humour. Il ne connaît de moi que quelques mots, ma voix, ma façon d'entrer en contact téléphonique.

Je me rends chez elle. Plutôt bizarre, cette femme. Habituellement, ces dames des journaux, je les rencontre préalablement au restaurant. En ville. Là, où il y a tant de monde. Elle, elle m'invite chez elle. Comme ça. Sans retenue. Une particularité : je serai seul chez elle pendant une heure avant qu'elle ne se présente. Elle m'a donné l'adresse puis a rajouté : « Renaud, rends-toi chez moi, prends la clé dans la boîte aux lettres. Il y aura de la bière dans le frigo. Sur la table du salon, j'ai laissé une cassette que tu pourras écouter si ça te tente. Arrive vers dix-huit heures, je te rejoins à dix-neuf heures ». Très particulier ce stratagème. Quelque peu autoritaire, mais j'aime ça. Osé,

dangereux, peut-être. Mais attirant, épicé. J'adore ce genre de folie... En répondant ainsi à sa demande, elle me saura ouvert, intéressé.

J'arrive. J'entre sans sonner comme prévu. Une lumière tamisée me reçoit dans le salon. L'appartement est frais, éclairé, Des meubles et des murs aux teintes de rose et de vert. Des plantes partout. Une odeur de vanille me frôle. Comme prévu, je me sers une bière. Sans verre. À la bouteille ! De la Molson Dry. Plutôt standard comme choix de bière. Je m'assois sur la causeuse. J'ai l'impression de troubler l'intimité de la pièce. Je prends la cassette sur la table du salon, l'installe dans le magnétophone. Je reconnais Paolo Conte. Trois chansons. Un long silence me rejoint ensuite. Puis, entre quelques accords de blues, j'entends la voix éraillée de Johnny Lang. J'ai droit encore une fois à trois chansons. Puis Richard Séguin termine ce méli-mélo musical avec *Chanson pour durer toujours*. Un dernier silence revient me tenir compagnie.

J'ai choisi un chanteur italien, un jeune *bluesman* et une ballade québécoise. Des sons que j'aime. Des mots italiens, anglais, français se rendront à lui durant l'attente. Saura-t-il les savourer ? De même que ma bière ? Ou sera-t-il à ce point stressé qu'il ne saura savourer sa solitude, la bière froide et la musique ?

Je l'ai vu rentrer chez moi. Hésitant, il a tourné la tête à gauche puis à droite et a finalement ouvert la porte. Assise dans le restaurant d'en face, j'ai pu remarquer sa ponctualité, sa chevelure clairsemée et son long corps dans un jean brun et un jacquet de coton beige. J'ignore le reste, l'essentiel : le creux du regard, la façon de dire, les mots qu'il choisit. J'ai hâte de découvrir ses gestes, sa posture, l'expression de son visage. Je saurai en le voyant s'il y a de la lumière dans ses yeux ou si c'est le néant, le vide, le rien.

J'avale ma dernière gorgée de bière lorsque je sursaute à la vue d'un gros matou beige qui me frôle les jambes. Au même moment, la porte s'ouvre. Je l'imagine brune, rieuse avec des yeux moqueurs, et probablement originale dans son habillement. Avant même de la voir, un bruit continu, un roulement de fond retient mon attention. Un son qui avance vers moi. Je la vois. Son sourire me rejoint, me touche, se rend jusqu'aux racines de ma sensibilité. Elle me dit :

– Salut ! Puis l'heure a été agréable ?

– Eh...oui. Et j'ai bien aimé ton choix musical.

– Et ma bière ?

– Ah oui, c'est correct.

Elle se rend à la cuisine, revient avec deux autres bières, m'en offre une que j'accepte. Elle roule son fauteuil jusqu'à mes côtés. Nos bouteilles se cognent. Je retiens mon inconfort, ma surprise mais je sais qu'elle les ressent. Jamais je n'avais imaginé une telle rencontre ! Je ne sais plus si je suis déçu ou décontenancé. Elle me fixe, me sourit tandis que moi, j'admire son cran. Tout se brouille à l'intérieur de moi.

Il sera surpris de me voir. Certainement déçu. Peut-être sera-t-il offusqué de mon audace ? De ce chemin alambiqué pour me rendre à lui ? Moi, je n'ai rien à perdre. Et je sais qu'écrire : *Jeune handicapée aux yeux vifs cherche un chum* n'a aucun avenir. Tout ce que je souhaite, c'est qu'il ne fasse pas mille et une courbettes pour me servir, m'aider, à la vue de mon char allégorique. Je me fie à mon flair pour déceler sa franchise. J'ai toujours su détecter l'intégrité d'une personne dans un regard, un bonjour, une parole. Je tourne la poignée de la porte, avance dans le salon. Il se lève, se tourne vers moi. Je me prépare à faire mon examen d'honnêteté mais son regard me dérange. Un coup d'oeil qui se divise, s'éparpille. Un oeil m'observe, l'autre pas. Son strabisme me gêne. J'en oublie l'effet de mon handicap. Je tente de rester naturelle en allant dans la cuisine chercher deux bières. Chin-chin et le tour est joué ou presque. Il parle

un peu, m'inspecte comme il peut. Son sourire me séduit. Je me sens désarçonnée, piégée.

Ce matin, dans le journal, paraît enfin l'annonce de l'inauguration de notre nouvelle agence : *Trucs de rencontres*.

Ses sourcils

Je suis assise dans l'autobus. Je reviens d'un congrès de médecins, la tête et les neurones bombés de mots à retenir, de pathologies à ne pas oublier, de médicaments nouveaux qui, paraît-il, font des miracles. Un dernier passager arrive à la course, donne rapidement son billet et s'assoit sur le siège opposé au mien, de l'autre côté de l'allée.

Je remarque chez lui une région anatomique à laquelle je ne porte jamais attention : les sourcils. Oui, cet homme possède de magnifiques sourcils brun foncé, volumineux et fournis. Ils forment de petits toits au-dessus de ses yeux bleu ciel. Non pas un bleu-gris triste et pluvieux mais un bleu ensoleillé d'un matin de juillet. C'est fou ce qu'il a un magnifique regard !

Il ouvre sa mallette d'homme d'affaire, range quelques documents et la referme. Je ne le regarde pas directement ; je me sers de ma vision de côté pour distinguer chacun de ses gestes.

Au fond de moi, je sais qu'il me plaît mais je ne veux aucunement m'arrêter à ce désir qui m'habite parfois. J'aime François. Nous vivons ensemble depuis huit ans et ça va bien. Nous possédons une luxueuse résidence à L'île d'Orléans ainsi qu'un immense jardin de fleurs. Bref, la vie me comble déjà amplement.

Mon voisin de voyage ne bouge plus, je pense. Discrètement, je me retourne et le regarde d'un bref mouvement des yeux. Il semble dormir paisiblement. Je vérifie autour de moi, Tous les passagers aux paupières closes roupillent en silence. J'en profite donc pour l'admirer à mon aise.

Il a un visage carré recouvert d'une belle chevelure bouclée. Sous ses sourcils velus reposent de tendres paupières blanches se terminant par un petit mur de cils noirs. Mes pupilles descendent le long de son visage et s'arrêtent sur ses larges lèvres que je

devine musclées et habiles. Je les imagine frôler la fine peau de mes cuisses. Elles montent, descendent, s'ouvrent, se ferment en pinçant tendrement tout mon corps. Une chaude respiration passe sur mes seins comme une douce brise de juin. J'imagine sa langue pointue se dandiner sur ma bouche en y palpant chaque pli. Elle fouille mes lèvres, ma langue, mes dents.

Voilà qu'il bouge et se retourne. Un léger mouvement de son corps me ramène à la réalité et m'éloigne quelque peu de ma griserie. Il s'apaise à nouveau. Sa main droite repose sur l'appui-bras du siège. De petites secousses musculaires viennent relever son auriculaire à l'occasion, comme si un surplus de stress parvenait à sortir par le bout de son doigt. Je ferme les yeux. La paume de sa main s'aventure sur mon ventre, sur mes épaules et sur mes seins en éveil. Ses longs doigts vagabondent le long de mes hanches et attisent le désir. Nos corps s'invitent, se courtisent avec grâce.

Puis, d'un geste prompt, il éternue bruyamment. Je sors douloureusement de ma rêverie et j'ouvre les yeux. Nous arrivons bêtement à destination. Il remet son veston et saisit sa mallette. Tristement, je range mes choses personnelles ainsi que mes pensées saugrenues.

François m'attend avec son visage rond et ses sourcils tout à fait banals. Il me reçoit d'un profond sourire et m'embrasse tendrement sur la joue.

– Le trajet n'a pas été trop long ?

– Non, au contraire, le temps a passé si vite...

De connivence avec la lune ⁷

Je n'ai pu refuser son invitation. Comment dire non à sa présence ? Oui, j'irai dîner, souper, skier, courir, partout où la vie voudra bien le mettre sur ma route. Cet ami est à Québec pour deux jours seulement.

Samedi, dix-neuf heures. Je pars. Nous avons convenu d'utiliser ma voiture. Je vais donc le chercher à l'hôtel. Bientôt, son corps entier respirera à mes côtés.

De ses longs doigts, il tient le menu. Ses iris couleur noisette en forme de croissant de lune parcourent chaque mot. D'un oeil distrait, je regarde la table d'hôte. Donner l'impression d'être affamée. Mais au fond, qu'importe la saveur du mets que je tenterai d'avaler ! Je me régèlerais davantage de son torse, de ses lèvres rondes qui bougent de façon sensuelle lorsqu'il me parle. Ses mains remettent délicatement le menu sur la table.

– Tu as choisi ?

– Eh... oui... je prends une escalope de veau.

Je suis fière d'avoir trouvé une réponse. Cependant, je ne raffole pas du veau. Je n'ai faim que de lui.

– Un vin avec ça ?

– Eh... oui... pourquoi pas ! Tu aimes le blanc ?

Il me répond "oui". Je commande, histoire d'accorder de l'importance à ce qui passera dans ma bouche pendant la prochaine heure.

Je le regarde me regarder. Ses pupilles se posent tendrement sur moi, comme des papillons. De ses prunelles coule une douceur infinie. Je cherche un sujet de conversation. Rien. Tout ce qui colle à mes pensées se résume à la fusion de nos corps. Je dois me raisonner. Peut-être ce souper est-il simplement amical ?

Le serveur verse le vin. Je sens, je goûte, je dis O.K. comme il se doit et nos coupes se remplissent. Boire avec modération. Ne pas laisser ces bulles d'euphorie se mélanger à mes fantasmes. Le risque est trop grand de laisser transparaître mon ardeur. Retenir les mots d'amour, les gestes fous.

Il sourit. Ses dents brillent comme des étoiles. Je dis n'importe quoi. Mes mots semblent l'intéresser, le font réagir. J'aime. À l'occasion, ses yeux se fondent dans les miens, y restent un moment. Ses éclats de rire accompagnent l'entrée, puis tout le reste. Je me nourris de ses propos. Je n'ai pas faim. Je picore dans mon assiette. Quelques bouchées ici et là.

Pourquoi m'a-t-il invitée à souper ? Moi ? Seule ? Le vin coule dans ses veines mais ses yeux restent frais, vifs, invitants. Il mange avec discrétion, lentement, sobrement. Nous parlons de tout et de rien. De tout sauf de nous.

Le café fume dans nos tasses. Il ajoute un peu de crème, sirote lentement. Que ferons-nous après le souper ? Je ne sais plus. Mes paumes se retiennent de se poser sur les siennes. L'addition arrive. Il paie. Je rouspète. Il insiste. Je remercie. Puis après ? Dans ma tête, je suis nue à ses côtés. Chasser ces idées démesurées. Revenir à la réalité. Un souper au restaurant, rien de plus. Comme ça, entre amis. Pour rien.

Nous sortons du restaurant. Lui, l'estomac plein; moi, les songes vacillants. En marchant jusqu'à l'auto, son bras se pose sur mes épaules. Des frissons me traversent.

Je réussis à me concentrer et à démarrer l'auto. Je prends le chemin en direction de l'hôtel. Ne pas étaler ma passion. Retenir les gestes. Demeurer neutre. Ne pas l'intimider. La route est si courte. Déjà rendus ! J'immobilise mon véhicule. Il me regarde longuement, comme il ne le fait jamais. Je remarque chez lui, une hésitation à partir. Je fonds en silence mais je n'ose dévoiler la véhémence qui m'habite. Je suis

prisonnière de cette fièvre qui me brûle la peau. Sa main tourne finalement la poignée de la portière.

– Salut ! me dit-il. J'ai passé une agréable soirée. À bientôt !

À travers mon sourire tremblant, je lui réponds :

– Sa...lut, à bien...tôt !

Je voudrais le retenir, le garder près de moi, le temps d'un baiser, d'un soupir. Trop tard, il ferme la portière. Le bruit fait rebondir mon cœur haletant. Je repars confuse, déçue, interrogative. L'auto roule lentement contrairement à mon sang qui circule à une vitesse effarante. Le désir cogne sur ma tempe. Dans le ciel noir, la lune ronde me dévisage. Demi-tour, demi-tour. L'auto rebrousse chemin, revient sur ses pas.

Délicatement, je frappe à la porte. Il ouvre. Le silence entoure nos regards. Sa main m'invite. Ma bouche goûte enfin ses lèvres de feu. Nos doigts s'entremêlent, nos flancs se frôlent. La nuit apprivoise nos gestes. Une fusion de soupirs.

Par la fenêtre, la lune, dans le ciel noir, me sourit..

Vertige

J'ai marché longtemps sur un fil de fer, j'ai ressenti le vertige, la délicieuse et cruelle sensation du déséquilibre. Puis, j'ai eu peur de chuter, de regretter mes prouesses. J'ai donc décidé de mettre fin à ce trop plein de vibrations. J'ai choisi la stabilité, la route droite, sécurisante. Le chemin à l'ombre de moi-même. L'itinéraire correct pour une femme mariée.

Afin de ne pas blesser les miens, ni bousculer leur petit bonheur tranquille, j'ai tu la passion qui me dévorait le coeur. J'ai enterré en moi un amour illicite qui commençait à me faire peur. Un fol attachement interdit qui me volait mon appétit, mon sommeil.

Un visage hantait continuellement mes rêves. J'ai dissimulé à tous les tiraillements délicieux et atroces d'un amour immoral. Même cet homme n'a rien su de la flamme qui consumait ma chair. Je ne devais pas lui avouer. Ne pas ouvrir mon coeur à celui qui me regardait toujours avec du feu dans les yeux. Un individu déjà choisi par une autre.

Sans ouvrir la porte aux émotions, je sais, par sa façon de me parler, par ses gestes attentionnés à mon égard, par son sourire complice qui me rendait folle, qu'il ressentait le même emportement envers moi. De peur de succomber, il me fallait cesser la torture, qui pourtant, était souvent délicieuse. Mais je ne pouvais plus l'aimer à petites gouttes. Un sourire par ici, une parole caressante par là ne suffisaient plus. Partout, j'étais devenue absente. Il prenait toute la place, j'en oubliais d'aimer mes proches.

Ne pouvant plus continuer à respirer à moitié, j'ai encouragé mon conjoint à accepter un emploi ailleurs, loin de la violence grandissante de mon attachement. Je suis partie comme doit le faire une épouse, une mère, entourée de sa famille. J'ai rempli mes boîtes de raison, de logique, de vent et nous sommes partis. Au travail, mes collègues m'ont exprimé leur affection avec sincérité. Lui, il m'a serré fort contre lui, a plongé son regard dans le mien. Ses yeux me dévoraient. Puis, il est devenu triste et m'a dit en secret : « Je m'ennuierai de toi ». Je suis sortie avec des fleurs et des larmes sous le

bras. Je me suis entourée des miens et j'ai déguerpi avant de faire des ravages. J'ai quitté mon travail, ma ville, ma maison. Souvent, j'ai pleuré. Parfois, de regret. De manque de détermination et d'audace, à l'occasion. D'une peine d'amour, à tout moment. Puis, avec le temps, ma vie de femme mariée m'a rattrapée. J'ai recommencé à travailler en concentrant mon énergie sur la routine familiale.

Il y a cinq ans de ça... Cette histoire d'amour demeurée interdite... Je me sens mieux, plus présente à mon quotidien. Les enfants ont grandi. Moi, je ne sais pas trop si j'ai changé. Mais j'ai passé cinq années tranquilles, sereines. J'ai aimé les miens. J'ai pensé à autre chose. Aujourd'hui, la famille revient au bercail. Nous retrouvons enfin notre ville. Je retourne voir mes anciens collègues de travail. Ils me manquent. Surtout la tendresse de Lina et les folies de Mireil. Souvent, j'aurais voulu les avoir près de moi. J'ignore si je le verrai. Je me demande si je le souhaite. Mais le temps a allégé ma passion. La raison s'est finalement installée dans mon cerveau. Je lui ai laissé une grande place.

Je suis redevenue équilibriste. L'acrobate des sentiments. J'aromatise mes jours de parfum de rose et de vertiges. Je danse sur un mince fil de fer. Avec lui. Il me tient le coeur. Je m'accroche à son rire. Des soleils naissent entre nos corps. Des vibrations traversent nos poitrines, souvent. Nous adorons ce feu qui nous ravive. Ensemble, nous inventons l'amour.

Je ne crains plus la chute. Et si je tombe, mon visage sera tourné vers le soleil.

L'amour dissimulé⁸

Il faut faire vite.

Si quelqu'un passait, si quelqu'un nous voyait, si...

Il ne me reste plus qu'un ample chemisier de jean sur le corps. Mes cuisses nues appellent ses mains de velours. Ma bouche tendue n'en finit plus de goûter le cuir de sa peau. Ses paumes montent, descendent, sous mon chemisier. Chaque morceau de chair affamé reçoit sa caresse. Les courants d'air sur mon dos élèvent des frissons. L'extase défendue se mélange à l'inconfort de la cabine et précipite nos gestes. Son torse, ses yeux me possèdent. Tendue d'excitation, il se déchaîne dans mes bras, dans mon ventre. Le plaisir au bout de la langue, au bout des seins, explose en mille éclats autour de nous.

Il ne faut laisser aucune empreinte de ce déferlement des sens. Les traces de notre passion doivent s'effacer après l'étreinte. Faire vite, exploser, partir. S'aimer, le crier, le faire, puis se taire.

Mon amant se rhabille en silence. Il m'embrasse puis m'enrobe tendrement d'espoir en me fixant un prochain rendez-vous. Je reviens chez moi, flottant entre l'euphorie et la culpabilité ; lui, retourne livrer des sacs d'épicerie un peu partout dans la ville.

Les caresses fraîches sur ma peau nourrissent mon besoin de le revoir, éveillent en moi de nouveaux désirs. L'amour coincé entre les sacs d'épicerie, l'amour à neuf heures, à midi ou à quinze heures, dans un stationnement ou dans une ruelle. L'amour dans l'étroitesse d'une cabine de camion.

L'amour dissimulé.

Mes pas me ramènent lentement à la maison. Ici et là, tombent mes pensées saugrenues. Je revêts ma peau de femme au foyer et réussis miraculeusement bien ma métamorphose. C'est parfois ce qui me déchire l'âme. Je triche de façon parfaite. Femme de maison, sourires ; amante, soupirs. Vite, on retourne la médaille. Épouse, amante ; épouse menteuse, amante tricheuse. Dame mondaine, dame voilée.

Je porte un masque. Je vis de revers. La porte des tentations s'est ouverte un jour, je n'ai jamais pu la refermer. Derrière cette porte respirait un livreur au sourire de feu. Quelques mots, des commandes d'épicerie répétées. Puis un vent puissant a poussé la porte et nous a abandonnés l'un en face de l'autre, envoûtés.

Ce jeu dure depuis un an. Douze mois d'exaltation et de peur, de désirs et d'ombres.
La folie aigre-douce.

Héros malgré lui

Quatre heures du matin. Insomnieux, je décide de profiter de la mer, du paysage. L'océan, la grève, le sable fin sous mes pieds nus me transportent dans un monde secret. Mes yeux gonflés de nuit s'écarquillent à la vue de cette jupe qui bat au vent à une heure si matinale. Une femme marche sur la grève. Le vent étire ses cheveux et le coton bleu de sa jupe en direction de la mer. L'apparition semble aspirée par le paysage.

Je marche derrière elle. Absorbée par le mouvement saccadé des vagues qui lèchent ses pieds, elle ignore ma présence. Plus je m'approche, plus son aura me rejoint. Mes pas suivent son corps dansant. Elle ralentit, avance dans l'eau sans se dévêtir, sans se retourner. Sans me voir. Elle fonce dans la vague et amorce quelques mouvements de nage. L'eau engloutit sa longue chevelure. Une, deux, trois secondes, puis ses cheveux lapés par la mer émergent entre deux vagues. La femme revient vers le rivage. Elle essuie son visage avec ses mains puis me voit sans réagir. Je devrais rebrousser chemin, faire demi-tour ou continuer ma promenade. J'en suis incapable.

Cette femme m'intrigue, me captive. Son chandail colle à sa fine poitrine et sa lourde jupe traîne sur le sable. Toute l'eau de la mer semble s'écouler de son corps. Elle avance vers moi, calme, souriante. Aucune méfiance sur son visage. Elle vient tout près de moi, me regarde longuement. Des sourires au fond de ses yeux noirs. Puis, elle retourne déambuler le long du rivage. Le soleil en appui sur la ligne d'horizon éclaire son chemin. Je m'assois dans le sable et tente d'oublier cet étrange personnage. Je sors le roman qu'une dame m'a conseillé à la librairie de l'hôtel et poursuis ma lecture.

Clara invite son amoureux à danser. Benoît accepte. Elle lève la tête, guide les corps, entraîne son partenaire dans un autre monde, celui d'un piano, d'un violon, d'une contrebasse et d'un accordéon. Le couple possédé par le rythme d'un tango caresse la piste de danse. Clara pointe les pieds, arque le dos, tourne brusquement la tête, sourit. Son charme envoûte son homme. Ils s'amuse ainsi jusqu'au lever du soleil.

Je ne vois plus la silhouette de la femme. Elle s'est enfoncée dans un nuage de brume. Bizarre tout de même. S'approcher de moi, sourire, partir. Le tout dans un silence complet. Je dois retourner à l'hôtel. Aujourd'hui, au programme, une croisière. Je prépare mon bagage : un maillot de bain, de l'argent et mon passeport. Lorsque je m'apprête à quitter ma chambre, un bout de papier blanc glisse sous ma porte. Je lis : *Danser avec toi*. Je m'empresse d'ouvrir la porte. Le corridor imprégné d'une odeur de fumée est silencieux, vide. Je referme, m'interrogeant sur l'origine de ce message. Je quitte ma chambre et me rends dans le hall d'entrée rejoindre mes compagnons de croisière. Je scrute chacun des visages féminins mais aucune de ces femmes, pour la plupart dans la cinquantaine, ne peut correspondre au contenu de cette déclaration.

La journée passe. Fasciné par la magie des panoramas, j'oublie ces mots énigmatiques. Bruni par le soleil et comblé par la féerie de la vie tropicale, j'arrive à l'hôtel. Je me douche, ouvre une bière froide et poursuis mon roman. Je retourne auprès de Clara et de Benoît.

Ils sortent de la grande salle, vont respirer une bouffée d'air frais sur la terrasse du château. Benoît essuie les gouttelettes de sueur sur le visage de sa dulcinée, tire doucement ses cheveux vers l'arrière afin de dégager son visage. Il la contemple, pose les paumes sur ses joues et l'embrasse avec ardeur. Clara enroule ses longs bras de soie autour de lui et se laisse chérir avec délice. Ensemble ils étalent leur amour sans retenue. Les gens quittent le château. Il ne reste qu'eux et la mer au loin qui bat au rythme de leur fougue. Sur la rive, se déferle leur tendresse. Puis, main dans la main, ils retournent au château avant de se quitter.

Alors que je termine ces quelques lignes, un mouvement à peine perceptible me distrait. Une autre missive glissée sous ma porte. Je lis : *Ce soir, vingt-deux heures, Hôtel du Château*. Rapidement, j'ouvre la porte. Aucune trace de la messagère dans les escaliers ni dans le corridor. Je referme, perplexe, agacé par cette intrusion dans ma vie privée. J'irai à l'hôtel du Château et je connaîtrai l'origine de ces mots.

Avant de me parer en homme de bal, je marche quelques pas sur la grève. Je repense à cette jeune femme dont les pieds flottaient entre les cailloux et les coquillages. Je re-

vois son visage empreint d'exotisme. Est-elle d'ici ou d'ailleurs ? Et si elle avait un lien avec ces messages ? Avant de regagner ma chambre, je ramasse un dollar des sables et une étoile de mer que je garderai en souvenir. Il est presque vingt-deux heures.

J'enfile ce que j'ai de plus élégant. Un bal n'était pas prévu. Pantalon blanc, chemisier de soie mamon, veston brun et cravate imprimée de ces trois couleurs. Je marche jusqu'à l'hôtel du Château situé à quelques pas. Semblent m'attendre, bien endimanchés, des hommes et des femmes au sourire de porcelaine et aux cheveux polis. J'hésite à entrer dans cette magnifique salle.

Une jeune femme me reçoit.

– Bonsoir Monsieur. Vous êtes Justin ?

– Oui, comment le savez-vous ?

– Mon intuition féminine... Venez, je vous attendais.

– Les billets blancs sous ma porte, c'est vous ?

Comme réponse, un large sourire.

– Venez !

Je la suis. J'irai au bout de cette histoire. Elle m'entraîne au fond de la grande salle. Je reconnais sa démarche, cette façon presque aérienne de poser les pieds sur le sol. La ligne effilée de son corps se devine sous sa longue robe de coton blanc laissant son dos complètement dégagé. Une peau bronzée de soleil et de jeunesse. Un mince bandeau retient sa chevelure. Dans son cou, un collier de perles. Elle m'invite à m'asseoir, me fixe sous ses verres légèrement teintés.

Je l'examine, tente de comprendre son manège.

– Comment savez-vous mon nom ?

– Mon frère gère l'hôtel où vous demeurez. Bon, vous venez danser ?

Dans mon esprit défile le premier message *Danser avec toi.*

À travers les vêtements de satin et de dentelles, nous valsons. Nos regards se courtisent. Nous dansons puis retournons boire quelques gorgées. Peu de mots, beaucoup de gestes, de sourires, de jeux de séduction. L'orchestre livre maintenant un tango. Elle se lève, dépose ses verres fumés sur la table et me tend la main. Ses iris noirs scintillent, me réclament, me désirent. Elle m'entraîne sur la piste de danse. Elle se livre au tango avec frénésie. Ma main posée sur son dos qui s'arc-boute me fait tourner la tête. Des images de Clara et de Benoît me reviennent. La musique s'achève. Elle retire son bandeau. Devant moi, se déploie la longue chevelure rousse de la demoiselle de la mer. Habité d'interrogations, je nage entre la réalité et la fiction. Je ne sais plus ce qui est vrai entre cette étrange créature et les personnages de mon roman. Toujours silencieuse, elle m'invite à prendre l'air sur la terrasse de l'hôtel. J'accepte. Je devine la suite... les gestes, le baiser, la grève, la passion. Je me sens incapable de changer la tournure des événements. Cette femme me fascine.

Tout arrive comme prévu dans le roman. Un plaisir inexplicable me secoue. Elle parle peu, n'explique rien mais sait offrir, donner, aimer. À l'aube, elle me quitte sur le rivage. En silence. Je ne la reverrai que dans quelque temps. C'est écrit. De plus, je quitte le pays demain.

Abasourdi par cette histoire singulière, je retourne à la chambre rassembler mes bagages. Alors que je m'apprête à quitter la chambre, je découvre sous ma porte, une enveloppe scellée. À l'intérieur, un signet. Sur le signet, un titre : celui de mon roman *Pour l'amour et le tango* de Séréna Wan. Au bas du signet, un visage. Le sien, percé de yeux noirs, entouré d'une longue chevelure rousse.

Je n'en reviens tout simplement pas. J'achète un livre ici, à la librairie de l'hôtel et je deviens le héros du livre. La demoiselle de la mer m'a séduit, m'a tendu les bras et j'ai joué mon rôle. Je ne regrette rien. Et je connais la fin... Après un tango, un autre. Une incessante danse du désir dans laquelle je reviendrai à l'occasion faire quelques pas...

La casquette

Je marche derrière lui. Nos pas pressés semblent nous mener au même endroit. La pluie bat son manteau à grands coups de fouet. De grosses gouttelettes poussées par le vent arrivent sur nous comme une gifle. Ses doigts retiennent péniblement sa casquette que la bourrasque soulève. Malgré son dos courbé, il affronte l'orage de son pas encore alerte. Arrivé à la porte d'entrée du centre commercial, il émet un long soupir de soulagement, ralentit son pas et se laisse choir sur le premier banc. Je m'amuse à l'examiner.

Il se détend, respire aisément et observe curieusement les va-et-vient des clients du centre d'achat. Une fois reposé, il se lève et arpente les planchers reluisants du mail. Il s'arrête dans une papeterie où il lit avec attention plusieurs cartes de souhaits. Je bouquine tout près de lui. Je joue à l'espionne. Comme ça. Pour rien. Histoire de passer le temps qui a tendance à trop s'étirer. Puis l'homme à la chevelure grise repart les mains vides. Sans carte, sans bruit.

Ses pas le conduisent dans un grand magasin à rayons, où il est facile de me dissimuler. Je prends goût à l'indiscrétion. Arrivé au département des accessoires pour hommes, il tourne, du bout des doigts, différentes casquettes. Il en choisit trois et se rend devant un miroir. L'une après l'autre, il les dépose délicatement sur sa chevelure et se regarde. Il tourne la tête à droite puis à gauche. Son choix s'arrête sur une noire et rouge vin. Il se rend à la caisse centrale, paie comptant et repart, le dos plus droit. Un petit sourire lui tire la lèvre.

Il retourne s'asseoir sur un banc, ouvre son sac, en retire la casquette et l'examine à nouveau. Il remet l'ancienne, encore humectée de pluie, dans le sac. En flânant d'un commerce à l'autre, il poursuit son magasinage. Parfois, devant une vitrine, il demeure immobile puis repart, l'air de rien.

De nouveau, il s'arrête. Cette fois, devant un comptoir-lunch. Il commande un café. Un grand auquel il ajoute deux crèmes. Assis un peu en retrait, tout comme moi pas très loin derrière, il savoure son breuvage fumant. À plusieurs reprises, il fixe sa montre. Peu à peu, la nervosité semble le gagner. Est-ce l'effet de la caféine ?

Puis sa tête cesse de bouger. Ses épaules deviennent tendues. Je ne discerne plus aucun mouvement dans son corps. La vie semble s'être arrêtée dans ses membres. Je cherche la distraction qui le perturbe, qui chavire son calme intérieur.

Enfin, je la vois. Une femme rondelette marche vers lui. Elle sort d'une boutique de vêtements pour tailles fortes. Sa chevelure blanche lui dessine un visage ravissant. Elle avance, sa bourse sous le bras, et ne remarque que lui. Je m'approche d'eux soumoisement. Il se lève, marche vers elle d'un pas énergique. Amoureusement, il pose ses lèvres sur les joues moelleuses de sa compagne. J'entends le bruit sec de leur baiser.

– Puis, t'as fait beaucoup de ventes aujourd'hui ?

– Pas vraiment, mais ça va bien.

Je suis trop près d'eux maintenant. Je m'éloigne. Ils ne m'ont pas vue. Ils n'ont d'yeux que pour eux. Ils s'admirent, rien en secret. Il revêt sa casquette neuve. Elle l'observe et lui caresse affectueusement la joue.

Lentement leur image s'efface sous mon coup d'oeil indiscret.

Le bruit du silence

Son rire revient parfois chatouiller mes souvenirs. Il s'infiltré insidieusement dans ma mémoire, éveille en moi des événements disparus à jamais. Quelquefois, l'écho de ses éclats de gaieté fait des ravages. Mais avec mon caractère armé contre l'angoisse, je réussis à les effacer, à les mettre sous silence.

Sa voix aussi me hante à l'occasion. Profonde et riche, elle se mariait agréablement bien à la mienne. Elle ne disait que des choses essentielles, ne s'élevait que lorsque les nuages se gonflaient à se rompre. Avec ses silences et ses pauses, elle m'apaisait et me rassurait. Je m'abreuvais aux murmures de Jeanne.

Elle chantait souvent, augmentait ainsi le volume de mes refrains improvisés. Une tempête de rires suivait ces périodes de vocalises. Le temps se remplissait ainsi et nous étions heureux.

Lorsque le vent d'hiver soufflait sur les murs de la maison et fouettait les vitres de sa respiration puissante, nous jouions à nous couvrir d'une grosse couverture de laine et à nous raconter des histoires d'horreur. Nous étions deux enfants devenus grands sans le savoir.

Souvent, le soir, je l'attendais dans le lit. Elle s'amusait à ouvrir et éteindre les lumières, avançait d'une démarche feutrée, puis frappait le plancher de son pas lourd et tapageur. Elle s'immobilisait quelques secondes puis faisait craquer les vieilles planches du parquet. Elle criait des *BOU* dans le noir, miaulait comme un chat en quête de tendresse ou s'époumonait comme un gorille.

Et moi, comme un chien dompté, je l'attendais en riant, en me disant que j'avais marié une folle mais que j'étais le plus choyé des hommes. Après tous ces scénarios dérisoires, elle faisait bruire la porte de la chambre et sautait sur le lit d'une seule

enjambée. La nuit venait apportant avec elle la douceur des caresses et la respiration haletante de Jeanne. Nous dormions comme deux gamins épuisés d'avoir tant joué.

Jeanne est toujours avec moi. Son souffle tiède et apaisant sur ma joue m'endort le soir. Sa respiration est un baume sur mes jours. Je l'aime autant même si je ne peux plus apprécier la musique de ses expressions. Une désastreuse chute m'a fait perdre tous ces bruits quotidiens. Il ne me reste que des bourdonnements dans les oreilles. Des acouphènes égratignent mes silences.

Jeanne est près de moi avec son ventre chaud et ses yeux rieurs mais elle a perdu de sa douce folie. Il lui arrive encore de jouer avec les lumières, de faire craquer les portes et de sauter sur le lit !

Départ

Je peux te regarder, encore, jusqu'à la prochaine lune. Lorsque cette grosse boule sera parfaitement ronde, tu partiras, encore une fois. Je suis si fatiguée de tes départs. Des moments savoureux et cruels, des secondes sucrées et amères, des morceaux de nuit qui me caressent et me déchirent. Oui, la lune se remplit et le temps s'égrène à mes pieds.

Je te regarde griller une cigarette et je t'admire. C'est fou, je déteste l'odeur de cette fumée grise, mais j'adore le mouvement de tes lèvres qui s'avancent sur le filtre, je me plais à voir ta bouche en mouvement, à entendre ta respiration. C'est ridicule, mais, lorsque tu es absent, je m'ennuie de cette odeur que je n'aime pas. Tu m'habites.

Ce soir, nous sommes assis tous les deux devant la mer étale. Tu me parles de tout, de rien. Je n'entends que ma propre voix qui m'implore de frôler ta chaleur, de mélanger tes cheveux aux miens, de croquer ta lèvre ronde, de faire des noeuds avec nos bras et nos jambes qui jamais ne pourront se défaire. Mon coeur me dit de prendre un gros morceau de toi avant ton départ. Pendant des mois, je dessinerai ton visage et lorsqu'un vent de lilas reviendra chatouiller mes narines, je te saurai proche. Je vivrai en m'accrochant à l'espoir de ton retour.

Tes bras se lèvent et se posent sur mes épaules comme des papillons. Tu m'attires doucement vers ton coeur, j'y dépose ma joue. Nos corps enlacés battent au même rythme, se laissent bercer par le même souffle. Le soleil du midi nous enveloppe. Je te tiens comme on tient une grenade d'euphorie, prête à exploser. Je nage dans un bonheur de porcelaine. Je te savoure, te goûte mais je sais que nos gestes s'écoulent comme des rivières. Bientôt tu partiras me laissant seule avec le givre de l'absence et le froid de l'ennui.

J'aimerais immortaliser ta présence.

L'éclat du verre⁹

Un verre de vitre vient d'éclater sur le plancher de céramique. Il ramasse les minuscules morceaux tranchants sans dire un mot. Le chien jappe au moindre bruit et je sais que ça l'irrite. Il étend le beurre sur son croûton de pain, mâchouille. La soupe chaude lui brûle la lèvre. D'un geste brusque, il éloigne son bol. Il me parle peu, me sourit parfois.

Il revient du bureau, les yeux étirés, fatigués. Sa journée et la mienne ont été bien remplies : des réunions importantes, des rencontres intéressantes. Je lui parle de mon projet de partir en voyage avec lui. Aucune opposition, aucun consentement. Il demeure sur la rassurante ligne de l'équilibre, entre le oui et le non, entre le jour et la nuit. Peu de mots sortent de sa bouche, juste ce qu'il faut pour se dire vivant. Nous nous endormons enlacés l'un contre l'autre, enveloppés d'un épais silence.

Sa mère se meurt et endure de cruelles souffrances. Branchée de toutes parts, elle lui parle à demi-mot, entre la lucidité de sa maladie et la confusion des médicaments. Mon amoureux demeure muet, impuissant. Les paroles restent coincées dans sa gorge. Des bouts de phrases complètement tordus, brisés, s'échappent parfois, mais ne disent rien. Il écoute, se réconforte avec les mots d'usage. Il se blottit contre moi le soir. Le sommeil vient. Sa mère meurt à l'aube.

Nous annulons le voyage. Partout, le temps est gris. En Europe, en Floride ou ailleurs, l'instant présent fait mal à l'âme. Le nombre de lunes qui passent allégera probablement la tristesse noire qui coule dans nos veines.

Il est promu P.-D.G.. Il doit être content. J'imagine qu'une certaine fierté respire au fond de lui et bat des ailes. Il sourit, travaille beaucoup, s'endort très tard le soir. Aucune plainte, aucune remise en question. Le silence plane et creuse les jours. Le fil du temps se dessine sur le visage de mon amoureux. Sur le mien aussi.

Il ne travaille plus. Faillite de l'entreprise. Je le sens malheureux, inconfortable dans son propre corps. Le chien qui aboie souvent l'exaspère. La colère reste muette, encabanée dans ses muscles durcis. Absence de mots et de cris. Silence noir.

Crever la bulle. Il me faut crever la bulle qui l'entoure, faire jaillir l'émotion brute. Le confronter, le bousculer, faire cracher l'amer. Faire naître les mots qui disent la vérité nue. Percer la carapace, le mur de protection qui n'abrite plus que de la douleur.

Un autre verre de verre vient de tomber de ses mains agitées. D'un geste saccadé, il ramasse les petits éclats sur le plancher. Je prends un verre, le jette sur la céramique. Il me regarde sèchement.

– Qu'est-ce qui te prend ?

– Rien, excuse-moi.

Je rassemble les éclats de verre, les jette dans la poubelle, calmement. Je prends un autre verre, l'échappe à nouveau.

– Arrête ! C'est quoi l'idée ?

– Je m'amuse, ça te dérange ?

Il se retire dans le salon, s'enferme obstinément dans son monde de silence, dans son univers résistant à toutes intempéries. Il évite la crise, fuit l'affrontement. Il contourne l'obstacle mais les détours commencent à manquer. Je lance un verre dans le salon, il s'émiette à la pointe de ses souliers.

– Qu'est-ce que tu veux, bon sang ?

– Entendre le cri de ton silence, mon amour.

– Qu'est-ce que tu veux dire ?

– Écouter les plaintes de ton cœur, l'écho du malaise qui te ronge, car je sais que tu souffres.

Les frissons se lèvent sur ses avant-bras. Son oeil devient huileux, sa lèvre hésitante. Il se lève, parcourt le salon de long en large, les mains tendues, le front plissé. Il marche et marche puis se rassoit. Incapable d'accrocher des mots au silence.

J'attends pour rien, je le sais.

Je fais tout de même éclater un autre verre.

Ton portrait

Avec un brun terre d'ombre brûlée, je dessinerai tes cheveux. Ils seront secs, dépeignés, comme certains jours où la colère t'envahissait. Sur tes larges mains qui ont tout fracassé, je tracerai de grosses veines. Je m'amuserai à les gonfler de bleu. Avec un couteau effilé, je les percerai une à une. Les poils fins de mon pinceau feront ensuite couler le sang. Une fine pluie rouge suintera sur ton ventre, tes cuisses, ton sexe durci.

Un trait noir recouvrira ta bouche. Plus jamais, elle ne prononcera une seule parole à mon sujet. Les mots de haine resteront barricadés derrière la prison de fer que j'aurai mis des heures à gribouiller sur tes lèvres. Avec le bout rigide de mes pinceaux, j'enfoncerai la toile. Deux gros trous sur ton visage. Tes yeux dévaleront sur le sol et rouleront jusqu'à la mer. Les vagues déchaînées avaleront tes iris. Ton regard ténébreux comme la mort sera englouti.

Sur tes épaules et tes flancs, je prendrai plaisir à peindre des ombres violacées. Des taches semblables à celles que tu labourais sur ma chair meurtrie. Sur mon dessin s'effilocheront les mailles de ton vieux chandail gris. Je tirerai sur chacune d'elles jusqu'à y déchirer ta peau qui tombera en lambeaux. De gros morceaux de chair pourriront sur le plancher.

Tes pieds nus frôleront la neige lorsque je déposerai la toile achevée sur notre terrain. Une œuvre d'art sans cadre ni artifice. La pluie hivernale dégoulinera sur ton corps. Le temps grugera la peinture jusqu'à te consumer en entier. Lentement, ton portrait s'effacera de ma vue, de ma vie. Le vent poussera au large mon unique chef-d'oeuvre.

Ma main fatiguée aura esquissé l'aboutissement disgracieux de notre union. Je nettoierai mes pinceaux, rangerai mes pots d'aquarelle. Le rouge mourra dans la poubelle. Jamais plus d'empreintes de sang ne souilleront mes toiles.

Elle meurt le dimanche

Ses longs pieds dessinent des empreintes sur le sable. Je marche dans ses traces. Mes talons épousent ses formes puis les écrasent. Nos pas se marient, se confondent. Je laboure son chemin. Sous l'arche de mes pieds, des milliers de grains de sable glissent l'un sur l'autre comme dans un tremblement de terre. Sur la plage s'imprime une signature nouvelle. La sienne, la mienne, confondues. Je piétine ses pistes pendant presque un demi-kilomètre. À côté de nos traces, d'autres marques. Les siennes. À elle, sa poupée de plage. Chaque fin de semaine, elle est là près de lui. Amoureuse, aimante. Jolie. Trop jolie.

Depuis deux mois, je me camoufle sous des verres fumés, des chapeaux de soleil et des maillots de bain différents. Je marche derrière puis, comme eux, je me laisse choir au soleil. Ils parlent, rient, nagent et grignotent, ignorant mon regard de feu. Je le poursuis, LUI. À grandes lampées, j'avale sa présence, ses gestes, son rire retenu. Je lâche en silence chaque gouttelette que la mer laisse sur son torse basané.

Dans un mutisme complet, je broie en mille éclats le sourire de sa compagne, je scie ses dents de porcelaine, j'arrache les racines de sa longue chevelure et je coupe ses mains qui le touchent trop. Ses doigts, un à un, tombent sur le sable. Je brûle sa présence par mon regard. Des étincelles naissent sur chacun de ses pores et calcinent le velours de sa peau. Je la brise en morceaux, la désarticule et l'enfonce dans le sol. Les grains de sable étouffent sa voix, engloutissent sa vie. Lentement, elle se consume et je renais de ses cendres. Je m'évapore dans un élan fiévreux...

Du sang sur la dentelle

Elle avançait vers moi en caressant le sable avec ses pieds nus. Comme une danse parfaite et harmonieuse. Le va-et-vient des vagues lui donnait le rythme. Je la regardais venir, j'en avais les yeux pleins de désir. Derrière elle, ne respirait qu'un immense soleil rose qui s'étendait sur les montagnes. Elle, le soleil, la mer et moi, il ne fallait rien de plus pour me rendre heureux.

Elle s'approchait de plus en plus. Je pouvais maintenant distinguer la petite fleur rose sur son chapeau de paille et la dentelle de sa robe blanche. La musique de l'eau me remplissait les oreilles, celle de l'amour inondait mon cœur. Elle serait enfin à moi, dans ce décor parfait, entre le crépuscule et la nuit. Déjà, je la serrais contre mon cœur, déjà elle se donnait à moi dans toute sa nudité. Je la posséderais. Nos corps enflammés n'en finiraient plus de s'aimer, de se le dire. Nous serions à nouveau dominés par la voracité de notre passion. La fougue gouvernerait nos gestes, nos baisers. Une fois de plus, nous laisserions des traces de notre tendresse sur la plage.

Alors que mes yeux dévoraient son corps, elle a soudainement ralenti le pas puis s'est immobilisée quelques secondes. Elle s'est retournée rapidement. Je n'ai vu que sa main sortir de sa poche, tenant un objet foncé. Un immense bruit a cassé le temps. La vie a basculé. D'un seul coup de feu. De sa tête éclatée, le sang coulait sur la fine dentelle. J'ai crié, hurlé pour la réveiller. Je ne comprenais plus.

Une dernière fois, j'ai touché son corps de soie. Mes doigts se sont butés à un carnet caché dans une poche. Un crayon retenait une page précise. J'ai lu : *Mon amour, je préfère partir. La vie me pèse, le temps me brise. Retourne à ta femme et tes enfants. Je t'aime.* Lara

Carapace

Il ne faut jamais se fier à une autre personne que soi-même. Je n'aurais pas dû lui faire confiance. C'est essentiel de demeurer le centre de mon univers. Ne pas succomber, ne pas fléchir devant l'autre.

Ne pas discuter longtemps avec la même personne, se méfier de tout sourire, autant sur les lèvres que dans les yeux. Car c'est dangereux. Je le sais maintenant que ça implique autre chose que la bouche. Ça va plus loin à l'intérieur. Ça touche le cœur, les émotions. Ça fait comme un courant chaud qui traverse le corps. C'est bon mais trop risqué. Il ne faut s'amuser avec personne.

Surtout, ne pas rire. Éviter ces cascades de plaisir et garder le contrôle. Car dans ces éclats de joie, tout rit en dedans : le cœur, les poumons et l'estomac. Même le ventre sursaute sans arrêt lorsque cette force me saisit. C'est comme l'envers des larmes mais tout aussi dangereux. Une tempête incontrôlable ! Une fois partie, je ne peux plus m'arrêter ; des petits sons coupés n'arrêtent plus de sortir de ma bouche. Ça fait comme vibrer de partout sans retenu. Et je sais désormais qu'il ne faut pas faire ça.

C'est comme une boisson alcoolisée qui m'emporte, me fait déraiper. Une main forte qui m'arrache de moi-même, me fait perdre mes racines, me fait sauter des clôtures interdites. C'est très imprudent. Même si on dit que ça fait du bien, à moi, ça fait du mal.

C'est un rire éperdu, une étourderie, qui m'a jetée à côté de ma route. Tout ça à cause de Louis. Il m'a fait éclater de plaisir, m'a fait pleurer de joie et a tout ébranlé en moi ce que je construis depuis des années. J'ai perdu l'équilibre. Sur le coup, je me suis sentie tellement bien. Je sentais un sang nouveau couler en moi. Par la suite, je me suis aperçu que ces sentiments complètement faux m'avaient perturbée. Je me suis fait rouler. Louis a profité de ce détachement de moi-même, de ce délire, pour mettre la main sur moi. Il a joué dans ma vie, a mélangé mes pensées. J'aurais dû m'en douter.

Ça devait être son but à Louis. Me faire ricaner et, une fois plongée dans ce déferlement saccadé de petits cris spontanés, s'approcher de moi et gagner mon coeur. Non, il ne m'aura plus. On m'a trompée une seule fois.

Même si Louis dit m'aimer, même s'il avoue avoir un faible pour les excessives comme moi, même si, dans ses yeux, je lis des mots d'amour, je ne dois plus le voir. Il le faut. C'est la seule façon de me tenir debout.

Pourtant, il me hante continuellement. La nuit, j'entends venir ses pas dans mes veines. La fragrance de son corps reste imprégnée dans mes pores. Même après un mois, je sens encore ses paumes qui frôlent mes hanches et son souffle effleure toujours mes seins. Le matin, au réveil, je ne vois que ses yeux, ses maudits yeux qui me sourient à travers les nuages et les rayons de soleil, ses prunelles qui me font rigoler et pourtant, je ne veux plus. Ne plus faiblir, ne plus céder à cette voix qui me parle. La voix de Louis.

Qu'est-ce que j'ai ? Qu'est-ce qui se passe ? Quelle est cette force qui se jette sur moi et me prend au complet, du bout des cheveux jusqu'à la pointe des souliers, cette espèce de désordre qui se faufile dans mes muscles, me remplit le crâne et veut me faire lâcher prise sur ma propre personne. Je dois combattre même si j'en perdrai toutes mes forces.

Je ne dois plus faiblir devant personne. Non, il ne faut pas s'attacher car tout nous est enlevé sans permission. On a arraché, extirpé de ma vie tous ceux que j'ai aimés. Pour moi, le verbe aimer est le plus difficile à conjuguer. Non, il ne faut plus s'attacher à personne.

Louis est revenu chez moi. Je ne lui ai pas dit un seul mot. De moi, il n'a vu qu'un visage froid et laid. Aucune parole, aucun geste. Maintenant qu'il est parti, je suis

vidée, épuisée, molle comme une marionnette inanimée. Je n'ai plus d'âme, on dirait. Un corps sans viande, une enveloppe de peau qui n'entoure que du vide. Une morte avec des yeux ouverts.

Louis a tenté de me parler ; je fuyais son regard mais je sais que ses yeux mangeaient les miens. Il ne fallait pas que mes pupilles croisent les siennes, elles y seraient restées. Ses mains se sont posées sur moi mais je me suis fait du cinéma. Avec ma volonté, ses doigts sont devenus étrangers, impersonnels et froids. Pourtant, ils ont dévoré tout ce qui me restait de frissons.

Sa voix, sa voix de soie, a traversé la gamme des émotions, des plus douces aux plus violentes. Elle est restée collée à mon cerveau. Je possède une mémoire visqueuse à laquelle tout adhère : une enfance boiteuse, des peines d'amour et une famille déchiquetée. Une mémoire infecte bien ancrée sur mes jours.

J'aurais voulu que Louis parte avec ma tête, me l'arrache de toutes ses forces et m'en donne une autre. Une qui rit sans s'arrêter comme je l'ai fait avec lui. Mais Louis est reparti seul. Cette fois, je ne peux plus le voir et je manque de force pour vivre sans lui. C'est moi et moi seule qui guérirai ma maladie. Il ne faut se fier à personne.

Tout est prêt. Je n'anticipe plus le retour de la nuit avec angoisse, il n'y aura plus de nuit. Demain, je n'aurai plus de passé ni d'avenir.
Demain, je me fais sauter la mémoire.

Le jeu de patience

Machinalement, ses doigts tiennent les cartes et recommencent un jeu de patience. Bien assis sur sa chaise de bois, les coudes appuyés sur la table, son pied droit bat au rythme de la musique du radio. Il joue jusqu'à midi, moment où il délie ses articulations, se lève, marche jusqu'au comptoir et se fait griller deux tranches de pain qu'il tartine de fromage à la ciboulette. Tous les midis, le même menu se termine par quelques quartiers de pommes et un thé bien chaud.

Il marche ensuite jusqu'au fauteuil du salon, s'assoit, tourne et retourne les pages de ses cahiers de souvenirs. Sur les photos défilent sa jeunesse, son torse bombé, ses épaules robustes, son mariage avec Marie-Rose et leurs voyages dans le sud. Afin de continuer à vivre, il s'abreuve du passé.

Chaque jour, il contemple le visage de sa défunte épouse. L'âme de Marie-Rose respire dans ces cahiers. Il touche le plastique des albums colorés pour s'imprégner de sa présence. Sa traversée dans le temps se termine au beau milieu d'une page. Son amoureuse décède. La mort frappe en plein soleil d'après-midi. Sur le sable doré des Antilles, Dieu lui arrache sa raison de vivre. Comme ça. Sans avertir.

Après cette incursion dans le passé, il s'étend, fatigué, sur son lit. Son vieil âge le fait roupiller pendant une heure. Lorsqu'il se réveille, il enfle sa veste de laine et sort sur le balcon. Devant lui, un arbre lui tient compagnie à chaque fin de journée. Lorsque le vent a suffisamment ébouriffé ses minces cheveux, il revient dans son appartement, grignote quelques biscottes et attend la nuit. Elle arrive toujours seule, lourde et silencieuse comme la mort. Comme Marie-Rose. Puis, il ferme l'oeil, quelques heures. À son réveil, la nuit est toujours là. Mais elle finit par laisser sa place au lever du soleil qu'il regarde chaque matin.

Sans appétit, il avale ses céréales. Il sort son jeu de cartes et commence à jouer à la patience.

Chaque jour, il attend le frôlement de la main de Dieu.

Attendre¹⁰

Ce matin, comme tous les autres matins, j'ai tendu les doigts jusqu'au fond de ma boîte aux lettres pour y retirer quelques mots de lui. À chaque fois, mes jointures butent contre le froid métal. Depuis cent vingt jours, rien. Que les griffes de l'absence qui me lacèrent le cœur !

Il me faut bouger, sortir, m'étourdir pour ne plus penser à mon fils. Je fais des courses pour acheter un seul timbre. La plupart du temps, je ne vais nulle part. Même la lecture ne m'emporte plus.

Lorsque Christian est parti, il y a un an, entre les remous d'une peine d'amour, j'ai compris silencieusement sa souffrance. À bout de souffle et de rêve, il a choisi un monde plus vertigineux. Laisser ici son ombre. Tout quitter pour oublier le parfum d'Alice qui embaumait chaque lever du jour. Éteindre le soleil ici pour le faire brûler ailleurs.

C'est comme ça que mon fils s'est envolé pour l'Inde. Ressentant les vibrations amères de son chagrin, j'ai saisi sa soif de voyage. Je n'ai rien retenu, rien empêché. J'ai accepté son départ, sachant que ses vingt-cinq ans et sa ténacité sauraient le guider. Avec des mots cueillis au fond du cœur, je lui ai donné l'élan nécessaire à son envol. Sans le savoir, il quémandait l'approbation maternelle.

Ce matin, il me manque du café. Je me rends chez le marchand du coin. En revenant, je remarque une longue silhouette sur ma galerie. J'accélère le pas. M. Lavoie, le facteur, m'attend avec un large sourire.

– Une lettre de l'Inde, Madame Lehoux. Peut-être, est-ce votre fils ?

– Oh ! Merci, merci beaucoup, bonjour. Et merci.

J'entre dans la maison et laisse tomber tout ce que j'ai dans les bras. Avec mes doigts froissés, je décachette l'enveloppe.

Mes yeux lisent et relisent ces lambeaux de phrases couchés maladroitement sur le papier. La lettre de mon fils a l'air d'une tempête. Christian se perd, se noie à l'autre bout du monde. Je le sens, je le lis entre les vagues saccadées de sa petite écriture. Ses mots se rendent à moi comme des fragments du cœur qui éclatent en silence. Des phrases déchirées portent le désespoir sur leur dos. De courts paragraphes, comme des rêves avortés, remplissent toutes les pages.

Christian m'a fait parvenir, à moi, sa mère, ces tristes bouquets de confidences. Il s'est tordu les méninges jusqu'à la dernière goutte pour me confier sa douleur. Je me sens à la fois privilégiée de sa confiance et bouleversée par ses noirs propos.

Sa lettre trouée de larmes me confirme que Christian est poursuivi par ce qu'il a fui, sa solitude. Il a fait des milles et des mois pour se retrouver face à ses propres tourments. Il s'épuise à séparer puis à recoller des morceaux du passé, il rature certaines amitiés et cherche en vain un semblant de route. Par tous les moyens, il tente d'extirper l'écharde qui lui perce l'âme.

Je relis sa lettre une dernière fois, la range au-dessus de l'autre, écrite il y a quatre mois, au moment où les mots commençaient déjà à se gâter. Je me convaincs que je ne peux faire autre chose qu'attendre.

Plus de mots rompus au fond d'une enveloppe ni de cris du cœur cachés entre les lignes.

Rien. Le vide.

L'absence.

¹⁰ Texte paru dans *Brouillage. Nouvelles*, Ste-Foy, Éditions Noir de Seiche SNC, 1997, p. 161-163.

Un gardien trop âgé ¹¹

Un sourire étire sa lèvre ronde et accentue la forme en croissant de lune de ses yeux noirs. Ses dents immaculées brillent comme une fine porcelaine. C'est dans le ventre mou de ses joues que j'aime déposer des bécots de grand-père, des becs d'amour sur son tendre visage de rose. C'est toujours un délice de sentir son petit corps d'homme se blottir contre moi, écoutant religieusement mes berceuses et m'avertissant si je manque un mot.

Je le berce souvent, presque à chaque mercredi, lorsque ma fille, Jeanne, se rend à l'Université pour s'instruire. Le mercredi, je deviens donc le gardien des rêves d'un petit bout d'homme, Maxime.

Aujourd'hui, en cette magnifique journée d'août, je ne devrais peut-être pas garder mon petit-fils. Je sens mes soixante-douze ans battre dans mon cœur et dans mes pauvres jambes. J'ai peu dormi et j'ai rêvé à Irène, ma défunte épouse. Je digère mal mon déjeuner. Mais, Jeanne a besoin de moi et je veux lui rendre service.

Mon fidèle compagnon de la semaine arrive avec sa casquette bleue, la palette tournée vers l'oreille gauche. Avec son nez minuscule accroché à son visage, il entre chez moi et se rend directement à l'armoire de jouets. En un rien de temps, les camions et les voitures se promènent sur des boulevards imaginaires que lui seul sait inventer.

– Attention, grand-papa, tu piles sur le boulevard Laurier !

– Oh ! excuse-moi.

Je m'empresse de changer de direction afin d'éviter d'abîmer toutes ces routes sur le plancher de ma cuisine.

Je cuisine une omelette aux champignons et des pommes de terre rissolées pour dîner. Maxime vient s'asseoir tout près de moi et se régale. Il laisse des traces de doigts grasseyés un peu partout sur la table. Il me dit :

– Tu ne manges pas grand-papa ?

– Je n'ai pas tellement faim, ce midi, mon grand.

Après le repas, nous dormons ensemble. Sa chevelure blonde caresse mes bras. Ses minuscules paupières se ferment avant les miennes. Lentement son corps devient lourd et complètement relâché. Je m'endors après ces quelques minutes de pure tendresse.

Habituellement, après la sieste de treize heures, c'est la baignade dans la piscine. Jeanne m'avertit toujours de ne jamais oublier de lui mettre son vêtement de flottaison. Ce que je fais méticuleusement.

– Grand-papa, lève-toi, on va se baigner. J'ai un nouveau jeu pour toi.

– Oui... oui... Maxime.

Durant ce court sommeil, un mal de tête s'est infiltré dans mes hémisphères et me serre maintenant la tempe droite. Je me sens las mais je ne veux pas décevoir mon jeune copain. Je sors du lit avec peine et bois un grand verre d'eau.

– Tu viens grand-papa ?

Il place sa ceinture de flottaison autour de sa taille, je l'attache et il entre dans la piscine. Des gouttelettes d'eau perlent sur ses joues. Son rire en cascades résonne dans ma tête. Je me sens faiblir, j'ai l'impression qu'un étau me comprime la tempe droite. La nausée me gagne et je vomis. Je dis à Maxime :

– Viens aider grand-papa.

Il court vers moi, accroche la boucle de sa ceinture sur l'appui-bras de ma chaise et elle se détache. Je la vois tomber sur le plancher du patio. Maxime m'aide à me rasseoir et

je ne peux le retenir, il retourne à l'eau. Mon bras et ma jambe gauches s'engourdissent, je ne peux plus bouger et Maxime entre dans l'eau.

Je suis maintenant à l'hôpital. Je suis vivant et Maxime est mort. Le Bon Dieu s'est trompé, il est venu chercher un enfant alors que c'était mon tour de gagner le ciel. Il a laissé vivre un vieux fou sur la terre, responsable de la mort d'un enfant et de la tristesse d'une mère.

Cette fois-ci, l'erreur est divine.

Le malheur, lui, est bel et bien humain.

¹¹ Première version parue dans *L'Écrit primal*, no : 18, (avril 1996), p. 56-58.

Juliette¹²

Juliette n'a autre chose à faire que d'aller prier à l'église. Oui, prier pour le beau-frère atteint de sida, pour la voisine à l'esprit tordu, pour les rhumatismes de son chat Caresse ou pour sa propre solitude parfois déroutante. Veuve depuis vingt ans, elle habite une grande maison remplie de silence et de souvenirs. Chaque jour que Dieu apporte commence par une visite à l'église. Que le temps soit blanc ou gris, rien n'empêche cette rencontre matinale avec ses propres pensées souvent farfelues.

Dans ce grand espace désert, Juliette prend plaisir à imaginer une folle rencontre. Elle ne confie ses rêves brodés de dentelle à personne. Elle sait qu'on la qualifierait de vieille dévergondée. Pourtant, Juliette, dotée d'une vive intelligence, possède encore toute sa sensualité. Malgré ses quatre-vingts ans bien sonnés, elle rêve de se fondre dans le regard d'un bel homme, de dormir contre un corps velu. Après tout, son mari mort depuis vingt ans n'est plus qu'un froid souvenir.

Un matin de novembre, elle entre frileusement dans l'église. Un homme tenant dans sa main un chapeau couleur crème, marche dans l'allée centrale. Il s'agenouille face à l'autel puis s'assoit sur le premier banc. Sa chevelure blanche séduit Juliette.

De ses petits pas saccadés, elle avance hâtivement. Son sac à main, bien accroché à son bras, suit la cadence. Elle toussote, espérant ainsi attirer ce regard masculin. Rien à faire, l'homme au chapeau ne bronche pas. Elle s'assoit juste derrière lui afin d'inhaler sa présence à petite dose. Toujours rien.

Commençant à désespérer, Juliette décide de se rendre à l'avant de l'église pour allumer deux lampions : un pour la guérison de Caresse, l'autre pour sa tentative de rencontre. Prenant une grande inspiration, elle imagine le tendre sourire que l'homme lui ferait et se délecte à l'avance du regard sensuel qu'il poserait sur elle. Dans sa tête

défilent les scénarios d'anciennes péripéties amoureuses. Il n'y a pas si longtemps, son corps n'était qu'une grenade de plaisir toujours prête à exploser.

Juliette revoit passer sous ses paupières tous ces visages d'hommes qui l'ont chérie, au moins une nuit, et qui, de leurs mains habiles, l'ont délicieusement conduite à la volupté. Des amants aux mains de soie, à la voix de velours. Elle se souvient du contact léger des vagues de cheveux dans le creux de ses mains et de l'odeur tiède des longs baisers. Dans les replis de sa mémoire remuent encore des frissons de jouissance.

Se libérant soudainement de ses chimères anciennes, elle se retourne. Le chapeau a disparu. Tout lui paraît subitement terne et froid. La solitude revient peu à peu se loger dans le cœur de Juliette. Elle marche lentement le long de l'allée centrale de l'église encore endormie, et sort.

Sur le chemin du retour, Juliette habitée par une amère déception, arrête au petit café-restaurant du village où se trouvent déjà attablés plusieurs travailleurs matinaux. Il ne reste qu'une seule table libre au fond de la salle à dîner. Juliette s'assoit et commande, comme à son habitude, rôties et café, tout en feuilletant son journal.

Un individu avance près d'elle et lui demande de partager sa table, le temps d'un café. L'homme tient à la main un chapeau couleur crème.

¹² Texte paru dans *Brouillage. Nouvelles*, Ste-Foy, Éditions Noir de Seiche SNC, 1997, p. 139-141.

Jour de l'An¹³

J'ai placé sur la table un Camembert coulant comme Jean-Louis l'aime, quelques biscottes et une bouteille de Bourgogne. Oui, mon aîné revient faire un tour dans le septième rang. Après un an, il en aura des choses à raconter à son vieux père de soixante-quinze ans.

Tout est prêt. Mon fils arrivera dans une demi-heure. Assis face à la grande fenêtre du salon, j'écoute crépiter les bûches du foyer. Je me plais encore, après tant d'années, à admirer ce superbe paysage enneigé. Au loin, les sapins majestueux retiennent la ligne d'horizon. Chacune de leur tête foncée contraste avec le bleu vaporeux des montagnes éloignées. Plus près de moi, de l'autre côté du chemin, des arbustes courbent sous le poids de la neige. Une dame passe, emmitouflée dans son foulard rouge. La rue glacée semble craquer sous ses pas pressés. Oui, le temps est glacial en ce premier de l'an. Je l'ai constaté ce matin en allant faire ma tournée dans le boisé derrière la maison. Seulement deux lièvres dans les collets aujourd'hui, bien rigides. Ils ont fini par dégeler. J'attends Jean-Louis pour les dépecer, il a toujours adoré ce genre de corvée. Ensemble, nous les ferons cuire pour le souper.

Cette année, nous ne serons que deux, à moins que Fernande... Ma cadette Andréa se fait dorer sous le soleil du sud et Marc fête l'année nouvelle en compagnie de sa dernière conquête amoureuse. Jean-Louis sera seul, son épouse travaille et ses deux adolescents ne veulent plus suivre le papa. Pourtant, ils auraient tant de choses à faire ici : marcher dans la forêt, bûcher, tendre des collets, nourrir les poules, amuser le chien, admirer les oiseaux qui picorent toute la journée dans les mangeoires entourant la maison. Mais non, ils préfèrent la ville.

L'an dernier, j'écoutais une de leurs conversations. Il était question d'ordinateur et d'Intervet ou Internet. La communication entre utilisateurs, qu'ils disaient, même entre pays. Un appareil possédant une énorme mémoire sur tous les sujets. Moi, ça ne

m'intéresse pas. D'ailleurs, on n'achète pas la mémoire... Si je veux connaître le nom d'un oiseau ou d'une plante, je regarde dans mes livres et je trouve toujours ce que je cherche. Concernant l'écran, je ne peux en avoir de meilleur sur la vie que celui que j'ai en ce moment. Un décor blanc, des gros becs et des pics-bois qui picorent, des buissons givrés et le soleil promenant ses rayons partout dans ma maison.

Enfin, il arrive. Ding ! Dong ! La porte s'ouvre et les larges épaules de Jean-Louis apparaissent dans le cadre de la porte. Un nuage de vapeur froide entoure sa riche voix. Poignées de main, accolades, petits verres de gin et le tour est joué. Tout vibre soudainement dans mes vieilles artères.

Il m'interroge au sujet de sa mère. Je lui apprends que Fernande dort presque tout le temps. Je le regarde me jaser de tout et de rien. Dans ses yeux, tant de vie ; dans ses paroles, une montagne de projets. L'avenir lui appartient toujours. Il manie les jours qui passent avec une telle habileté. C'est bizarre, tout de même, ces liens si solides entre lui et moi. Lui, ministre ; moi, bûcheron. Lui, citadin mondain ; moi, campagnard farouche. Lui, amoureux des verbes pointus ; moi, m'enfargeant toujours dans les mots. Et pourtant, tant de complicité !

Jean-Louis me complimente pour le Camembert mou à souhait et se délecte du vin rouge. De la chambre à coucher émerge soudainement la voix étouffée de Fernande

- Eugène ! Eugène !
- Mais papa, qui est Eugène ?
- Je l'ignore.

Jean-Louis marche jusqu'à la chambre.

- Non, attends un peu, je vais la lever.
- Mais je peux le faire papa, elle sera contente.
- Non, je préfère y aller. Ta mère a beaucoup changé, tu sais.

Je lève Fernande, l'assois confortablement, brosse sa longue chevelure grise et roule son fauteuil roulant jusqu'au salon. Jean-Louis l'attend.

– Bonjour maman !

Fernande ne bronche pas. Le silence colle à ses lèvres.

– Bonjour maman, tu me reconnais ?

Elle ne réagit plus depuis quelques mois. J'ai averti les enfants mais, incrédules, ils doivent voir pour croire. Chacun leur tour, ils tentent de réactiver la vieille mémoire de Fernande. Le mot souvenir n'existe plus pour elle. Le temps ne retient plus rien.

– Maman, tu me reconnais ? C'est moi, Jean-Louis, l'aîné.

– Je veux mon chapeau, monsieur, donnez-moi mon chapeau.

– Votre... chapeau ?

Je remets à mon épouse le chapeau rose qu'elle réclame chaque jour. Elle le place fièrement sur sa tête et sourit, satisfaite. Pendant que Fernande est calme, je propose à Jean-Louis de dépecer quelques lièvres, ce que nous faisons sans tarder. Nous serons trois pour le souper du jour de l'An.

¹³ Texte paru dans *Brouillage. Nouvelles*, Ste-Foy, Éditions Noir de Seiche SNC, 1997, p. 165-168.

Confusion¹⁴

Ils me croient confuse. À vrai dire, ce sont eux qui le sont. Je ne suis désorientée ni dans le temps ni dans l'espace comme ils le prétendent. Je sais très bien qu'aujourd'hui, c'est le vingt-quatre décembre, que les deux frères qu'il me reste iront réveillonner chez ma soeur Irène et qu'Éric, mon aîné, prépare un petit réveillon très intime avec Hélène et leurs enfants, mes deux petites-filles Ariane et Sylvia. Je sais que c'est Noël et qu'une fine neige tombe actuellement sur Québec.

Non, je ne suis pas confuse. Seulement silencieuse et vieille. Voyant mon corps affaibli sous le poids des années et mon visage rempli de profondes ridules, j'ai choisi le confort du laisser-aller. Constatant que mes séances de beauté et mes exercices quotidiens n'empêchaient pas le temps de me détruire peu à peu, j'ai cessé de lutter. J'ai placé un voile sur la vérité, une ombre sur ma lucidité hurlante. J'ai trouvé un refuge pour ma trop grande perception des choses. J'ai hurlé NON à la vieillesse. Je me suis tue pour de bon afin de ne plus accabler les miens et leur faire croire que la maladie m'avait gagnée.

Assise dans mon fauteuil gériatrique, avec des douleurs constantes dues à l'arthrose et à l'ostéoporose, j'ai opté pour le regard fixe et le silence complet. On me lève, on m'assoit, on me couche, on me plie et me dépie, on me lave et on m'endort avec une pilule ou deux. Les journées se passent ainsi depuis dix ans. Je ne pensais jamais vieillir si longtemps. Je ne me regarde plus jamais dans le miroir. On me coiffe, on me maquille parfois. Je ne demande rien à personne.

Ma fille Jeanne vient une fois par semaine. Elle me parle de la température, de ses enfants et de son travail. Je ne dis rien mais je la regarde constamment. Elle lave mon linge, m'achète souvent des vêtements tout à fait splendides. Elle connaît mes goûts pour la soie, le suède et la laine douce pour les vieux. Ayant travaillé comme propriétaire d'une importante boutique de mode, j'aime la qualité. Elle sait, malgré mon mutisme, à quel point j'étais fière.

Elle est belle, Jeanne. La jeunesse coule sur son visage sans rides, sans plis. Elle a des yeux perçants et sa vitalité. Les miens devenaient de plus en plus opaques et usés. Son dos est droit et ses gestes élégants. D'une voix douce et chaude, elle me dit parfois des banalités pour tuer le temps. Je ne veux plus parler, ma voix serait, elle aussi, morcelée de vieillesse et de mots perdus quelque part dans ma mémoire. Je préfère mimer la confusion plutôt que de confronter l'amère existence de mes propres limites.

Oui, c'est Noël, la dixième naissance du Christ que je vis dans ce Foyer. Ma fille m'a apporté une robe de cachemire rose pâle. De petits boutons, imitation perle, ornent la devanture. L'infirmière m'enfile ce superbe vêtement et se bute contre mes épaules ankylosées. Une fois la robe bien en place, elle me fardes de rose sur les lèvres et d'un peu de rouge sur les joues. Un petit coup de peigne, les lunettes, et le tour est joué.

– Regardez-vous dans le miroir, Mme St-Pierre.

Je trompe ma soignante en conservant l'immobilité de l'insouciance mais elle me présente tout de même un miroir. Sous mon regard figé se trouvent deux yeux noirs sur lesquels tombent des paupières molles. Le rouge à lèvres dépasse les contours de ma bouche qui tombe en ruine. Je me dévisage longuement puis je ferme les yeux à jamais.

Ils continuent d'écrire "confusion" dans mon dossier médical. J'ai fermé la bouche il y a dix ans. Aujourd'hui, je ferme les yeux.
J'attends que Dieu me ferme le coeur.

DEUXIÈME PARTIE

L'ÉCRITURE D'UN TEMPS FRAGMENTÉ

1998

L'ÉCRITURE D'UN TEMPS FRAGMENTÉ

Cette partie *réflexion* du mémoire se compose d'une série de courts textes resserrés autour d'un noyau central. Les mots se greffent autour d'un sujet précis, dénudent une idée puis se taisent. Aucun assemblage de chapitres supplémentaires, aucun débordement de vocabulaire à n'en plus finir. La voix dominante est celle de l'auteure, du moi-artiste, du moi-écrivain. De cette parole dormante au fond de l'âme est extirpée un morceau, une infime lamelle qui éclate et s'ouvre au grand jour. Ainsi, des sons intimistes arrivent par fragments ; des mots à déguster, à lire en petites bouchées, des réflexions éparses qui se concentrent autour de l'activité d'écrire. Cette chose silencieuse et riche qu'est l'écriture apparaît comme un appel de l'intérieur, un cri du coeur.

Écrire des textes traitant de l'inspiration ou de la genèse d'une oeuvre littéraire, c'est approvoiser les ombres. C'est devenir consciente d'une certaine vision du monde se trouvant au coeur des récits, c'est la reconnaître, la rencontrer pour la première fois d'une façon plus consciente et éclairée. C'est serrer la main à l'imaginaire.

Des citations d'auteurs représentent des pôles de réflexions importants. Elles incarnent des voix qui en éveillent d'autres et qui, à leur tour, murmurent à l'oreille d'évidentes vérités. Par leurs éclats, elles guident les mots.

Réfléchir sur sa propre écriture permet d'écouter le murmure intérieur, cette voix fragile qui respire en silence, ce son ténu toujours prêt à entamer une musique.

Pourquoi écrire plutôt que de peindre, sculpter, créer de magnifiques patrons de mode ou composer de la musique ? Pourquoi choisir les mots comme matériau de base plutôt

que l'acrylique, l'argile, le tissu ou un instrument de musique ? Parce que tout peut s'écrire. Le goût âcre du café dans la bouche, la bombe d'énergie prête à exploser lorsque le printemps renaît, la colère rouge envers une personne, la patience énorme qu'exige un enfant, la tristesse d'un regard ou l'inconfort d'un pantalon trop serré. Tout me porte à écrire.

Laisser venir les déclencheurs pour ensuite en abuser, s'en servir comme point de départ des textes. Il ne s'agit que de vouloir écrire, de prendre le temps pour laisser couler les mots.

Une image, une rencontre, un regard et voilà que la magie du verbe opère. Il suffit de prendre ces petits moments de vie, les laisser envahir mon imaginaire, les combiner parfois à des bouts de phrases notés dans un carnet de mots choisis et laisser aller l'imagination. Sans divaguer ni délirer. Seulement amplifier un sentiment, une émotion.

Morcelez un regard, décortiquez un geste et lui donnez toute sa profondeur et surtout toute son importance dans l'anecdote, le fait divers à raconter. Se laisser suivre par la logique et l'imaginaire. Ne pas se perdre dans un dérapage de mots qui ne conduit nulle part mais plutôt creuser, fouiller, décortiquer et mettre en petits morceaux les grandes choses de la vie. Ne pas m'éparpiller dans un étalage de vocabulaire excentrique mais plutôt me rapprocher de l'humain, de l'homme ou de la femme, de l'enfant ou du vieillard.

L'écriture, c'est tout. C'est moi, la vie, les amours, les études, les enfants, le travail. Mais c'est avant tout l'urgence de vivre, de ne rien perdre et d'immortaliser des morceaux de temps.

La densité de mon écriture et son rythme constituent le noyau de base du mémoire en création littéraire puisqu'ils se retrouvent autant dans la partie *création* que la partie *réflexion*. Tous mes textes se composent d'une écriture brève, rapide et dépouillée d'artifice, d'une écriture la moins ornementée possible. Toujours ce désir de concision, ce choix pour les mots simples et justes qui se rapprochent de l'intime et du caché. Les textes de réflexion représentent en quelque sorte le miroir inversé de mes récits de fiction.

L'écriture fragmentée se retrouve dans tout le mémoire. Des mots retenus en petits chapitres constituent tout aussi bien la partie *création* que celle de la *réflexion*.

La partie *création* utilise les voix de plusieurs narrateurs. Cette polyphonie offre différentes perspectives pour décrire la vie quotidienne. Autant de narrateurs "je" comme autant de voix qui éclatent, le tout formant une musique diversifiée et intimiste. Les différentes voix concentrées autour d'un instant intense imposent un rythme, un ton particulier.

Comme le mentionne Dominique Viseux, écrire, «c'est peut-être plus simplement laisser les images et les situations s'imposer dans le silence, suivre à travers les personnages que l'on crée une trajectoire inattendue, multiplier les possibles, les variations, et sentir que l'apparente illusion comme l'évidente réalité ne sort que les deux faces du miroir de la vie.»¹

¹ Bernard Noël, *Écrire, précédé de « Qu'est-ce qu'écrire ? »*, Picardie, Centre Régional des Lettres, Éditions Dumerchez, 1992, p. 90.

Je choisis la nouvelle comme genre littéraire puisqu'elle offre plusieurs avenues. Elle ouvre des portes sans jamais les refermer. Elle fait la lumière sur une anecdote, la colore, la parfume, la dote d'assez de substance pour la rendre réelle, touchante et crédible.

La vie passe vite. Très vite. Souvent trop vite. Aucune minute à perdre. Canaliser les mots et le temps autour des choses essentielles comme les tumultes du cœur, les vagues de l'amour, la tendresse d'un rire ou les remous d'une grande tristesse. Une écriture concentrée autour des moments essentiels de chaque être humain.

Pour écrire, il me faut une pulsion, un vent me poussant vers un certain dépassement. Les déclencheurs se trouvent souvent sur mon chemin. Je suis témoin de gestes, de regards, de silences ou de mots qui me touchent et je me sers des agitations secrètes éprouvées pour créer un texte. De ce cumul d'idées et d'impressions enfouies dans mon subconscient, il en émerge parfois des textes surprenants.

L'inspiration me vient lors d'un instant fort, intense, qui dérange la suite logique de mes pensées. Ce moment perturbateur peut se teinter de tristesse ou de gaieté et provoque ainsi une lourdeur au cœur ou une sensation de bien-être intérieur. Un déclic se forme et ouvre ainsi la lumière sur des situations pourtant banales de la vie quotidienne. Des moments de vie soudainement perçus sous un autre jour, avec d'autres yeux. J'aime ainsi mettre une couleur à l'existence de tous les jours, celle qui compose la réalité, non pas celle d'hier ou de demain.

Le texte intitulé *Confusion* en est un exemple puisqu'il résulte d'émotions ressenties lors du contact fréquent avec les personnes âgées, du frôlement de leurs corps vieillissants et de la perception de leur solitude. Tous ces éléments représentent des lieux d'ancrage de mes nouvelles traitant du vieillissement.

En plus de l'expérience de vie qui peut servir de guide et de repère lors de l'écriture, la chimie même des mots peut engendrer des textes. Parfois c'est le contact de deux mots, ou la beauté d'un paragraphe, ou les images denses d'un petit bout de phrase qui permettront l'envol de la création et qui sauront attiser le feu de l'écriture.

Lorsque je lis, j'adore également ces passages où les mots me retiennent, où l'image évoquée se rend au fond de mon âme et y reste blottie quelques jours. Les romans de Jacques Poulin, d'une simplicité étonnante, savent dégager de ces petits moments de la vie qui traduisent de grandes choses, des bouts de phrases qui me conduisent à l'essentiel.

Les mots eux-mêmes conduisent vers d'autres mots, d'autres images, d'autres chemins et aident à créer de nouveaux univers. Dans la nouvelle *Départ*, les premiers mots jetés sur la page m'ont entraînée vers des images corporelles, un décor, une ambiance. Les mots ont guidé les mots.

Il arrive également que l'écriture soit thérapeutique et qu'elle libère un trop-plein d'émotions ou une surcharge psychologique douloureuse. La nouvelle *L'Éclat du verre* se rattache, non pas à une expérience vécue, mais à de forts sentiments de rage et de déception. Le verre qui éclate a contribué à libérer une certaine colère intérieure. Des images viennent d'elles-mêmes colorer des moments d'existence plus pénibles. Le

résultat de mes textes se compose donc d'un mélange de vécu, de mots, d'émotions fortes et d'imaginaire.

Avant d'écrire un texte et de mettre sur papier une fiction, l'émotion à livrer est mûre et prête à surgir. Le noyau du récit est formé mais la façon de le dire vient avec l'écriture. Il suffit de se concentrer sur l'émotion à traduire et les mots viennent s'y greffer d'eux-mêmes.

L'émotion intérieure gouverne ma création et crée l'atmosphère, le ton et les résonances du texte. Avant même d'écrire, la nouvelle comporte déjà son accord, sa musique et peut-être même son rythme mais il y manque l'action, l'intrigue, les scènes particulières et les descriptions. Le cadre même du texte, soit son architecture, se forme donc au moment de l'écriture. L'issue du texte en création demeure dans l'ombre.

Par un certain pouvoir d'observation, une attention particulière et une grande sensibilité, je deviens parfois la rédactrice du récit personnel vécu par une autre personne. Je prends plaisir à m'approprier des moments de vie d'autrui, à les faire miens en leur ajoutant une forte dose de fiction. Je choisis ensuite l'axe chronologique ou thématique, le point de vue et le mode de narration. J'ai utilisé ce procédé pour écrire *Le Petit Jésus*. Et avec mon crayon, je suis ensuite partie vers une grande aventure. De tous ces bouts d'existence empruntés un peu partout et servant souvent de lieu d'ancrage à mes textes, il peut n'en rester que d'infimes parties qui ont vraiment été vécues, une fois le texte achevé.

Les textes composés sans cheminement intérieur sont presque toujours, non pas à recommencer, mais à reprendre au complet. Les tentatives de réécriture d'un texte écrit sans émotion vive s'avèrent négatives. Les mots bifurquent à gauche et à droite mais ne s'accrochent pas à des images précises.

Mes nouvelles s'écrivent rapidement, en une heure ou deux, jamais plus. La genèse de mes textes se construit souvent de la même façon. D'abord cerner avec précision une agitation intérieure, la faire vivre dans un court moment de vie, la rendre forte et brûlante, l'enduire de quelques mots qui la rende vraisemblable, et puiser au fond de moi tous les mots, les gestes ou les images qui peuvent l'intensifier. L'aboutissement du récit en construction se dessine de lui-même. Les mots choisis, les scènes inventées, la puissance des images donnent la note finale.

Christian Bobin, dans *La Merveille et l'obscur*, écrit : «Les peintres passent des heures, passent des siècles à dessiner deux roses dans un vase, un fruit taché sur une nappe. Ils se mettent au service du plus humble, du rien des choses, de la rougeur d'une étoffe, du tremblé d'un visage.»² N'est-ce pas une phrase exquise et des plus vraies ? Ce simple paragraphe est venu me rejoindre et m'expliquer la raison de ma propre écriture. Je réalise de plus en plus que je trouve la nourriture de mes textes dans les petites choses de la vie, dans tous ces moments vécus par un peu tout le monde. «Là où il ne se passe rien, il y a toujours tout.»³ C'est souvent dans le sourire d'un enfant, dans la musique de son rire que se cache l'essentiel. C'est dans un silence, dans l'invisible ou entre les lignes d'un texte que se cache la vérité.

² Christian Bobin, *La Merveille et l'obscur*, Vénissieux, Éditions Paroles d'Aube, 1994, p.56.

³ *Ibid.*, p. 57.

Bobin m'a rejoint dans ses réflexions parce qu'il répond au pourquoi et au comment de ma création littéraire. J'aime créer des textes simples où peuvent se loger des paroles qui touchent. Loin de me prétendre philosophe, ou psychologue, je sais maintenant que j'écris pour exprimer des choses, pour dire ce qui me touche et m'émeut.

J'aime écrire des anecdotes ou des instants de vie qui se rapprochent de mes interrogations profondes, de mes émotions. J'adore creuser dans le vécu pour en ressortir les plus purs sentiments et ainsi élucider le sens des jours qui passent. J'ignore parfois où je vais au moment de l'écriture mais ma route ne se remplit pas de brume. Elle demeure claire, limpide et écarte les pistes imprécises et inutiles. Je veux une histoire bien construite.

Si les mots s'éloignent d'une certaine cohérence ou unité, je perds le fil et j'écris en vain. J'ai besoin d'un cadre qui me ramène au texte et le circonscrit. Je ne possède pas une écriture qui délire et dérape mais une qui creuse et fouille. J'aime scruter un sentiment, le mettre à nu, le décortiquer et l'envelopper de descriptions sensorielles pour ainsi former une image qui parle.

Si je ne cesse d'écrire malgré la course folle de ma vie actuelle, c'est parce que les mots me sont essentiels. Comme l'affirme Gilles Vigneault : «Les mots sont les grains de nourriture pour l'esprit... Et c'est l'esprit qui donne au corps le sens de la vie et l'envie de vivre... Tant que l'esprit est en alerte... en mouvement, le corps garde plus facilement le goût de le suivre.»⁴

Les mots alimentent les pensées et les réflexions. Grâce aux mots lus, entendus ou chantés, on peut choisir ceux qui touchent profondément, qui expliquent le sens de la vie

⁴ Gilles Vigneault, *Bois de Marée*, Montréal, Les Nouvelles Éditions de l'Arc, 1992, p. 172.

et correspondent à une certaine vision du monde. L'esprit s'éveille par des mots qui lui donnent la main et l'entraînent vers une certaine vérité.

Là où tout est simple et silencieux, là où la vie semble banale, j'aime accoler une couleur, une émotion vive. Par le biais des mots, je prends plaisir à creuser le temps, les heures, décortiquer l'usure des jours pour y faire ressortir une toute petite évidence ou pour mettre sous les yeux une douleur cachée.

Ce que l'écriture représente pour moi actuellement, c'est avant tout une recherche d'authenticité. Je sais que je ne fais pas que m'amuser avec les mots puisque je tiens toujours à créer une histoire cohérente et très structurée.

J'écris d'abord pour moi mais je tiens à ce que dans mes récits chaque personne puisse trouver son compte, puisse reconnaître une partie d'elle-même. Pour lentement fermer le livre et réfléchir, ne serait-ce que quelques minutes, au petit drame que cache chaque récit.

* * *

Il est fou d'écrire. Complètement tordu de passer des heures à gribouiller, ici et là, alors que j'ai tant à faire. Le plus aberrant dans cette folle histoire, c'est que plus ça tourne vite autour de moi, plus j'ai le goût d'écrire. Ce temps d'isolement et de retrait devient un rendez-vous intime avec moi-même. Je ne réponds plus de l'extérieur mais de l'intérieur. Un regard et des mots tournés vers la face cachée des jours.

* * *

Autant dans l'écriture de la nouvelle que dans mes réflexions sur l'écriture, je gribouille par soubresauts, par miettes. Dans la fiction, je me crée un ailleurs inventé dans lequel je me retrouve. La réflexion me sert à étaler mes vertiges. Je tente de débroussailler mes pensées, de percevoir des vérités dans mes lectures en prenant des idées au vol et en les développant. La nouvelle, pour sa part, naît autrement. Elle s'écrit lorsqu'une émotion est mûre en moi et, capricieuse, elle exige une plus forte application. Elle exige un travail plus laborieux.

Je crois que la fatigue, le roulement machinal des obligations quotidiennes et la précarité associée au travail me poussent à écrire. Une certaine insatisfaction globale concernant ma vie de courses infémales m'entraîne vers un monde plus volatile, plus léger et pourtant, à mes yeux, plus vrai. Je vais puiser dans l'imaginaire ce que le réel ne me donne pas. J'ai soif des mots pour ralentir le tempo.

Anne Hébert, dans *Le Jour n'a d'égal que la nuit* écrit que : «Le poète est au monde deux fois plutôt qu'une. Une première fois il s'incarne fortement dans le monde, adhérant au monde le plus étroitement possible, par tous les pores de sa peau vivante. Une seconde fois il dit le monde qui est autour de lui et en lui et c'est une seconde vie aussi intense que la première».⁵

Je vis deux existences différentes. Et pourtant, ces deux vies se soudent. Un quotidien essentiel qui me rattache à la terre, aux valeurs humaines, et une existence plus souterraine et secrète qui m'unit aux mots. Je puis dans une vie ce qu'il me faut pour vivre l'autre.

⁵ Anne Hébert, *Le Jour n'a d'égal que la nuit*, Montréal, Boréal, 1992, p. 9.

Dans ma petite routine, je touche, je vois, je sens, je palpe les jours qui s'offrent à moi et je me sers de toutes ces sensations pour plonger dans mon univers de lettres. Et dans cette relation avec les mots où je tente de dire le monde, je renais. Une solitude silencieuse essentielle...

Dans *Je vous écris* de Marcel Arland, il est mentionné : «Il est vrai que parfois, en écrivant, je ne puis douter que l'homme et l'écrivain ne se rejoignent en moi, ou plutôt que l'écrivain ne soit le prolongement de l'homme».⁶ Je ne me considère pas vraiment écrivaine. Pour l'être véritablement, il me faudrait dix livres publiés et reconnus pour me donner ce titre et encore... Mais je pense comme Arland pour affirmer que l'écriture est un prolongement de moi-même. Je ne me contente pas de mon existence quotidienne, il me faut dire, écrire, faire autre chose que vivre comme si l'existence ne me suffisait pas. J'ai soif d'un univers clandestin dans lequel ma main extirpe des phrases qui cognent dans mon imaginaire sans cesse en mouvement.

Il y a parfois de ces textes qui naissent subitement et d'un seul jet. J'attends la rencontre d'un mot, d'une phrase, d'un accord de musique, d'une voix, d'un regard, d'un silence, d'un geste pour déclencher une nouvelle. Ces récits sont délicieux à écrire. Comme dit Arland : «Si une idée ou un fait ne m'émeuvent pas assez fort pour vivre en moi, à quoi bon les noter ? »⁷

⁶ Marcel Arland, *Je vous écris*, Paris, Éditions Bernard Grasset, 1960, p. 29.

⁷ *Ibid.*, p. 24-25.

Lorsque je lis mes textes avec un recul, je me dis que je suis capable de construire une nouvelle cohérente et tant pis pour ceux et celles qui détestent les petites histoires dramatiques ! Qu'ils lisent autre chose ! Moi, c'est ce que j'écris !

Sans vouloir m'attribuer de compliments, je crois que j'affiche une profonde sincérité du coeur qui transparait dans mes nouvelles. Et si cet aspect me singularise, pourquoi vouloir passer outre ? Il me semble qu'il est plus logique de l'exploiter, non ? D'ailleurs, qu'importe si le personnage principal me ressemble ou non, je lui fais probablement ressentir ce que je perçois de la vie. Que je le veuille ou non.

Écrire, c'est fou, au fond. Ça peut devenir affolant de penser que d'autres nous analysent ou perçoivent des angoisses en lisant nos récits de fiction. Ouf ! André Carpentier écrit :

«Les déceptions, les chagrins, les moments d'incompréhension de soi ou de l'autre, les blessures, tant physiques que morales, les troubles, petits ou grands, réels ou imaginaires, les égarements, les embarras, les hébétudes, les émois, les passions, les désordres, intérieurs ou sociaux, les bouleversements, les dérives, certaines joies aussi, quelques désirs, plaisirs et ivresses, certains contentements exigent, pour s'y soumettre autant que pour en saisir nécessité, une si profonde et périlleuse démarche vers l'essentiel de l'être qu'on en sort jamais que brisé, en même temps que grandi. [...] Aussi, dans les marges et entre les lignes, il y a ce non-dit qu'on perçoit facilement et qui concerne la nature de l'être qui écrit. Cela prend souvent un aspect de secret percé qui confère à l'auteur le profil d'oiseau blessé [...].»⁸

Bref, écrire, c'est se cacher derrière les mots tout en se mettant à nu.

⁸ André Carpentier, *Journal de mille jours*, Montréal, XYZ Éditeur et Guérin Littérature, 1988, p. 301.

Il me faut pour écrire une nouvelle la rencontre d'un regard, d'un mot ou d'un geste. J'attends le déclencheur, je l'espère. Il me vient probablement lorsque j'ai les deux mains et le cerveau occupés, lorsque je ne peux écrire. Mais je crois à l'écriture qui se compose en silence. «[...] je constate enfin que les oeuvres les plus appréciables, pour soi, et essentielles, ce sont celles qui avaient commencé de se penser avant qu'on en ait eu l'idée.»⁹

Je lis *Journal d'un écrivain* de Virginia Woolf et cette dernière, la plupart du temps, est débordante d'idées de textes. Ça fourmille continuellement dans son esprit. Moi, je suis souvent en panne d'inspiration. Je continue de juger très sévèrement mes textes alors je "bloque". Consciente de mon appréciation trop rigide de mes nouvelles, je ne me donne aucune chance. Je freine l'élan avant qu'il ne se fasse sentir...

En lisant Woolf, je m'aperçois qu'elle était extrêmement sensible à la critique de ses romans, elle pourtant reconnue et célèbre... Alors je suis normale de ressentir un certain malaise lorsque mes textes ne plaisent pas.

Lorsqu'il s'agit d'écrire sur sa propre écriture, le désordre augmente. Il devient difficile de parler des mécanismes souterrains de la création littéraire sans ressentir un certain vertige. Écrire, c'est croquer dans la vie, tantôt le goût est amer, tantôt il devient sublime.

⁹ *Ibid.*, p. 345.

La meilleure façon de se livrer à cette forme d'art est de le faire presque inconsciemment. Lorsque les mots coulent aisément, le plaisir est divin. Le danger d'analyser ma propre écriture réside peut-être dans la perte de ce contact naturel avec les mots. Lorsque je porte un oeil sévère à ma création au moment même où elle s'écrit, je sens bien que je bloque le jet d'inspiration. Si ma raison impose un thème, un mot ou une idée, elle risque de supplanter l'élan primal des mots. Et je ne veux pas abîmer cette relation extraordinaire que j'entretiens avec mon imaginaire.

Lorsque j'ai entrepris un certificat en création littéraire, j'ai senti que je perdais ma naïveté face à l'écriture. Ce fut difficile de perdre ce rapport si naturel avec les mots. J'écrivais des lettres, des poèmes, des journaux intimes depuis toujours et il me semblait que le fait de commencer à analyser chacun de mes textes leur enlevait toute spontanéité. Comme je trouve grave que les enfants s'écartent de leur innocence, je souffrais de perdre ce rapport presque viscéral avec l'écriture. Puis, avec les cours et les nombreux projets d'écriture ici et là, j'ai à nouveau éprouvé du plaisir à écrire.

Ces temps-ci, je tente de cerner non pas mon besoin d'écrire (puisqu'il fait partie du monde des certitudes maintenant) mais plutôt la couleur de mes textes, leur qualité et les méandres caverneux de leur genèse. Je deviens exigeante car je porte souvent un oeil sévère sur mes écrits. Danger ! En viendrai-je à tuer le feu qui m'habite ? Je ne veux surtout pas éteindre cette passion bien vive au fond de moi et conserver ce geste presque inconscient de prendre la plume et le papier et de m'amuser pendant des heures à inventer des histoires.

Je crois qu'à la base de toute ardeur pour les arts, il y a une spontanéité, un élan naturel qu'il faut à tout prix garder intact. Ça me rassure de penser que ce besoin d'écrire m'habite depuis que je suis toute petite. Paraît-il que les vraies passions se voient très

tôt chez les enfants. Je me dis que je ne perdrai peut-être jamais cet enthousiasme puisqu'il fait partie de moi. Si j'écris toujours malgré tout le temps que je consacre à mon travail et à mes trois enfants, c'est que je suis possédée par les mots. J'imagine que ce temps volé à la vie est significatif... Je souris en pensant à Jean Giono qui dit : «Faites le compte des gens qui s'ennuient. Tout le monde s'ennuie. C'est pour ça qu'on est actif». Est-ce l'ennui qui me fait tant écrire? Ou plutôt le besoin d'échapper au quotidien parfois très lourd? Je ne sais pas. Cependant, je ne veux pas que le fait d'être plus consciente de mon processus de création en vienne à tuer les germes d'innocence qui alimentent mes textes.

La façon de dire est la qualité primordiale d'un texte littéraire. Tout est dans le ton, le style. Qu'importe la simplicité ou la complexité des phrases, qu'importe leur longueur, le temps du verbe, le narrateur, etc..., ce qui compte, c'est la couleur donnée au texte. Et j'ajouterais la saveur laissée dans la bouche du lecteur. Comme il est plaisant de lire un passage, d'en tomber amoureux, de l'écrire et de retourner le lire à tout moment parce qu'à chaque fois, il suggère des choses, des images, des émotions. Je pense ici à Jacques Prévert dans son poème *Déjeuner du matin*.

Il a mis le café
Dans la tasse
Il a mis le lait
Dans la tasse de café
Il a mis le sucre
Dans le café au lait
Avec la petite cuillère
Il a tourné
Il a bu le café au lait
Et il a reposé la tasse
Sans me parler
Il a allumé
Une cigarette

Il a fait des ronds
 Avec la fumée
 Il a mis les cendres
 Dans le cendrier
 Sans me parler
 Sans me regarder
 Il s'est levé
 Il a mis
 Son chapeau sur sa tête
 Il a mis
 Son manteau de pluie
 Parce qu'il pleuvait
 Et il est parti
 Sous la pluie
 Sans une parole
 Sans me regarder
 Et moi j'ai pris
 Ma tête dans ma main
 Et j'ai pleuré.¹⁰

Ah ! Que c'est beau ! D'une simplicité étonnante, d'un vocabulaire des plus sobres mais combien juste et touchant. J'adore ces passages si riches dans leur pure modestie. J'ai d'ailleurs tenté d'écrire un texte à partir de ce poème (ou nouvelle) que je n'avais entendu qu'une fois dans un cours mais qui m'avait séduite sur-le-champ. Et ma nouvelle travaillée et retravaillée à maintes reprises ne valait jamais la puissance de ce court passage.

Tout cela pour dire que ce n'est pas la richesse du vocabulaire ni la qualité de l'orthographe qui importent pour produire un bon texte mais le ton, la manière de dire, le style de l'auteur. Pourquoi est-ce parfois si difficile d'écrire ? Et qu'à l'occasion, les mots tombent sur la feuille blanche déjà tout prêts, réfléchis, figiolés et puissants ? État de réceptivité qui crée un bouillonnement de l'imaginaire ? Ou douleur à l'âme nécessitant une forme d'expression ? Ou bonheur vibrant au fond du cœur ? Ou rencontre d'un élément déclencheur ? Ou tout ça ensemble ?

¹⁰ Jacques Prévert, *Paroles*, Paris, Point du Jour, 1984, (Collection « Folio », no :762), p. 147-148.

Rilke, dans *Lettres à un jeune poète*, parle de solitude à plusieurs reprises. «Une seule chose est nécessaire : la solitude. La grande solitude intérieure. Aller en soi-même, et ne rencontrer durant des heures, personne, c'est à cela qu'il faut parvenir. »¹¹ Je réalise que l'écriture est réellement un acte de solitude. Un moment où le regard se tourne vers l'intérieur, où le silence s'installe autour des pensées, où les autres n'ont pas leur place.

Chez moi, cette solitude devient de plus en plus nécessaire. C'est avec mon crayon que je me retrouve, que je réfléchis, ou cherche, ou creuse, ou pense, ou crée. À tout moment, lorsque le temps me le permet, je m'installe au creux du divan avec mon papier et mon crayon. Je réponds oui-non aux enfants, dis quelques mots à mon conjoint puis me réfugie avec moi-même. Ce moment de solitude, quoique discontinu la plupart du temps, me permet de faire le contact entre moi et le monde. Peu importe ce que j'écris au fond ! Le chemin de la pensée et la formation d'idées nécessite un moment de solitude. J'aime de plus en plus ces instants de vie tournés vers la vie intérieure. Parfois, je sens que j'en abuse... Comme le dit Marguerite Duras dans *Écrire* : «Personne n'a jamais écrit à deux voix. On a pu chanter à deux voix, faire de la musique aussi, et du tennis, mais écrire, non. Jamais.»¹² Dans l'écriture, le dialogue se fait avec soi-même. L'instant d'écriture ne se partage pas. Il se vit de l'intérieur, en silence. Un intense tête-à-tête avec les mots.

Le fait de penser constamment à mon processus d'écriture me fait réaliser toutes sortes de choses. Jeu dangereux et palpitant à la fois. Je trouve que le grand danger est l'isolement. Je pense que la solitude est nécessaire dans la vie mais il faut quand même réussir à communiquer occasionnellement son cheminement

¹¹ Rilke, *Lettre à un jeune poète*, Paris, Éditions Bernard Grasset, 1937, p. 61.

¹² Marguerite Duras, *Écrire*, Paris, Gallimard, 1993, (Collection « Folio »), p. 22.

intérieur. Et moi, je trouve cela difficile de partager cette recherche profonde à l'intérieur de moi-même. Peu de gens comprennent ou saisissent l'essence même de ce penchant vers l'explication du besoin d'écrire dans ma vie. D'ailleurs, je ne parle de ce projet d'écriture que lorsqu'on semble s'y intéresser de près. Je n'élabore jamais si on n'insiste pas. D'ailleurs, lorsque les gens me demandent en quoi consiste mon mémoire en création littéraire, ils saisissent facilement la partie composition de nouvelles mais je les perds dans la brume lorsque je tente, tant bien que mal, d'expliquer le volet *réflexion*, analyse. J'ai alors devant moi des bouches bées, des « Ah bon ! ». Donc, tout cela pour dire qu'en se démarquant dans un processus de création artistique, on devient solitaire, retiré dans un autre monde. C'est bon et bénéfique si on en sort régulièrement. Moi, j'ai trois mousquetaires pour me ramener sur terre donc je ne perdrai certainement pas le contact.

La solitude représente également un moment où reviennent en surface diverses sensations vécues. Le passé, les différentes expériences de vie prennent de l'importance avec les mots. Dans les souvenirs remontent le goût sucré d'un fruit d'été, l'odeur du muguet, le chatouillement de l'eau froide sur les pieds, la musique d'un rire d'enfant ou encore le panorama d'un grand champ de marguerites. Dans un moment de solitude, des impressions sortent de l'ombre et servent à former des images vivantes. Une fusion des sens et des mots.

Lorsque le réservoir d'idées devient à sec, il importe de plonger dans les souvenirs anciens ou récents et de recréer par la fiction certaines perceptions des choses. L'enfance demeure une source inépuisable de sensations. «Même si vous étiez dans une prison, dont les murs étoufferaient tous les bruits du monde, ne vous resterait-il

pas toujours votre enfance, cette précieuse, cette royale richesse, ce trésor de souvenirs ? Tournez là votre esprit. Tentez de remettre à flot de ce vaste passé les impressions coulées.»¹³

J'ai adoré lire *Lettres à un jeune poète* de Rilke. Cet auteur des plus humains m'a redonné confiance en parlant de la nécessité de rester liée à mes émotions intérieures. «Fuyez les grands sujets pour ceux que votre quotidien vous offre. Dites vos tristesses et vos désirs, les pensées qui vous tiennent, votre foi en une beauté. Dites tout cela avec une sincérité intime, tranquille et humble.»¹⁴ Je lis et relis ce passage qui me parle et me dit de me faire confiance. Je sais très bien que mes meilleurs textes sont ceux écrits avec de l'émotion dans le cœur, avec un courant chaud coulant de mon imaginaire jusqu'au bout de ma plume et que ma force se trouve dans ces petits textes empreints de simplicité.

J'ai lu un passage de Marguerite Duras qui m'a bien fait rire : «Moi je ressemble à tout le monde. Je crois que jamais personne ne s'est retourné sur moi dans la rue. Je suis la banalité. Le triomphe de la banalité».¹⁵ J'ai ri parce que je tiens souvent ces mêmes réflexions lorsque je relis mes textes. Je me dis souvent: Cliché ! Déjà vu ! Banalité ! Alors lorsque je lis qu'une grande dame comme Duras se qualifie de banale, je réalise que chaque personne qui écrit se juge très souvent négativement. Carpentier et Woolf le mentionnent souvent.

¹³ Rilke, *op. cit.*, p. 20.

¹⁴ *Ibid.*, p. 19.

¹⁵ Marguerite Duras, *op. cit.*, p. 37.

Virginia Woolf cite une pensée de Guy de Maupassant concernant le tempérament de l'écrivain. «Ne jamais souffrir, penser, aimer, sentir comme tout le monde, bonnement, franchement, simplement, sans s'analyser soi-même après chaque joie, chaque sanglot. »¹⁶ Je ne m'habille d'aucune prétention en me qualifiant d'écrivaine mais je correspond à cette description des personnes qui ressentent tout plus intensément, plus intérieurement. Pour écrire, je crois que c'est un atout. Tout devient matière à écriture lorsque je laisse ouverte la porte d'entrée des sensations. Une grande sensibilité représente un point fort pour la création littéraire mais ça demeure un aspect dangereux dans la vie. Tout adhère à mon cœur, rien ne passe inaperçu. Autant la joie que la tristesse, de là, une très grande vulnérabilité. Cependant, je préfère vivre avec tous mes sens plutôt qu'à côté d'eux.

J'aime lire des journaux d'écriture surtout lorsqu'il est question des émotions de l'écrivain concernant son rapport aux mots. À travers eux (André Carpentier, Virginia Woolf, Christian Bobin, Rilke, Marguerite Duras), je sens l'urgence d'écrire, de puiser dans les mots l'essence même de la vie. Un lien de parenté me lie à ces personnes... tourmentées... mais riches de cœur... et près des vérités humaines.

Les mots me servent à oublier parfois. À bâtir un silence. Oui, aussitôt que je le peux, je me sauve avec ma plume et j'écris. Parfois n'importe quoi, parfois des textes surprenants. Par la suite, le quotidien me semble plus agréable. J'ai traversé la crise. La mienne, celles de mes enfants...

¹⁶ Virginia Woolf, *Journal d'un écrivain*, Paris, Christian Bourgois Éditeur, 1953, p. 361.

J'ai soif de ces moments intimes avec moi-même. Sans ces grosses gorgées de solitude et d'introspection, je meurs un peu... Sans soleil et sans sourires autour de moi, je meurs aussi... Sans l'écriture, je marche dans l'ombre. Il ne me faut pas seulement de la solitude mais un espace dans ma vie pour CRÉER. J'ai besoin d'engendrer quelque chose, d'imaginer, de me réaliser dans autre chose que le travail et les obligations. Me retrouver dans un monde nu où j'invente. Lire ne me suffit pas, il me faut écrire. Prendre la plume et inventer ou du moins, en avoir l'impression. M'évader du roulis banal des jours et réaliser un projet. Je m'ennuie à ne faire que vivre. Il me faut plus. Trop, peut-être. Probablement, selon mon entourage. Mais il me faut un domaine artistique où la libre expression est permise, où je n'ai aucun protocole à suivre. Sortir des griffes puissantes du quotidien (et ce de plus en plus avec les enfants qui vieillissent et avec le travail à temps plein) et me réaliser, MOI, comme femme. Terriblement exigeante mais habitée par le goût de faire autre chose que la routine qui m'étouffe et qui, au bout d'une vie, donne quoi ?

Nancy Houston disait dans une interview télévisée avec Stéphan Bureau : «Tout ce qui nous empêche d'écrire est le vrai sujet de notre écriture». Donc le temps fou alloué au travail, aux enfants, à la maison, représente peut-être l'essence même de mes textes.

J'ai lu *L'Art de la faim* de Paul Auster et plus particulièrement la dernière partie où il est question de son processus de création littéraire. Et je trouve que ses propos sont justes et intelligents. Il affirme que dans ses romans, il s'implique entièrement,

lui, comme personne et qu'il n'empêche pas que le lecteur lise ses livres comme des autobiographies déguisées. «Je crois que ça provient d'un désir de m'impliquer, moi, dans le livre. Je ne veux pas dire mon moi autobiographique, je veux dire mon moi d'auteur, cet être mystérieux qui vit en moi et écrit mon nom sur la couverture des livres.»¹⁷

Il parle également de la solitude. «Le plus étonnant, à mon avis, c'est que le moment où l'on est le plus seul, où l'on entre vraiment dans un état de solitude, est aussi le moment où l'on cesse d'être seul, où l'on devient conscient de liens avec les autres.»¹⁸ Je trouve que cet écrivain a raison. La solitude est essentielle pour vivre et évoluer. Il faut un temps pour penser, pour écrire, pour redevenir seul avec soi-même. Et c'est souvent dans ce moment de retrait et d'introspection que l'on réalise l'attachement profond qui nous relie aux autres. Le geste d'écrire exige un isolement, un retrait. L'écriture peut se faire dans le bruit, dans la musique mais elle nécessite un regard de l'intérieur, une concentration vers les profondeurs de l'être.

Dans mes nouvelles, que j'écris en solitaire, il est souvent question d'êtres seuls, quelque peu abandonnés. J'aime traiter de cet état de solitude perpétuelle dans lequel se trouve chaque individu. Je me plais à décrire ce malaise de vivre qui vient à tout moment ébranler quelqu'un. Oui, j'aime en parler parce que c'est un instant humain vécu par tous et chacun. Françoise Sagan, parle de la solitude, dans *Réponses, 1954-1974* : «Et je sais que c'est la base de l'existence des gens.»¹⁹ Après tout, on naît et on meurt seuls...

¹⁷ Paul Auster, *L'Art de la faim, suivi de conversations avec Paul Auster*, Avignon, Actes Sud, p. 282.

¹⁸ *Ibid.*, p. 248.

¹⁹ Françoise Sagan, *Réponses, 1954-1974*, Montréal, La Presse, 1974, p. 83.

J'ai terminé la lecture de *La plus que vive* de Christian Bobin. Cet auteur me fascine par sa profondeur et par l'intensité de sa vie intérieure. Vraiment, je suis touchée par ses mots, ses réflexions, sa vision des choses.

«Avec le temps bien des gens lâchent. Ils disparaissent de leur vivant et ne désirent plus que des choses raisonnables. Ils disent : «C'est la vie, c'est comme ça, il y a des choses impossibles, il vaut mieux ne plus en parler, ne même plus y penser puisque c'est comme ça, impossible.» Toi, tu n'as jamais rien cédé. Tu as toujours tenu ton impatience serrée contre ta douceur.»²⁰

J'aime ces propos, cette façon de penser qui reste accrochée aux rêves, aux idéaux. Le lien que je peux en faire avec l'écriture est que je continue d'écrire même si c'est fou, insensé, même si je manque de temps. Je n'écoute plus les conseils d'amis-es qui me disent de me reposer, de cesser de trop faire de choses à la fois. J'écoute mon coeur, ma petite voix intérieure qui me rappelle de demeurer près de mes émotions et de mon délire caché au fond de moi.

Dans ce livre, il est également question de solitude. Presque tous les écrivains traitent de ce sujet capital. «La solitude peut être un abandon et elle peut être une force.»²¹ Pour écrire, je crois que la solitude est absolument nécessaire. Elle est donc une puissance d'action, une façon de puiser les mots dans le silence.

* * *

Je suis tracassée par le fait que des gens me lisent. qu'ils voient en moi des choses cachées, que je me dévoile sous un autre angle, qu'ils ont accès à mon imaginaire. Ça me fait plaisir et me fait peur à la fois. Mais je pense que ça fait partie du geste

²⁰ Christian Bobin, *La plus que vive*, Collection dirigée par J.-B. Pontalis, Paris, Gallimard, 1996, (Collection « L'un et l'autre »), p. 61-62.

²¹ Ibid., p. 74.

d'écrire. André Carpentier affirme : «Écrire, c'est cacher tout en dévoilant et c'est dévoiler tout en cachant».²²

J'aime qu'on me lise mais je voudrais rester secrète. Je me joins à l'idée de Paul Auster : «Je ne voudrais pas suggérer que mes livres ne sont que le trop-plein de mon subconscient. Il s'agit d'art aussi, et d'efforts, et d'une idée très précise de la sorte de sentiments que je cherche à faire passer. »²³

Cependant, l'écriture ne peut se détacher d'une part inconsciente de la personne qui tient la plume : «L'écriture est, en un sens, une activité qui me permet de réduire un peu la pression résultant de ces secrets enfouis. Souvenirs cachés, traumatismes, blessures d'enfant - il ne fait aucun doute que les romans émergent de cette part inaccessible de nous-mêmes.»²⁴

Je crains de trop me dévoiler, encore une fois. Tout n'est que fiction mais tout origine de mon âme, de ma perception des choses. «Tous les écrivains puisent dans leur propre vie afin d'écrire leurs livres ; à un degré plus ou moins fort, tout roman est autobiographique. Ce qui est intéressant, cependant, c'est la manière dont le travail de l'imagination recoupe la réalité. »²⁵

²² André Carpentier, *op. cit.*, p. 301

²³ Paul Auster, *op. cit.*, p. 270.

²⁴ *Ibid.*, p. 267.

²⁵ *Ibid.*, p. 265.

Mon écriture change. C'est comme si je quittais ma plongée dans les émotions troubles afin d'aller vers autre chose. J'ai tenté l'écriture érotique et j'aime relever ce nouveau défi. Je me plais à décrire le parcours d'une envie charnelle, d'une attirance physique, d'un désir sexuel. Je constate que ce genre exige un certain travail au niveau des sens. Et j'adore décrire un toucher, une odeur, un goût, un regard ou encore le grain d'une voix. J'ai essayé de créer un texte d'épouvante mais j'avoue avoir fourni un grand effort pour un mince résultat. Tout de même, je suis contente d'ouvrir la porte à autre chose qu'à des nouvelles tristes et noires même si je pense exceller davantage dans ce domaine. Probablement parce que j'en ai fait davantage. L'expérience, l'habitude a ses bons côtés.

Paul Auster parle de ses débuts dans l'écriture où il s'adonnait surtout à la poésie.

«Ils [ses poèmes] étaient très denses, surtout au début - ramassés sur eux-mêmes comme des poings - mais avec le temps, mais ils ont commencé à s'ouvrir un peu [...]»²⁶ Je pense que pour moi, c'est un peu la même chose. J'ai osé écrire autre chose parce que j'ai ouvert la porte à d'autres types d'émotions. Pour le moment, je ne peux m'éloigner des monologues intérieurs, des pensées secrètes d'un narrateur. Je me demande encore comment écrire un texte sans utiliser le "je". Je réussis parfois mais ça me demande une gymnastique particulière. Pour moi, l'utilisation d'un narrateur à la première personne représente une façon de me rapprocher des choses essentielles dont je veux parler.

L'écriture au "je" constitue un point fort et constant dans mon recueil. Dans chaque texte, ce pronom personnel s'impose et gouverne les mots. Le narrateur, toujours très près de ses émotions, affecté et bouleversé par le temps fragile sur lequel il avait édifié

²⁶ *Ibid.*, p. 246.

ses rêves est, généralement, un être solitaire faisant souvent appel à l'introspection pour se comprendre.

Le "je", comme sujet intime et personnel, conduit chacun des récits dans toute sa transparence afin de rendre possible le monologue intérieur et ce, sans changement de focalisation. Ne permettre qu'un point de vue possible livré dans toute son intensité et son authenticité. Le narrateur "je" prends donc en charge la narration entière du texte. Dans ce type de narration autodiégétique, le narrateur a l'entière responsabilité de l'énonciation. Puisque la narration autodiégétique domine dans la plupart des récits, le point de vue est celui du narrateur et provient donc de l'intérieur.

Construire avec un "je" semble donner de la crédibilité au texte et de la véracité aux propos. Comme dans l'autobiographie et le journal intime, l'utilisation du "je", même s'il est fictif dans le cas du recueil étudié, donne l'impression de vérité. Par sa présence, les frontières s'abolissent entre l'auteur du texte et son personnage. L'accès à ses pensées en est donc facilité. Les sentiments exprimés, livrés directement de la bouche du narrateur, deviennent plus plausibles.

Le pronom à la première personne se présente toujours sous un personnage différent. Il varie de statut social dans chaque texte (enfant malade, personne âgée, homme ou femme impliqué-e dans la vie de couple, jeune maman, etc.). Sans être autobiographique, je conçois des narrateurs avec lesquels je peux, non pas m'identifier, mais du moins, créer un fort lien d'empathie.

Une seule nouvelle comporte un "je" autobiographique. Il s'agit de *L'Étranger*. J'ai effectivement puisé dans mon histoire personnelle pour écrire cette nouvelle.

Néanmoins, la vérité est enrobée de fiction dans plusieurs passages. L'utilisation de la première personne m'a permis une certaine libération des angoisses du moment.

* * *

Luc Bureau a écrit un livre qui traite de la nuit *Géographie de la nuit*. J'ai écouté un entretien télévisé de cet auteur avec Danielle Bombardier où il mentionne que le mystère est maintenant une chose qui existe de moins en moins. Tout est analysé, médiatisé, informatisé, montré. Il ne reste plus de place pour le secret. Comme s'il n'y avait plus assez d'obscurité, d'ombre dans nos existences. La nuit est le moment où l'énigme opère. L'oreille est à la nuit ce que l'oeil est au jour. Tout cela pour dire que mon envie d'écrire au sujet de la lune et de ses dessous me fait penser à cette notion d'obscurité, de face cachée.

J'ai écrit un texte où la lune est présente, un peu. Mais je veux en écrire un autre plus fort, plus intense. J'ai cherché dans le dictionnaire des symboles la signification de la lune. On y parle de côté caché, d'attrance, de désir. Bref, de sujets que j'aime. Je laisse encore mûrir en moi. En attente d'une image, d'un mot, d'une rencontre qui saura déclencher l'écriture.

* * *

Le profond désir d'écrire une nouvelle où la lune était présente est finalement assouvi. J'ai écrit *De connivence avec la lune* avec beaucoup de plaisir. Ce texte a été choisi pour faire partie d'un recueil collectif *Samedi soir à Québec*. Les mots ont donc fait leur chemin en moi et la nouvelle a germé facilement. Je crois beaucoup au temps qui fait ses petits dans l'imaginaire.

Je me demande pourquoi les thèmes imposés me sont si difficiles. Je pense que les mots doivent vraiment venir de l'intérieur pour être puissants. Sinon, j'écris pour rien. L'émotion ne passe pas. Le texte demeure froid. Et je suis déçue...

* * *

J'ai rencontré une amie de ma soeur. Elle peint de si belles choses. Elle passe des heures avec ses couleurs, ses pinceaux, ses dessins qui mijotent dans sa tête. Elle me parlait de tout ça et je comprenais tout. La folie de peindre comme celle d'écrire, le temps fou passé à la passion qui nous habite et probablement aussi des heures enlevées à notre entourage. Elle a acheté un de mes recueils et m'a téléphoné quelques minutes après pour me dire qu'elle adorait ma façon de dire les choses avec tant de simplicité. Bref, j'aime ces rencontres où l'art se fait sentir. C'est un grand besoin pour moi que de m'approcher de toute forme d'expression. Je comprends de mieux en mieux cette chimie intérieure qui doit mijoter dans toute tête de quelqu'un qui crée.

* * *

J'ai écouté un entretien télévisé avec Robert Lalonde. J'aime la façon dont il parle de l'écriture dans sa vie. Il utilise les mots justes, les termes exacts pour faire comprendre sa passion littéraire. Moi, je sens que tout reste intérieur, caché, secret. Il est vrai que peu de gens de mon entourage écrivent alors il devient difficile de faire comprendre cette folie intérieure. Et comme je ne suis pas du genre à me vanter, à étaler mes prouesses, je jase peu d'écriture sauf si on m'en parle. Mais là, attention, je n'arrête plus !

Mon rapport à l'écriture est encore flou. Je sais que j'aime écrire, que les mots écrits demeurent ma forme d'expression préférée, que je retrouve la vérité dans les livres mais je me demande encore pourquoi j'écris tant. Pour dire ce qui m'habite, ce qui me ronge et à la fois pour me faire lire, me faire aimer peut-être. Comment en être certaine ?

Je trouve que la vérité et la pureté de la vie se retrouvent dans le non-dit, dans les gestes, dans les regards, les touchers et les silences. Et toutes ces sensations vivent dans l'écriture. On ne peut décrire parfaitement un sentiment que par l'écriture. Du moins, pour moi. Si j'essaie de décrire une émotion avec des paroles, je ne parviens pas à bien l'exprimer. Elle demeure partielle, fragmentaire, morcelée. Je sais m'exprimer, dire les choses mais les phrases dites n'auront jamais autant de relief, de sincérité, de richesse que celles écrites. Chercher le mot, la phrase, le ton, donne de la puissance aux impressions livrées par l'écriture.

La vérité se trouve donc dans les livres. J'ai trouvé la vérité tard dans ma vie car je ne lisais pas. J'écris depuis toujours mais je ne lisais pas. Quel manque ! J'étais trop occupée à sortir, à faire des partys, à bouger. Cependant, lorsque je me suis posé des questions existentielles, à l'aube de la vingtaine, j'ai toujours trouvé les réponses dans les livres. La sexualité, l'amour, le travail, la santé, l'éducation des enfants, tout y est passé. Encore aujourd'hui, les livres me font comprendre la vie. Comme un bon film, une belle rencontre où on jase de tout et de rien, mais de choses vraies. Je n'ai pas de temps à perdre à des futilités. Je suis encore jeune mais j'ai toujours senti l'urgence de vivre et de comprendre les choses. Un jour, je serai peut-être sage...

«Ils marchent dans les rues. À cent lieues l'un de l'autre. Christine a pris la main de Bernard qui ne semble pas s'en apercevoir, alors que tout son être se réveille au contact de cette main chaude et douce. Sur le boulevard, le vent agite les arbres. Le pollen voltige dans l'air comme de la neige. Bernard sursaute au moindre pas léger derrière lui. Toutes ces silhouettes de femmes entrevues, leurs parfums qui le frôlent, parfois la surprise de leurs voix, trop sonores et trop fortes, l'oppressent et l'épuisent.»²⁷

J'adore ce passage d'Anne Hébert où tous les sens sont présents et puissants. Le toucher, l'ouïe, l'odorat et la vue donnent à vibrer, à ressentir. Une foule d'impressions se dégage de ces quelques mots. Voilà une écriture riche et si saisissante.

Ce passage me fait penser à un de mes textes qu'un ami a lu : *Des mots condamnés*. Il a lu cette nouvelle et avoue en avoir eu les larmes aux yeux. Il a trouvé les mots prenants, puissants. Bref, je suis contente d'avoir touché. Au fond, c'est un peu ce que je recherche quand j'écris. Ce texte est controversé. Ma soeur ne l'a vraiment pas aimé tout comme une femme faisant partie du groupe du recueil collectif. Moi, je l'aime, le trouve bien écrit, mais noir. J'ai tellement écrit de nouvelles sombres et tristes que j'aime maintenant les fins plus ensoleillées. Un goût de changement.

Je reviens à Anne Hébert, à la puissance de ses mots et encore plus de ses images. Oui, des images saisissantes. Ses mots sont simples mais contiennent une force inouïe. «En face de nous le sourire d'Héloïse lui mange toute la face. [...] Son sourire criblé de balles se reforme à mesure.»²⁸ Des mots courants mais qui disent tout !

²⁷ Anne Hébert, *Héloïse*, Paris, Éditions du Seuil, p. 33.

²⁸ *Ibid.*, p. 123.

Seule l'écriture a traversé les années sans jamais me décevoir. Jamais je n'ai senti les limites de la création littéraire. Ce moyen d'expression m'apparaît sans borne, sans frontière. Le crayon fait partie inhérente de mon existence et revient constamment me frôler, me tourmenter, me charmer et m'entraîner dans un ailleurs toujours nouveau.

J'aime écrire.

Je compare ce besoin d'écrire à une soif d'enfanter quelque chose. Donner la vie à des personnages qui me conduiront dans un autre univers. Comme si, en moi, soufflait constamment un vent d'innovation.

Écrire comme on donne la vie. Avec fougue, passion. Avec désir, interrogation, amour. L'enfant apporte avec lui une contemplation, une magie, un émerveillement. Les mots traînent sur leur dos, une candeur, une sagesse. Les enfants montrent. Les mots disent. La vie coule dans les mots ou dans le regard d'un enfant.

J'ai donné la vie à trois garçons. Un besoin viscéral urgent est venu m'habiter trois fois. Trois merveilleuses fois. Il me fallait plus que tout devenir enceinte, sentir en moi la formation de la vie. Dans mon cœur, une tendresse débordante. Dans mon ventre, la magie du mystère.

Certains textes me conduisent parfois dans un état semblable. Je sens en moi couler les mots comme s'ils provenaient d'une source inépuisable. Ces moments sont rares mais ils arrivent. Mon crayon suit à peine la vitesse de mes pensées. Des instants de grâce.

Oui, porter une histoire comme on porte un enfant. Se sentir habitée par la magie sans trop savoir où elle nous mènera. Des nouvelles naissent de certaines idées portées longtemps en moi. Des idées qui ont fermenté, qui ont grandi de l'intérieur, qui se sont nourries de mon sang puis qui sont nées subitement sans que je devine l'heure de leur saut sur la page blanche. Des histoires nées de mon ventre comme mes enfants, qui se sont abreuvées à même les sentiments des jours qui passent. Les mots comme les enfants prennent la couleur des émotions.

J'écris comme je donne la vie.

Entièrement.

J'ai lu Robert Lalonde avec grand intérêt. J'aime lire au sujet de l'écriture. Dans son dernier livre *Le monde sur le flanc de la truite*, il est question de l'écriture en rapport constant avec la nature et la littérature. Bref, Lalonde s'inspire de tous les éléments de la nature et de chaque mot rencontré pour ensuite écrire. Il puise son inspiration dans le chant d'un oiseau, dans l'arôme d'un sapin, autant d'éléments qui habitent ses textes ou ses romans.

En me rapprochant de son rapport avec la nature, je me suis rendu compte, que moi, je m'inspire énormément des gens qui vivent, respirent, travaillent autour de moi, de leurs joies ressenties, de leurs profondes mélancolies. Je les regarde vivre. Je m'imprègne de leurs regards, de leurs gestes, de leur aptitude à être heureux ou malheureux. Je les examine, les ressens sous un autre angle, celui de la personne écrivant. Robert Lalonde écrit : «Seul peut être écrivain celui qui a quelque chose

de nouveau, de significatif, d'intéressant à dire au monde ; celui qui perçoit beaucoup de choses inaperçues des autres».²⁹

Pourquoi écrire ? Pour me faire du bien. Robert Lalonde mentionne : «Écrire... Pour quoi faire ? Pour passer les orages, justement. Pour empêcher la déroute des espérances. Je ne sais pas, je n'ai jamais su. J'écris, il le faut».³⁰ «J'écris pour déflorer mes désirs, moissonner mes ardeurs, bien que parfois, je trace les mots comme on se jette dans la rivière, une pierre au cou»³¹ «Alors j'écris en survivant fiévreux, inquiet, soulagé et incertain »³²

J'ai discuté avec une copine qui peint à l'aquarelle. Ses toiles se composent d'hommes ou de femmes vus de côté, de dos, portant souvent un chapeau, quelques éléments du paysage comme des fleurs ou encore des fruits. Rien de plus. Elle me parlait de ses peintures et disait donner de l'importance à la simplicité. Je peux me comparer à elle par le choix de mes sujets de textes, par mon vocabulaire. Je réalise que nos perceptions du monde se ressemblent, se rejoignent. Elle par les couleurs, moi, par les mots. «Peindre, écrire, comme une façon de voir».³³

Françoise Sagan mentionne que «le fait d'écrire entraîne beaucoup de choses. Une espèce de solitude obligatoire et du même coup, un besoin de changement incés-

²⁹ Robert Lalonde, *Le monde sur le flanc de la truite*, Montréal, Boréal, 1997, p. 114.

³⁰ *Ibid.*, p. 85.

³¹ *Ibid.*, p. 86.

³² *Ibid.*, p. 87.

sant. Cela donne aussi certains moments d'aveuglement.»³⁴ Oui, l'écriture peut également entraîner un besoin de changement incessant. Je ressens si souvent ce feu qui brûle sous mes pieds comme si je devais sans cesse faire des choses différentes. Et ça me fait peur d'avoir à vivre sans arrêt dans mon travail de 8 à 4, dans mes obligations de mère, de conjointe, de ménagère, etc... Tant de tâches lourdes et obligatoires dans lesquelles je me sens parfois prise au piège, moi qui ai toujours le goût de bouger.

Ma démarche actuelle dans mon mémoire de maîtrise qui est de saisir, de comprendre, d'expliquer cette soif d'écriture, ce besoin des mots pour être heureuse, m'a fait cheminer par rapport à moi-même. Non pas moi en tant qu'auteure seulement, mais en tant que femme, qu'individu qui cherche à se définir. Dans cette recherche, je réalise que ce besoin d'écriture comme cette faim d'aller au fond des choses, cette envie continuelle de découvrir d'autres facettes de moi-même, représente un danger, celui de ne plus voir la vie avec autant de naïveté qu'avant. Cependant, je préfère la lumière. «Les gens installés dans leur certitude, non! Je ne peux pas. Et puis, tout ce qui est neutre, froid, me tue.»³⁵ Le cheminement que j'ai fait pour la maîtrise s'est donc répercuté sur ma vie personnelle. Je crois que l'un ne va pas sans l'autre. Ça m'effraie car dans mon besoin de solitude, je me découvre autrement, neuve, différente, plus éclairée et je changerais parfois des choses autour de moi. Tout ça m'apparaît comme une longue séance chez un thérapeute qui m'aurait amenée un peu plus près de moi-même. Des mots qui se sont fait le miroir de mes pensées.

* * *

³³ *Ibid.*, p. 155.

³⁴ Chapsal, Madeleine, *Envoyez la petite musique*, Paris, Éditions Grasset et Fasquelle, 1984, p. 150.

³⁵ Françoise Sagan, *op. cit.*, p. 140.

Je n'aurai jamais assez lu, je le sais. Il y a tant à lire, à découvrir et à apprendre sous les mots. Je me suis nourrie de toutes ces réflexions d'auteurs pour me comprendre, me situer, me regarder comme une femme amoureuse des mots. Ce que je retiens de ces multiples réflexions, et non sans un pincement au cœur, c'est que l'écriture naît du besoin de combler un manque. «Nul n'écrirait s'il ne ressentait un manque (l'absence de l'être aimé, par exemple) qui le pousse à prendre la plume afin de combler le vide par les mots, d'exprimer en paroles ce qui ne va pas.»³⁶ Le fait de toujours recommencer à inventer des histoires, le fait de me réfugier régulièrement avec les mots, me prouve que je cherche ailleurs que dans ma routine, une vérité que je ne trouve pas.

Toutes ces lectures d'auteurs ont été pour moi un cheminement psychologique, un voyage enrichissant au cœur de moi-même. Le fait de chercher à m'identifier à des écrivains m'a permis de mettre en lumière mon propre besoin d'écriture. «L'écriture correspond toujours à un besoin de communication avec quelqu'un, si imprécis qu'il puisse être.»³⁷ J'ignore encore toutes les raisons profondes de cet attachement permanent aux lettres mais je sais qu'il correspond à un malaise de vivre. Les activités de tous les jours (et Dieu sait que j'en ai !) ne suffisent pas. Je suis en éternelle recherche de vérité, de lumière. La vie ne m'est pas simple. Je ne vis pas aussi aisément et facilement que les autres. Pourtant, je ris, je bouge, je parle, j'échange, mais il demeure toujours un petit coin de mon cœur qui n'a pas tout compris, qui en veut plus, qui cherche, qui ne peut vivre sans explication, qui a besoin qu'on s'occupe de lui. Est-ce une lacune, un vide reçu dans mon enfance, un refoulement, ce manque d'attention, d'explication ? Je l'ignore, mais je sais que le besoin de dire relève d'un malaise et qu'il n'est jamais résolu puisque j'écris toujours.

³⁶ Madeleine Chapsal, *Oser écrire*, Paris, Librairie Arthème Fayard, 1993, p. 177.

³⁷ Jean-Noël Pontbriand, *Écrire en atelier... ou ailleurs*, Montréal, Éditions du Noroît, 1992, (Collection « Chemins de traverse »), p. 69.

«Mais puisque le refoulement est dans la plupart des cas à la source de l'éclosion du travail d'imagination, il serait dommage qu'il disparaisse devant l'oeuvre accomplie. Il s'agirait, si cela était vrai, d'écrire un livre pour que tout rentre dans l'ordre. Une certaine libération ne veut pas dire libération totale.»³⁸

J'écris également pour me personnaliser par ce besoin d'expression qu'est la création littéraire.«Elle [la création] s'enracine dans une urgence d'être différente, du besoin d'être reconnu par son entourage.»³⁹

* * *

Les thèmes que j'aborde le plus souvent se révèlent à moi aujourd'hui. Constamment, je parle d'amour, de tristesse, de tendresse et dernièrement de désir. Et à travers tous ces mots se glissent souvent la révolte, la mort, la déchirure. «Chaque oeuvre en effet s'élabore autour d'un certain nombre d'obsessions, d'expressions, de thèmes qui s'imposent à mesure que l'oeuvre prend forme.»⁴⁰

Concernant l'ordre de présentation du recueil, j'ai d'abord placé les textes traitant des relations parents/enfants. Les thèmes de l'amitié et du désir se retrouvent au centre du recueil comme au mi-temps de la vie. Suivent ensuite les nouvelles traitant du couple et de la vieillesse. La dernière section de la partie *création* représente différentes manières de vieillir comme autant de façons d'aimer ou de détester la vie. De ces narrateurs âgés, on peut faire des liens avec les personnages des textes précédents de par la thématique véhiculée.

³⁸ Adrien Thério, Archives des lettres canadiennes. *Le roman canadien-français*, Montréal, Fides, p. 355.

³⁹ Jean-Noël Pontbriand, *op. cit.*, p. 46.

⁴⁰ *Ibid.*, p. 103.

Certains textes me dérangent maintenant que je me relis avec un regard davantage vigilant et scrutateur mais je me dois de les assumer puisqu'ils ont été écrits avec le coeur. Je réalise que j'associe souvent le bonheur à l'enfance, au désir, au plaisir et à l'amour durable. Le chagrin, quant à lui, arrive à tout moment et vient défaire la sérénité ambiante, l'instant de soleil. Je sais bien que tous ces mots utilisés ne sont plus le fruit du hasard. Ils me traduisent, me déshabillent, m'affichent.

Ma façon de voir la vie, mes hantises et mes obsessions me sautent parfois douloureusement au visage. Mais elles font partie de moi, de la petite fille que j'ai été et de la femme que je suis devenue. Je crois que l'on ne peut échapper à notre enfance, cet instant précieux où la vie nous est présentée. «L'enfance, c'est là qu'il faut se rendre pour trouver une façon de sentir et d'être au monde qui nous soit vraiment unique et personnelle. »⁴¹

Moi, c'est avec les mots que je suis heureuse !

⁴¹ *Ibid.*, p. 102.

BIBLIOGRAPHIE

A- ÉTUDES THÉORIQUES ET CRITIQUES

- AUDET, Noël, *Écrire de la fiction au Québec*, Montréal, Québec/Amérique, 1990, 199 p.
- BACHELARD, Gaston, *L'Intuition de l'instant, suivi de Introduction à la poétique de Bachelard par Jean Lescure*, Paris, Éditions Stock, 1992, 152 p.
- , *La Poétique de l'espace*, Paris, Presses Universitaires de France, 1984, 214 p.
- , *L'Eau et les rêves. Essai sur l'imagination de la matière*, Paris, Librairie José Corti, 1943, 265 p.
- , *L'Air et les songes. Essai sur l'imagination du mouvement*, Paris, Librairie José Corti, 1943, 306 p.
- BARTHES, Roland, *Le Degré zéro de l'écriture*, Paris, Seuil, 1953 et 1972, 187 p.
- BERTRAND, Claudine et BONNEVILLE, Josée, *La Passion au féminin*, Montréal, XYZ, 1994, 127 p.
- BOUCHER, Jean-Pierre, *Le Recueil de nouvelles. Études sur un genre littéraire dit mineur*, Montréal, Fides, 1992, 216 p.
- BOURNEUF, Roland et Ouellet, Réal, *L'Univers du roman*, Paris, Presses Universitaires de France, 1972, 247 p.
- CHEVALIER, Jean, et Alain Gheerbrant, *Dictionnaire des symboles*, Paris, Robert Laffont/Jupiter, 1982, 1060 p., (Collections "Bouquins").
- CONCHE, Marcel, *Temps et destin*, Limoges, Éditions de Mégare, 1980, 103 p.
- DURAND, Gilbert, *Structures anthropologiques de l'imaginaire*, Paris, Presses Universitaires de France, 1963, 518 p.
- DUVAL, Raymond, *Temps et vigilance*, Paris, Librairie J. Vrin, 1990, 224 p., (Bibliothèque d'histoire de la philosophie).
- FALARDEAU, Jean-Charles, *Imaginaire social et littérature*, Montréal, Hurtubise HMH, 1974, 152 p., (Collection « Renaissance »).

GADBOIS, Vital, Richard Paquin et Roger Reny, *20 Grands auteurs pour découvrir la nouvelle*, Cap St-Ignace, Éditions La Lignée, 1990, 320 p.

GODENNE, René, *Études sur la nouvelle française*, Genève-Paris, Éditions Slatkine, 1985, 302 p.

GOURDEAU, Gabrielle, *Analyse du discours narratif*, Boucherville, Gaëtan Morin Éditeur, 1993, 129 p.

HUSTON, Nancy, *Journal de la création*, Paris, Seuil, 1990, 276 p.

ISSACHAROFF, Michael, *L'Espace et la nouvelle*, Paris, Librairie José Corti, 1976, 120 p.

POULET, Georges, *Études sur le temps humain/1*, Paris, Librairie Plon, 1952, 441 p.

———, *Études sur le temps humain/4. Mesure de l'instant*, Paris, Librairie Plon, 1968, 377 p.

———, *Les Métamorphoses du cercle*, Paris, Librairie Plon, 1961, 523 p.

TODOROV, Tzvetan, *Poétique de la prose*, Paris, Seuil, 1971, 253 p.

WEINRICH, Harald, *Le Temps. Le récit et le commentaire, traduit de l'allemand par Michèle Lacoste*, Paris, Seuil, 1973, 333 p., (Collection "Poétique").

B- ARTICLES DE REVUES

LORD, Michel, «Les genres narratifs brefs. Fragments d'univers», dans *Québec français*, no:66, (mai 1987), p.30-34.

C- OUVRAGES DE FICTION

ARCHAMBAULT, Gilles, *À voix basse*, Montréal, Boréal, 1983, 157 p.

———, *Enfances lointaines*, Montréal, Cercle du livre de France, 1972, 120 p.

———, *Le Tendre matin*, Montréal, Boréal, 1994, 154 p.

———, *Tu ne me dis jamais que je suis belle*, Montréal, Boréal, 1994, 156 p.

BERTHIAUME, André, *Incidents de frontière. Nouvelles*, Montréal, Leméac, 1984, 144 p. (Collection "Roman québécois", No: 82).

———, *Presqu'îles dans la ville*, Montréal, Éd. XYZ, 1991, 160 p. (Collection "l'Ère nouvelle").

CROFT, Esther, *Au commencement était le froid. Nouvelles*, Montréal, Boréal, 1993, 102 p.

———, *La Mémoire à deux faces. Quinze nouvelles*, Montréal, Boréal, 1988, 133 p.

DUCHARME, Réjean, *Va savoir*, Paris, Gallimard, 1994, 267 p.

FERRON, Madeleine, *Un Singulier amour. Nouvelles*, Montréal, Boréal, 1987, 195 p.

FLAUBERT, Gustave, *Madame Bovary*, Paris, Le livre de poche, 1961, 503 p.

GARCIA-MARQUEZ, Gabriel, *Douze contes vagabonds*, Paris, Éditions Bernard Grasset, 1993, 284 p.

HÉBERT, Anne, Aurélien, *Clara, Mademoiselle et le lieutenant anglais*, Paris, Seuil, 1995, 89 p.

———, *Héloïse*, Paris, Seuil, 1980, 124 p.

———, *Le Jour n'a d'égal que la nuit*, Montréal, Boréal, 1992, 95 p.

———, *Le Torrent*, Ville LaSalle, Éditions Hurtubise HMH, 1976, 173 p.

———, *Les Fous de Bassan*, Paris, Seuil, 1984, 248 p.

JACOB, Suzanne, *La Survie*, Montréal, Le Biocreux, 1979, 140 p.

———, *L'Obéissance*, Paris, Seuil, 1991, 249 p.

JARDIN, Alexandre, *L'Île des gauchers*, Paris, Gallimard, 1995, 342 p.

KUNDERA, Milan, *La Lenteur*, Paris, Gallimard, 1995, 154 p.

LALONDE, Robert, *Le Fou du père*, Montréal, Boréal, 1988, 152 p.

MARTIN, Claire, *Avec ou sans amour*, Paris, le Cercle du livre de France, 1970, 157 p.

- POULIN, Jacques, *Le Vieux chagrin*, Paris, Actes Sud, 1989, 155 p.
- , *Volkswagon Blues*, Montréal, Québec Amérique, 1989, 290 p.
- PRÉVERT, Jacques, *Paroles*, Paris, Point du Jour, 1984, 251 p., (Collection « Folio » no: 762).
- PROULX, Monique, *Sans coeur et sans reproche*, Montréal, Québec/Amérique, 1983, 247 p., (Collection « Littérature d'Amérique »).
- ROY, Gabrielle, *De quoi t'ennuies-tu, Évelyne ? suivi de Ély! Ély! Ély!. Récits*, Montréal, Boréal Express, 1984, 122 p.
- , *La Détresse et l'enchantement*, Montréal, Boréal Express, 1984, 505 p.
- , *La Montagne secrète*, Montréal, Librairie Beauchemin Ltée, 1961, 222 p.
- TURCOTTE, Élise, *Le Bruit des choses vivantes*, Montréal, Leméac, 1991, 227 p.

D- OUVRAGES DE RÉFLEXION SUR LA CRÉATION LITTÉRAIRE

- ARCHIVES DES LETTRES CANADIENNES, *Le Roman canadien-français*, Montréal, Fides, 511 p.
- AUSTER, Paul, *L'Art de la faim, suivi de conversations avec Paul Auster, traduit de l'américain par Christine LeBoeuf*, Avignon, Actes Sud, 1992, 299 p.
- BOBIN, Christian, *La Merveille et l'obscur. Entretiens de Christian Bobin avec Charles Juliet, Nelly Bouveret, Judith Brouste*, Vénissieux, Éditions Paroles d'aube, 1994, 83 p.
- , *La Petite Robe de fête*, Paris, Gallimard, 1991, 91p.
- , *La plus que vive*, Collection dirigée par J.-B. Pontalis, Paris, Gallimard, 1996, 103 p., (Collection « L'un et l'autre »).
- BUREAU, Luc, *Géographie de la nuit*, Montréal, L'Hexagone, 1997, 253 p.
- CARPENTIER, André, *Journal de mille jours*, Montréal, XYZ Éditeur et Guérin Littérature, 1988, 354 p.
- CHAPSAL, Madeleine, *Envoyez une petite musique*, Paris, Éditions Grasset et Fasquelle, 1984, 335 p.

- CHAPSAL, Madeleine, *Oser écrire*, Paris, Librairie Arthème Fayard, 1993, 267 p.
- CORTAZAR, Julio, *Entretiens avec Omar Prego, traduit de l'espagnol par Françoise Rosset*, Paris, Gallimard, 1986, 248 p. (Collection « Folio/Essais », No. 29).
- DURAS, Marguerite, *Écrire*, Paris, Gallimard, 1993, 124 p., (Collection « Folio »).
- GIDE, André, *Journal 1889-1939*, Paris, Gallimard, 1951, 1378 p.
- , *Prétextes. Réflexions sur quelques points de littérature et de morale*, Paris, Mercure de France, 1947, 254 p.
- GIONO, Jean, *Entretiens avec Jean Amrouche et Taos Amrouche présentés et annotés par Henri Godard*, Paris, Gallimard, 1990, 332 p.
- GUAY, Jean-Pierre, *François, les framboises et moi. Le journal*, Montréal, Éditions Les Herbes rouges et Jean-Pierre Guay, 1997, 139 p.
- , *Voir les mots*, Montréal, Éditions Pierre Tysseyre, 1974, 109 p.
- LALONDE, Robert, *Le Monde sur le flanc de la truite. Notes sur l'art de voir, de lire et d'écrire*, Montréal, Boréal, 1997, 194 p.
- NOËL, Bernard, *Écrire, précédé de « Qu'est-ce qu'écrire? »*, Picardie, Centre régional des Lettres, Éditions Dumerchez, 1992, 131 p.
- PONTBRIAND, Jean-Noël, *Écrire en atelier... ou ailleurs*, Montréal, Éditions du Noroît, 1992, 104 p., (Collection « Chemins de traverse »).
- RILKE, Rainer-Maria, *Lettres à un jeune poète*, Paris, Éditions Bernard Grasset, 1937, 150 p.
- ROYER, Jean, *Poètes québécois. Entretiens. Essais*, Montréal, L'Hexagone, 1991, 278 p.
- SAGAN, Françoise, *Réponses 1954-1974*, Montréal, La Presse, 1974, 188 p.
- VIGNEAULT, Gilles, *C'est ainsi que j'arrive à toi*, Boisbriand, Nouvelles Éditions de l'Arc, 1996, 85 p.
- WOOLF, Virginia, *Journal d'un écrivain. Traduit de l'anglais par Germaine Beaumont*, Paris, Christian Bourgois Éditeur, 1984, 586 p.